

DATE

THE SUMMER READING CLUB

Mikaela Assolent, Angelique Buisson,
Maxime Bichon, Laurie Charles,
Alberto García del Castillo,
Georgia René-Worms & Sabrina Soyer

Treignac Projet
27 juillet - 2 août 2015

*Un désir collectif de dire les mots. Une relation
ouverte dans une communauté POLY-responsable.
Au bord d'une rivière, le trou du cul comme le
centre du monde.*

Le présent Reader est une compilation des textes lus et
échangés par les membres du Summer Reading Club.



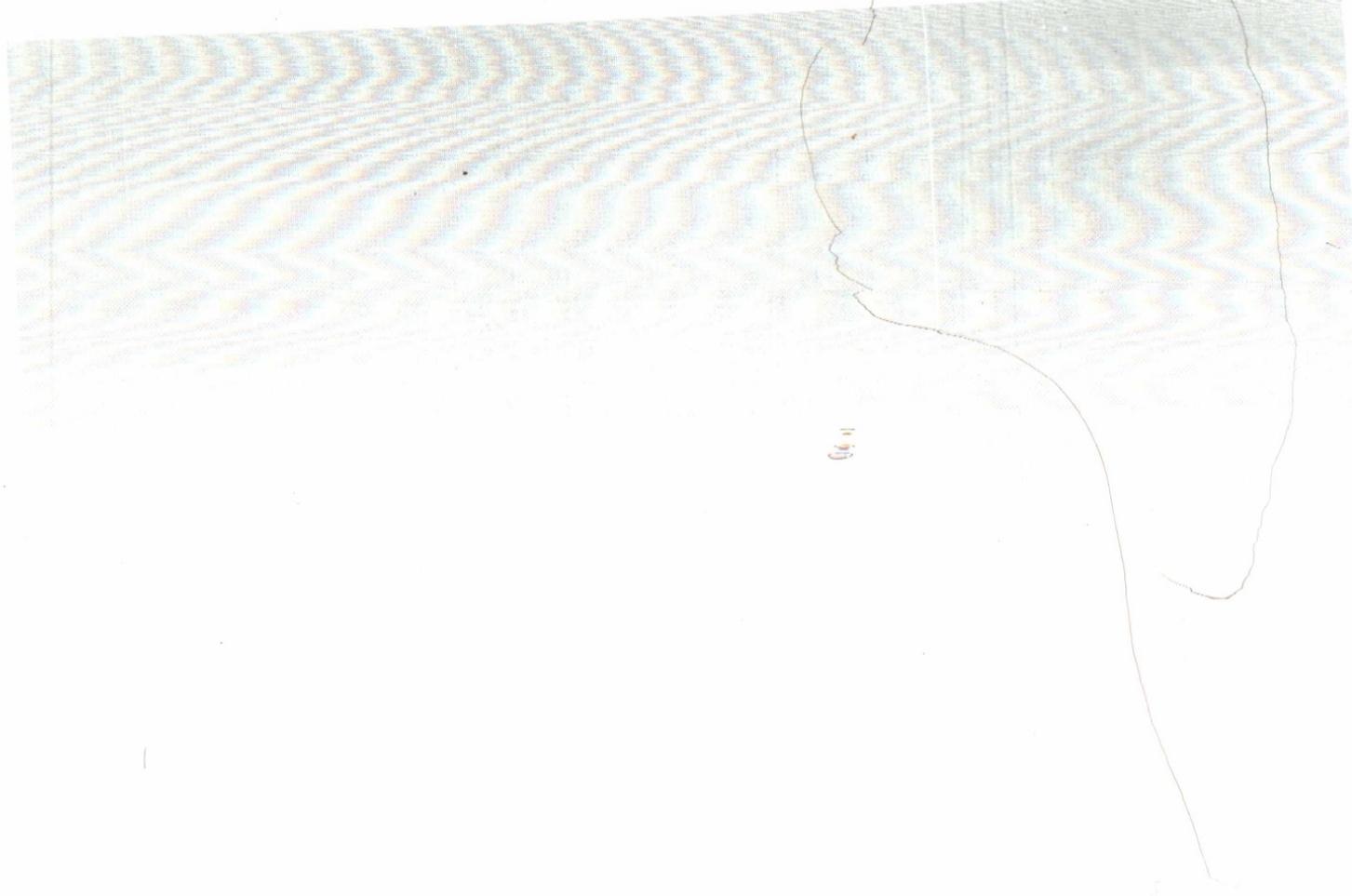
INDEX

INDEX

INDEX

PAR ORDRE D'APPARITION

- Poème – 2015 Maxime Bichon
- RAIE VEND LA RAIE MATE – 2015 Vidéo limande & ballon tourbe
- Revolution: A Reader – 2015 [2012] Lisa Robertson and Matthew Stadler (eds.)
- Magenta Soul Whip – 2005 Lisa Robertson
- L'écrivain en vacances in Mythologies – 1957 Roland Barthes
- Teaching Notes: 4 – Dimensional Desing – 1978-1981 Paul Thek
- Jugement, enregistrement audio – 1961 Marcel Duchamp et Alain Jouffroy
- Enquête sur les modes d'existence : Une anthropologie des Modernes – 2012 Bruno Latour
- Lipstick Traces (une histoire secrète du vingtième siècle) – 2015 Summer Reading Club
- La vie enfantine de la Tarentule Noire – 1973 Kathy Acker
- Skype avec Bruno Botella – 2015 Summer Reading Club
- Retrospective – 2014 Alberto García del Castillo
- Ecodeviance(Soma)tics for the Future Wilderness – 2014 CA Conrad
- Wet Land – 2014 Lucas de Lima
- The Yes No Quality of Dreams – 2014 David Robilliard
- Comment faire un happening – 1966 Allan Kaprow
- Les Guérillères – 1969 Monique Wittig
- Notes personnelles – 2015 Maxime Bichon
- Les Lieux de Marguerite Duras – 1978 Michelle Porte et Marguerite Duras
- Rêver l'obscur- Femmes, magie et politique – 1982 Starhawk
- "Retrospective" et autres textes – 2014-2015 Alberto García del Castillo
- My epidemic (texts about my work and the work of other artists) – 2015 Lili Reynaud-Dewar



MARDI 28 JUILLET

We do not really know
at what time or at what moment
they precisely become dynamic.
A situation in which,
from my hands to yours,
from my mouth to your ears,
they are taking off, flying and landing.
We are clearly witnessing and experiencing it
from all our senses
but the lack of knowledge
is what makes us stay alive.
From the plane, from the tongue or from the hill
— whatever the fixed object —
there is a free fall
(which we could also call autonomy).
The destination might be known,
although the duration of the journey is,
of course,
relative.
The darts, the banner or even the painting
are suddenly put into a state of abandonment.
This state is not really dangerous,
but scary.
We fear it, and at the same time,
it's a source of delight,
since the Landscape is always a relief.
It might be why
we try to grip the sky and its colors,
to seize the mere intensity of the desert,
and to observe each step we go through
as if it were choreographed.
The others are as responsible as we are,
and we welcome them as much as possible.
The bench, the bleachers,
and the chair are there for them;
it is their sole purpose
and they are more comfortable
that what they seem to be.
Tea will also help; as usual.

RAIE VEND LA RAIE MATE

OEUFS MEUFS, OEUFS NUS, DEUX OIES CARACOLENT À MES JETS

Utérus mouillé, poumon enfumé, foie percé

Anus dilaté, poumon enfumé, cirrhose de ton éponge

Poumon enfumé, cancer du sang

Globule blanc, cerveau en miette, bite de cheval, cancer du sang, pancréas percé

Poumon enfumé

Globule blanc, poumon enfumé, cancer du sang, chatte à ta mère, bite de cheval

Artère bouchée, cancer du sang, cœur fatigué, bite de cheval

Dent pourrie, bite de cheval, anus dilaté, anus dilaté, bite de cheval.

Lave Cheux de Thibaud. Étale.

Lit dessus n'a étal, lit dessus n'a lave. Cheux de Thibaud.

Ire ou pendue.

Lave Cheux de Thibaud et guide affreux Caïn. Sud : raies sans queues et chou, beurrette, rats.

Lave Cheux de Thibaud. Raie mate à tâches en sue deux raies sans queues. Ému faon on mouid pas en lob lu. Bol gueux.

Et mue faon, on mouid pas. Et sœur est pas air campe en Sud. Deux raies sans queues. Thé y ment.

Ô verse ! Lave Cheux de Thibaud en lob lu bol. Gueux en suent deux raies sans queues émues fendant mou.

Pages, on naît honte deux Aurices émues. Faons, on mouid pas, étale hideux, sue n'a.

Et sœur est pas où feu est mu. Faons, on mouid pas.
Hey you ! M'assurais-tu ?

Kill barare Mama

Le 31 décembre 92,

Parle au jaguar du palais et tarris.

Chers français,

Soirée avec noce au Silencio. Une sirène m'aide et cultive les exès avec filtre et elle joue sur sa rue isolée.

Eteins la music Yael si tu es à moi.

Jouer à l'éméché pas riche et jouer au gros affolé en sortant de la pêche ou de notre ballade.

L'arbitre nu éjacule. Xavier rit avec Anne lié à une relation basée dans Elsa. Des résolution ont incité sa date.

Seul au monde, un homme é toi ma mule.

A ma Miss de marbre

XUEVEHC ED EPUOC ED EGNAHC

Chat laque chat laque, chat laque chat laque.

Un : cède aube d'effet. Joie messe un *easy* rappel. On y a rien. Haine aux : *quand on hisse, air peu que céder très bile là!* Relooke une qu'ait nœud.

Sœur ruban : le bec a la beuh.

Eux : vœux, jeux de poux (que de hanches eues). Bac en deux dits use. Geint *easy* rappel! Happy de ce *nous* te veut. Jeu de poux que de hanches eues, bac en deux dits use. Geint *easy* rappel!

Un : sein a pi use nage. On y a rien. Haine aux : *quand on hisse air peu que céder très bile là!*

Un : selle rôde à jeun. C'est deux aubes d'effet. Jah où Mu dit de masser. Y meure pelle ou trop ce lit.

Un : c'est le rodage, raie masse skin, site sue châte

Un : c'est le rodage. On y a rein. Haine aux : *quand on hisse air peu que céder très bile là!*

Un : ces daubes d'effet jeu.

Râ *team* aux yeux,
Ce jeu lu, laisse
En re-tracte un vieux russe rose
Eude tint vœux :
Drague roue ne rôde d'un rimmel.

Râ par un nid Mali à Râ
Tôt où je joue, le laisse
En re-tract un vieux russe rose
Eude tint vœux :
Râ ou le Râ peau savons.

I am a shoota I chaos U

LES PIERRES TOMBALES SONT PLEINES DE ROSES QUI FANNENT ET DISPARAISSENT

L'Amnésia est la meilleure herbe, la marijuana est bonne à fumer, le
haschich me fait dormir

L'écaïlle de poisson vient de Medellin, l'héroïne me détruit petit à petit,
la marijuana est bonne à fumer, la MDMA me fait aller vite, la MDMA
me fait aller vite, la marijuana est bonne à fumer, le haschich me fait
dormir

Le crack m'a rendu mi-homme mi-mort, si l'amphétamine n'agit plus
c'est qu'elle est mauvaise, ma péruvienne est trop pure pour être sniffée,
tabac sec juste pour rouler, quand je sniffe ma cocaine mon cœur
s'emballe, l'Amnésia est la meilleure herbe, la marijuana est bonne à
fumer, le haschich me fait dormir

Le haschich me fait dormir, si l'amphétamine n'agit plus c'est qu'elle
est mauvaise, mon corps ne supporte plus l'opium, le crack m'a rendu
mi-homme mi-mort

L'écaïlle de poisson vient de Medellin, l'Amnésia est la meilleure herbe,
la marijuana est bonne à fumer, l'héroïne me détruit petit à petit, mon
corps ne supporte plus l'opium, la marijuana est bonne à fumer, le
haschich me fait dormir

Subutex drogue des pauvres, la marijuana est bonne à fumer

La MDMA me fait aller vite, si l'amphétamine n'agit plus c'est qu'elle est mauvaise, le haschich me fait dormir, la marijuana est bonne à fumer, le haschich me fait dormir

je vois des dragons quand je touche un ecstasy, je m'endors sur un nuage crystal, l'héroïne me détruit petit à petit

Le café une drogue mais on le sait pas, quand je sniffe ma cocaïne mon cœur s'emballé, mon corps ne supporte plus l'opium, mon corps ne supporte plus l'opium, la marijuana est bonne à fumer, mon corps ne supporte plus l'opium, le crack m'a rendu mi-homme mi-mort

La marijuana est bonne à fumer, le crack m'a rendu mi-homme mi-mort

Subutex drogue des pauvres, l'héroïne me détruit petit à petit, le haschich me fait dormir, l'écaïlle de poisson vient de Medellin, quand je sniffe ma cocaïne mon cœur s'emballé, la MDMA me fait aller vite, quand je sniffe ma cocaïne mon cœur s'emballé, l'héroïne me détruit petit à petit, le haschich me fait dormir, le haschich me fait dormir, la marijuana est bonne à fumer, mon corps ne supporte plus l'opium, le crack m'a rendu mi-homme mi-mort

Une seringue plein de merde dans mes veines, pipe à crack pour m'enfumer la tête, l'Amnésie est la meilleure herbe, l'Amnésie est la meilleure herbe, je m'endors sur un nuage crystal, Valium générique de drogue de dure, l'héroïne me détruit petit à petit, mon corps ne supporte plus l'opium, la marijuana est bonne à fumer

Le haschich me fait dormir, je m'endors sur un nuage crystal, la MDMA me fait aller vite

Mon corps ne supporte plus l'opium, si l'amphétamine n'agit plus c'est qu'elle est mauvaise, le crack m'a rendu mi-homme mi-mort, la MDMA me fait aller vite, la marijuana est bonne à fumer
L'Amnésie est la meilleure herbe, l'héroïne me détruit petit à petit, tabac sec juste pour rouler

la marijuana est bonne à fumer, la MDMA me fait aller vite, le crack m'a rendu mi-homme mi-mort, la marijuana est bonne à fumer

Subutex drogue des pauvres, la marijuana est bonne à fumer, la mort est une drogue dont on ne se réveille pas, l'écaïlle de poisson vient de Medellin, la MDMA me fait aller vite, la marijuana est bonne à fumer, le haschich me fait dormir, le haschich me fait dormir, l'héroïne me détruit petit à petit, si l'amphétamine n'agit plus c'est qu'elle est mauvaise, mon corps ne supporte plus l'opium

Si l'amphétamine n'agit plus c'est qu'elle est mauvaise, mon corps ne supporte plus l'opium

le crack m'a rendu mi-homme mi-mort, la marijuana est bonne à fumer
Valium générique de drogue de dure, la marijuana est bonne à fumer, mon corps ne supporte plus l'opium, le haschich me fait dormir, je m'endors sur un nuage crystal, la MDMA me fait aller vite, la marijuana est bonne à fumer

La marijuana est bonne à fumer, mon corps ne supporte plus l'opium
Le crack m'a rendu mi-homme mi-mort, la marijuana est bonne à fumer

193200507012013

Ma péruvienne est trop pure pour être sniffée, la marijuana est bonne à fumer, le crack m'a rendu mi-homme mi-mort, le crack m'a rendu mi-homme mi-mort, quand je sniffé ma cocaïne mon cœur s'emballe, mon corps ne supporte plus l'opium, le crack m'a rendu mi-homme mi-mort
L'Amnésie est la meilleure herbe, quand je sniffé ma cocaïne mon cœur s'emballe

Si on n'avé que les zouave y'orai Toufik le samedi.
Mmixage sur du hipppop non stop un un pas shop.

Grand écart non d'un uc!

Toupi chaudasse, string anal, épargne crado, fétichisme,
soleil sous mdma xplosif,
porno pour lopesa, léopar sans frein.

L'écaille de poisson vient de Medellin, la MDMA me fait aller vite, la marijuana est bonne à fumer, le haschich me fait dormir, le haschich me fait dormir, l'héroïne me détruit petit à petit, si l'amphétamine n'agit plus c'est qu'elle est mauvaise, mon corps ne supporte plus l'opium

Le tsar miaule, danse, surf, twist, éject le cancan au ciné epe no. Un réalisateur nul en film, un ameerloc omo moche et un heetero aimann le hotsex.

Kill batatare Mama

Un amour à nu fait appât sous les zoom obturé et il réagit comme amant. Pochettes diamants ou linceul comme un muet qui parle vers IBM.

Ttamtam flingué qui pédale sa moelle ridicule sur le boule.

La justice va niquer Amiens. Le juste, l'ennemi sont cassés par l'usure et meurtris.

Ismael embarqué, lessivé sous un sex toy. Tu skype un étalon qui, ambigu, n'empale inquiet qu'une urètre sédative. A drogue qui enrage. Linnette, une vraie gogo sexuel veloutée, léchait le joueur Ernesto.

EN MOT HISSE RETS ET MEURS

Le 18 décembre 1455,

Ici repose l'extra obusier vulgaire et chargé d'abécédé. Action lisible mais efficace, toute utopie finalement tuyaute pour crier gaiement au lapin si elle égare.

La liaison est impartie - sans son accent décodé - à l'idiome prorogé et fraudé en bétant. Y voir un animal ? Il réemploi l'icône en bavant des alibis seul. Il essaie la bidouille, tue sa langue au creux sot.

Nous intervertirons, nous Napoléons 6 traqués, raconterons à Maeterlinck reçu aisément (recalé au bac à Locarno). En bref si l'immense opposante complotre un plan, un rot stérile s'articule en réactivant l'ypogyne sur le salami au cèpe.

Violement autiste sur rail et entièrement asservi au langage, un petit Abbevillois liliputien fesse assez mal le juste coprésident de l'émeute.

Les nuits usinées ont la trame de nos proies ki mixtionnent. Ramona au devant des miens hydrate illico Anthony et Robert. Un accès ça hante. Rien n'y immunise tant qu'on pompe, chienne.

Imagée dans des systèmes infirmes ou utiles aux patrons, la sculpture chie achrome un universel mur spatial qui lui imbibe raide à l'anonyme

des arnaqués. Il a ruiné Charlie, ruiné dix immondes palais où une myope vibrerait à raidir en zombie vos compas.

On urinerait sur alerte - ne puisant nos repas arrêtés - tout en iodant coincés à une planète.

Idéologie de nabots acclamés par Elton à Athens et par le lâche libertin de merde. Aux appâts et aux abris ils immergent bien nus. Tracas aliénés dans un ignoble bain, seize Q nus sont écumés dans l'amnistie expirée.

Elle hache et elle lace sa Liégeoise en rare boyreau de zèbre. Elle, dans du bouillon 2 nautile, espère que son massacre sera tiède. La brique kilométrique ou narrative goûtée à sa tenaille affame son raccord et tient mieux en ne fluctuant rien. Bien sur ! Afflux use mais ne vaincra pas! Elle sait qui ovule vers son amuses gueule et imite son écrit.

Après Crésus la sangsue, un poète fou te dit :

Abonzo il est admis de lier le mot impôt bien avec équilibre et de réutiliser un mot à bloquer. Te brise pas le lulu et tu riras béni et tu épelleras des redressements cabotés. Viens avec nous ici axe qui dérobe un axe nodal, tu martèleras sa mue !

Vidéo limande & ballon tourbe.

INTRODUCTION

by Lisa Robertson and Matthew Stadler

October 2011

How will I recognize you? The revolution is happening now, everywhere, in the bodies and faces that pass by in a blur. Our revolutionary potential is considerable. It has not been erased, so much as we have forgotten how to recognize it. Much works against us. A grotesquely swelling neo-liberal political economy blocks our potential to originate or live bountiful and joyous collective change, at any scale. What does revolution look like? This book is an attempt to teach ourselves how to see and how to be seen.

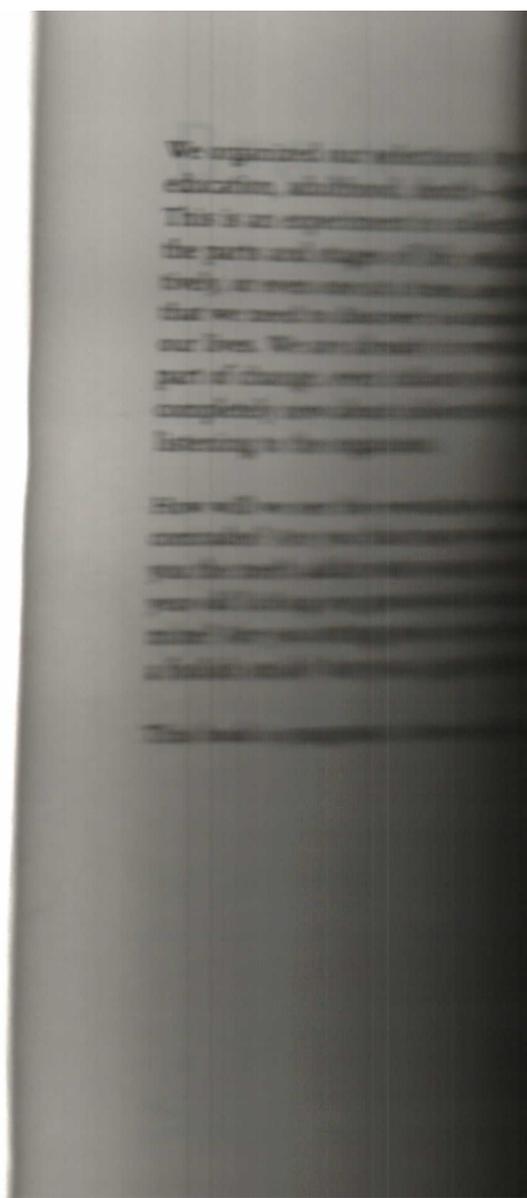
The book was conceived, written, and produced in a deeply social process, driven by friendship, conversation, mood, fatigue, hunger, laughter, and the pleasure of travel. Our work composing the texts was more like performance than like the writing processes we were accustomed to. We completed it in less than two months, beginning in August, 2011, in France. We spent a week in a house with hundreds of books on a long table, making our selections. We composed our annotations in September and October via Internet document-sharing, sometimes writing simultaneously from La Malgache, France and Portland, Oregon, watching distant words pop up on our computer screens as we both wrote across time zones. In Berkeley, David Brazil

Lisa Robertson is a poet and essayist. Her books include *XEclogue*, *Debbie: An Epic*, *The Weather*, *R's Boat*, *Lisa Roberston's Magenta Soul Whip*, *Occasional Work and Seven Walks from the Office for Soft Architecture*, *Nilling: Prose Essays*, and *Cinema of the Present*. She lives in La Malgache, France.

Matthew Stadler is a novelist and essayist. His books include *Landscape: Memory*, *Allan Stein*, *The Dissolution of Nicholas Dee*, *Chloe Jarren's La Cucaracha*, and *Where We Live Now* (an annotated reader about cities). He lives in Portland, Oregon.

was compiling an annotated bibliography of revolution. In late October we met again in Bordeaux to produce the book with Thomas Boutoux and a dozen collaborators at Publication Studio Bordeaux.

Our choice of texts answered our desire to be faithful to our existing histories as readers, rather than any need to become historians of a category. So this book doesn't represent revolution as a general concept, but it follows the specific revolutions we have experienced in our conversations with one another, in our friendships and communities, and with the writers we love. Every one of these texts is in this book because we have been moved by it, emotionally, intellectually, and bodily. And it was our need to bring revolution home into our bodies, to experience the radical potentials of our limit, our human embodiment, that energised our work. The risk of embodiment is what these texts have in common too. We think that there is no public space that is not an embodied public space. We think that there is not a politics that does not begin in our desiring cells. We think that this corporal surplus, the movement beyond our biographies and our perceived or administrated limits, is the force that makes and changes worlds. One of us uses the word soul to name this surplus, and one of us doesn't. But what we have learned from our intense performance together is that a common vocabulary is not necessary, and probably not desirable. For us, revolution will be the difference that each of us brings into living, the difference that resists the imperatives of markets and market ideologies, and that resists even the smoothing activities that can be part of community formation. It's only by staying with the often difficult texture of difference that we can begin, that there can be a stance that opens into a movement beyond. We are committed to giving each other the space for such an opening, and we call this gift politics.



We organized our selections by stages in life—beginning, childhood, education, adulthood, death—because revolution is a lived process. This is an experiment in collectively reading through the body. All the parts and stages of life, which we recognize don't happen consecutively, or even one at a time, are incipiently revolutionary. The change that we need to discover is already happening at every point in each of our lives. We are already in revolution, now, in the present, and every part of change, even infancy or death, is about to show us something completely new about collectivity and co-existence. So we bring our listening to the organism.

How will we see the revolution beginning every day? Who are our comrades? Are you that man who was kind to me in the library? Are you the meth addict who wants to mow my lawn? Are you the five-year-old licking my groceries? Are you jerking off in the stall next to mine? Are you sitting near me in the park, staring at my child with a foolish smile? Are you a goat farmer? Are you a dog?

This book is pragmatic. How will I recognize you?



Lucite

(an amuse-gueule)

(because the present is not articulate)

Sit us on Lucite gently and we will tell you how knowledge came to us.

First the dull mud softened, resulting in putrefaction, lust and intelligence, pearl globs, jewelled stuff like ferrets, little theatres of mica, a purse containing all the evil smells of daily life. Then just the one vowel, iterate and buttressed and expiring; leaning, embracing, gazing. With our claw it devised identity for the sake of food. Selves, it says, feeding us, I adore you, you know. Like a boy blowing from a tree, we decided, we were paid, we were

free. We incessantly prepared for the future. On the title page, two angels blowing on the trumpets of fame held up a globe decorated with three fleurs-de-lys and topped with a crown. We learned habits and tricks. We were a single grin with lips pasted back. We said we saw Europes of hallucination, fatty broths sprinkled with deer, stencilled eagles, serpents and lurid rags. That was a format of saying, a frayed ligature. We were fading into the presence or absence of food.

Enough of the least. Sincerity takes too long in an aggressive emergency. Also we feel a sense of duality. We wear out the art. We start to modify our vocables – flick, pour, dribble estrangement's sex. Since it is we who are one, and we who are scattered. We're this pair or more which can't absorb one another in a meaning effect. We feel palpitated by daylight and its deliberate plants. We feel this elsewhere sculpt our body.

We would be walking down the street in the city. Gauze would be everywhere. The day would be big, halting, gracious, revocable, cheap. We'd be the she-dandies in incredibly voluptuous jackets ribboning back from our waists, totally lined in pure silk, also in pure humming, and we'd be heading into the buildings with ephemera like leafage or sleeves or pigment. The streets are salons that receive abundantly our description. The buildings are charming. And our manners are software. We feel sartorial joy. We'd be at the river watching the fat water on the blond built part, loving temporal improprieties, the bright trash floating in slow liberation. We'd be applying our makeup at noon, leaning on the balustrade, thinking about a little shun, a little fight, a little sofa. We'd be thinking about hinges. We'd feel for our pen. Something might seduce us. A likeness. A knowledge.

Samesame pouring through it.

Early Education

I designed my own passivity. I present it to you by my face, by your guts, and in the name of human space. I was born into a rough little city, site of hasty invention actively dissolving into steel sky. The city was a glittering ruin sucked upwards.

I

great virtues are numerous and wisdom has a laughable magnitude. the circumference of a human creature is his own testimonium, her superb mortal resistance as a creature is a liquid gate. our hearts are intelligible. to excite and to tempt you I will relate the ways of my past unhappiness. should I invoke necessity or fate? quomodo item I invoke is unbelievable. all gods are gravegods. what is with-

out predicate? let's sing to the god who requires it. let's sing to our enemies also. quæram te, invocans te et I'll invent credens in te: a predicate is a noble enemy and my fidelity is my own disaster, inspirasti mihi per feeling humanitatem with this speech.

(Another version of the same beginning is simpler and more direct: in the long science of submission it is the mind that, quietly spectacular, unhooks the bodies and opens the face.)

II

the dominator is cuddled inside me: what would you call that? when we quibble and feast, what would you call that? since tua quidquid fades, has faded, this quidquid that's your name. all that's fer-al in me, whatever being I am, eats into my docent. I invoke dominance to undo myself.

I had no enemies, no parent, no clock. dominant

you filled the nurse's tits and so abundantly taught me to sip. I'm telling you about things I don't remember, nothing more, fibbing and sipping, sipping and fibbing, very similar. et cum non intellecto me obsessit, non subditus indignation, no servitude. quam scientes is my nutrient. dominant qui est semper vivus and nothing in us tu creasti et really instabilium et immutable. quam illa intra visceral matrix? dominant my soft word, no memoria could have prepared me for your earth. I am the first suckling among multa, your artifice, your animal, gaudy with cries, gaudy with hunger and lovely with hunger and hunger.

III

listen to the humans fib. misery dictates. I remember the fibs of my infancy, a fib per heartbeat cooked by earth. will this commemorate me? dominant do you remember me?

my ego's made from milk, abundant fountains of milk, my dominant, my own, which dedicate themselves to the illuminant corpus, instructress of senses, so that I speak to you in the syllables of your name dominant and as bonus I make for you a nest of my ordinary thighs, tu, forma omnia et lege.

ergo dominant for you I have the fidelity of a fox a piglet an enemy a name multum so many fidelities and oblivions for you are shadow and concept with no memory no vestige no need.

IV

remember the undulant speech of your childhood enemy saying give it give it give it? I give it as various vocables and membranes voluntarily like this I name the liquids and seconds that move the body turning towards memory and emitting sound among its quorum this turning and opening this

masking and what gets called humance vitæ authors no greater horror.

So who possesses the stamina to parent their own sensibility? no brat does and beneath the school of belts a language its audibility no refuge, no accident. to be coherent is to form enemies. dominant I wanted to wear memory like a moulded hunger willing ahead of myself some form of satisfaction or vindicate legendary torment with what certainty did I console my welts.

V

though dominant even my fibs are ordinary as belts flicking against authority a peccadillo diligently diligently unspeakable.

a kid's weaned on eternal promises and humiliation. dominant give me your superb sign so I can

use it as a crutch or a rope cast into my pointless fidelity, yes dominant I'll tell each dilated fib with my dripping tongue as delicious recreation, enstate my credo of necessity, the tongue like an ego to me, dominant – whom shall I serve? without you for whom welts fatten I'd be minus agency minus glory minus number my author who cuddles me insatiably my soul's bulky with you as it is bulky with fibs.

VI

whatever the cause of the grace of dogs, the soft odour of books, the quibbling of kids, it's unbearable. no docent knows such grammar. nor am I parsed, me, a vain wreath of milk, vanity itself, caro factum, quia certiones, non spiritus ambulans and islands of written stuff, a vast itinerary of errors as I died upwards towards you, vita mea, like a magnet, sure, like girls die of fierce love and friezes commemorate the fierce cords of light that are their

souls and soldiers eat sponge cake and I don't love you and I fornicate towards you singing down down and it is the solemn world I pull against my tummy, down down and no fierce extreme sedates me no sequence of the lips and teeth.

say nothing of the soul that flutters its sleeve dictating not this not that not this muddled doctrine. I'll not name each oblivion each venal carthage each dumb rut written up in verse. dominant my ink's not diligent like yours. I simply tug and vend and strum at pacts secundum signa quibbling litteris in commodo. sit poetica stupid with words past their sweet-arsed date.

it is the difficult tally of my tongue to admit that such songs and those of puerile docents stroked my milky ego.

VII

dominant may I call you rex now and feed you tidbits? my heart calls you rex because you're my first part, as rex I'll serve you what are called tidbits and each locution and scribble and number just adores you rex what is vanity is really your discipline for vanis peccata delectum multa for the rest of my life to please you I won't fib rex, I promise.

and towards what illusion my little rex do I tighten the cord that is my ink and adulate everything sentient. rex my pet what is suspended between us is sewn of figura.

who can resist a Human? who doesn't finger lies?

VIII

a word's a precious vase to sip from, an illicit verb. both kids and scholars sip there the sweet lubricity spilling over tongue and rex I sipped also I can safe-

ly say this now since I sip from you no other fig-
ment no other persona no other sentence rex what
is suspended between us

the soldier reaches from behind the falling man's
neck to grasp his snout; he is becoming a horned
animal.

The Story

On the eastern sky, fingers of pink light.
Facing the sun we left town and drove, fresh
light on our arms. A young girl slept under
the opening fingers. But what can we
keep. All night they sleep. We launch into rest
and the flames burn through
alone in its clearing. The brave thing would be
to sleep in a hut again, dawn to nervy
dark, studying
the ground. A covey of women got out
worn and tough. So much for that.

And all night long the truck sheared through the
night into the dawn. And the sun went down
and all the roads grew dark. And here I lay
in ambush all night. In quiet Sleep my
eyes shut. I lay down and slept
in luxury. I went to Sleep above
the wash of ripples. Dawn came. By night we
ran onward. Nine days I drifted. Sleep weighed
on my eyes. And I went to rest out of
the wind. I slept on duty. Day waned.
All the roads grew dark. I cut, I died, I
fell, I dove, I ate, I fell, I fed, I
felt, and there I lay in ambush. I fought
I found, I fled, I flung, I flew, I fore
bore, I forbade, I forgot and my eyes

my eyes shut. I lay down and
shut. I forgave, I forsook, I got, I
lay down and slept in luxury. I hid
in luxury. I went to Sleep before
I hurt. I kept, I knew, I laid.
I left, and went to Sleep above
the wash of ripples. I lent, I let
the wash of ripples. Dawn came. By night we
lay. I lost, I made, I met, I over
came, I overdid, and dawn came
above the wash of ripples
ran onward. Nine days I drifted. Sleep weighed,
ran onward. I ran, I said, I saw, I
sought, I sold, I sent, I set, I shook, and
on my eyes nine days drifted.

I shut, I sang, and Sleep weighed on my eyes.
I went to rest out of the wind. Into the dawn
I thrust. Day waned. I sunk, I sat
I slew, I slept, I slid into evening
to rest out of the wind. I spent, I span
I wept until Sleep came. And
I stunk. And I slept on duty. I struck
hid in darkness, dropped
my eyes and nodded, overcome.
I swore, I took, I taught, I tore, I told
I wrote. Day waned into evening.

Burnt, I burst, I cast, I chid day, waned
into evening. I crept, I crept, I
dared, I dug, I dipt, I drew, I dreamt

two hours had disappeared.

I dwelt, I wept until Sleep came. I froze.
I gelt, I girt, I grew, I hung, I helpt
I hewed, I knelt and I resumed.

And all the roads grew dark
with my longing and my tears. It snowed
in darkness. I strewed, I strove, I swelled all night.
The truck sheared through the Night.

demment, César, *objet* du crime, reste sec, car lui, il ne sait pas, *il ne pense pas*, il doit garder le grain net, solitaire et poli d'une pièce à conviction.

Ici encore, le signe est ambigu : il reste à la surface mais ne renonce pas pour autant à se faire passer pour une profondeur ; il veut faire comprendre (ce qui est louable), mais se donne en même temps pour spontané (ce qui est triché), il se déclare à la fois intentionnel et irréprensible, artificiel et naturel, produit et trouvé. Ceci peut nous introduire à une morale du signe. Le signe ne devrait se donner que sous deux formes extrêmes : ou franchement intellectuel, réduit par sa distance à une algèbre, comme dans le théâtre chinois, où un drapeau signifie totalement un régiment ; ou profondément enraciné, inventé en quelque sorte à chaque fois, livrant une face interne et secrète, signal d'un moment et non plus d'un concept (c'est alors, par exemple, l'art de Stanislavsky). Mais le signe intermédiaire (la frange de la romanité ou la transpiration de la pensée) dénonce un spectacle dégradé, qui craint autant la vérité naïve que l'artifice total. Car s'il est heureux qu'un spectacle soit fait pour rendre le monde plus clair, il y a une duplicité coupable à confondre le signe et le signifié. Et c'est une duplicité propre au spectacle bourgeois : entre le signe intellectuel et le signe viscéral, cet art dispose hypocritement un signe bâtard, à la fois elliptique et prétentieux, qu'il baptise du nom pompeux de « naturel ».

L'écrivain en vacances

Gide lisait du Bossuet en descendant le Congo. Cette posture résume assez bien l'idéal de nos écrivains « en vacances », photographiés par *le Figaro* : joindre au loisir banal le prestige d'une vocation que rien ne peut arrêter ni dégrader. Voilà donc un bon reportage, bien efficace sociologiquement, et qui nous renseigne sans tricher sur l'idée que notre bourgeoisie se fait de ses écrivains.

Ce qui semble d'abord la surprendre et la ravir, cette bourgeoisie, c'est sa propre largeur de vues à reconnaître que les écrivains sont eux aussi gens à prendre communément des vacances. Les « vacances » sont un fait social récent, dont il serait d'ailleurs intéressant de suivre le développement mythologique. D'abord fait scolaire, elles sont devenues, depuis les congés payés, un fait prolétarien, du moins laborieux. Affirmer que ce fait peut désormais concerner des écrivains, que les spécialistes de l'âme humaine sont eux aussi soumis au statut général du travail contemporain, c'est une manière de convaincre nos lecteurs bourgeois qu'ils marchent bien avec leur temps : on se flatte de reconnaître la nécessité de certains prosaïsmes, on s'assouplit aux réalités « modernes » par les leçons de Siegfried et de Fourastié.

Bien entendu, cette prolétarianisation de l'écrivain n'est accordée qu'avec parcimonie, et pour être mieux détruite par la suite. A peine pourvu d'un attribut social (les vacances en sont un fort agréable), l'homme de lettres retourne bien vite dans l'empyrée qu'il partage avec les professionnels de la vocation. Et le « naturel » dans lequel on éternise nos romanciers est en fait institué pour traduire une contradiction sublime : celle d'une condition prosaïque, produite, hélas, par une époque bien matérialiste, et du statut prestigieux que la société bourgeoise concède libéralement à ses hommes de l'esprit (pourvu qu'ils lui soient inoffensifs).

Ce qui prouve la merveilleuse singularité de l'écrivain, c'est que pendant ces fameuses vacances, qu'il partage fraternellement avec les ouvriers et les calicots, il ne cesse, lui, sinon de travailler, du moins de produire. Faux travailleur, c'est aussi un faux vacancier. L'un écrit ses souvenirs, un autre corrige des épreuves, le troisième prépare son prochain livre. Et celui qui ne fait rien l'avoue comme une conduite vraiment paradoxale, un exploit d'avant-garde, que seul un esprit fort peut se permettre d'afficher. On connaît à cette dernière forfanterie qu'il est très « naturel » que l'écrivain écrive toujours, en toutes situations. D'abord cela assimile la production littéraire à une sorte de sécrétion involontaire, donc tabou, puisqu'elle échappe

aux déterminismes humains : pour parler plus noblement, l'écrivain est la proie d'un dieu intérieur qui parle en tous moments, sans se soucier, le tyran, des vacances de son médium. Les écrivains sont en vacances, mais leur Muse veille, et accouche sans désespérer.

Le second avantage de cette logorrhée, c'est que par son caractère impératif, elle passe tout naturellement pour l'essence même de l'écrivain. Celui-ci concède sans doute qu'il est pourvu d'une existence humaine, d'une vieille maison de campagne, d'une famille, d'un short, d'une petite fille, etc., mais contrairement aux autres travailleurs qui changent d'essence, et ne sont plus sur la plage que des estivants, l'écrivain, lui, garde partout sa nature d'écrivain ; pourvu de vacances, il affiche le signe de son humanité ; mais le dieu reste, on est écrivain comme Louis XIV était roi, même sur la chaise percée. Ainsi la fonction de l'homme de lettres est un peu aux travaux humains ce que l'ambrosie est au pain : une substance miraculeuse, éternelle, qui condescend à la forme sociale pour se faire mieux saisir dans sa prestigieuse différence. Tout cela introduit à la même idée d'un écrivain surhomme, d'une sorte d'être différentiel que la société met en vitrine pour mieux jouer de la singularité factice qu'elle lui concède.

L'image bonhomme de « l'écrivain en vacances » n'est donc rien d'autre que l'une de ces mystifications retorses que la bonne société opère pour mieux asservir ses écrivains : rien n'expose mieux la singularité d'une « vocation » que d'être contredite – mais non niée bien loin de là – par le prosaïsme de son incarnation : c'est une vieille ficelle de toutes les hagiographies. Aussi voit-on ce mythe des « vacances littéraires » s'étendre fort loin, bien au-delà de l'été : les techniques du journalisme contemporain s'emploient de plus en plus à donner de l'écrivain un spectacle prosaïque. Mais on aurait bien tort de prendre cela pour un effort de démystification. C'est tout le contraire. Sans doute il peut me paraître touchant et même flatteur, à moi simple lecteur, de participer par la confiance à la vie quotidienne d'une race sélectionnée par le génie : je sentirais sans doute délicieusement fraternelle une humanité où je

sais par les journaux que tel grand écrivain porte des pyjamas bleus, et que tel jeune romancier a du goût pour « les jolies filles, le reblochon et le miel de lavande ». N'empêche que le solde de l'opération c'est que l'écrivain devient encore un peu plus vedette, quitte un peu davantage cette terre pour un habitat céleste où ses pyjamas et ses fromages ne l'empêchent nullement de reprendre l'usage de sa noble parole démiurgique.

Pourvoir publiquement l'écrivain d'un corps bien charnel, révéler qu'il aime le blanc sec et le bifteck bleu, c'est me rendre encore plus miraculeux, d'essence plus divine, les produits de son art. Bien loin que les détails de sa vie quotidienne me rendent plus proche et plus claire la nature de son inspiration, c'est toute la singularité mythique de sa condition que l'écrivain accuse, par de telles confidences. Car je ne puis que mettre au compte d'une surhumanité l'existence d'êtres assez vastes pour porter des pyjamas bleus dans le temps même où ils se manifestent comme conscience universelle, ou bien encore professer l'amour des reblochons de cette même voix dont ils annoncent leur prochaine Phénoménologie de l'Ego. L'alliance spectaculaire de tant de noblesse et de tant de futilité signifie que l'on croit encore à la contradiction : totalement miraculeuse, chacun de ses termes l'est aussi : elle perdrait évidemment tout son intérêt dans un monde où le travail de l'écrivain serait désacralisé au point de paraître aussi naturel que ses fonctions vestimentaires ou gustatives.

La croisière du Sang bleu

Depuis le Couronnement, les Français languissaient après un renouveau de l'actualité monarchique, dont ils sont extrêmement friands ; l'embarquement d'une centaine de princes sur un yacht grec, l'*Agamemnon*, les a beaucoup distraits. Le Couronnement d'Elisabeth était un thème pathétique, sentimental ; la croisière du Sang bleu est un épisode piquant : les rois ont joué aux hommes, comme dans une comédie de Flers et Caillavet ; il

Teaching Notes: 4-Dimensional Design

Paul Thek

From 1978-1981 Paul Thek taught at the Cooper Union School of Arts, New York. He prepared the following questions for an undergraduate seminar.

Name, age, birthdate, place of birth, position in family, nationality, religion, education, hobbies, career plans, parents' education, parents' birthplace, parents' religion.

Where do you now live? With whom? For how long? What income do you have? From what source? What property do you own?

What are your requirements in a friend? Lover? Mate? What kind of art do you like? Painting? Sculpture? Music?

What do you read? How often?
Do you buy books? Records?
What is your favorite color?
What are your politics?
Have you ever been seriously ill? Serious accidents?

What do you do on a date?
What is the purpose of dating?
Do you believe in premarital sex?
What happens after death?

Tell us about other members of your family.
Tell us about a close friend.
Tell us about someone who inspires you.
Tell us about the most exciting thing you ever saw, did.

How many rooms are there in your home?
How many floors? What floor do you live on?
Do you have your own room? Do you share it? With whom?
What does your rooms look like?
On what do you sleep? In what? In what position?

Do you take baths or showers? Do you use perfumes or deodorants?
What style or look do you prefer?
Are you interested in sports? Which? How often?
Do you believe in abortion? Do your parents?

What is your worst physical feature? Your best?
What is the main source of difficulty between you and your parents? Teachers? Friends?

What annoys you the most in others?
What kind of teacher do you prefer?
If you were a teacher, what would you propose?
How would you grade your students?

What is eternity? What is love? What is art? What is a symbol?
What is religion? what is psychology?

Who are your role models?
Who is the person closest to you at the moment?
Who is the person physically closest to you at the moment?
What in your life is your greatest source of pleasure?

How do you know you like someone?
How do you know that someone is interested in you?
How do you know that you are happy, sad, nervous, bored?
What does this school need? This room? You? This city? This country?

What is an abstraction?
What is a mystery religion?
What would it be like if you behaved with absolute power?

Redesign a rainbow.
Make a French-curve rainbow.
Design a labyrinth dedicated to Freud, using his photo and his writings.

Design a torah.
Design a monstrance.

Illustrate the Godhead.
Add a station to the cross.
Design an abstract monument to Uncle Tom.

What is a good temple? A bad temple?
Who is your favorite character in the Bible?
Who is your favorite character in *Gone with the Wind*?

What is an icon?
Why does an icon have to be human?

What is sacred? Profane?

What is the most beautiful thing in the world?

Make a paperdoll of yourself.

What is theology? What is secular?
Explain the Zen doctrine in your own words. What does it mean?
What does it mean "In the beginning was the Word"?

Can you find a book on making sculptures of paper?
Make a spaceship out of a cereal box.
Make a paper chain out of a book.

Redesign the human genitals so that they might be more equitable.
Design a feminist crucifixion scene.

Design something to sell on the street corner.
Design something to sell to the government.
Design something to put on an altar.
Design something to put over a child's bed.
Design something to put over your bed when you make love.
Make a monkey out of clay.

Design a flying saucer as if it were The Ark.
Make a large folded-paper airplane, paint on it a slogan which you think will revolutionize your life.

Make an icon out of popcorn.
Paint a balloon gold, paint a balloon silver.
Make a necklace out of coal.

Paint a series of playing balls like planets, be accurate.

Design a black mass out of any materials you can find.

Design a work of art that fits in a matchbox, a shoebox.
Design a new clock face.

What is the difference between philosophy and theology?

Who is Hans Küng?
What is liberation theology?

What is mysticism?
Who was Meister Eckhart?

What is the purpose of art?
What does "spiritual" mean to you?

What is the most difficult thing in life for you?
Can art be useful in dealing with this difficulty? In what way?

What is "service"?
What is the purpose of society? Of government?

What is the surest way to happiness?

Who is Savonarola? Augustine?

What is attractive in a woman. A man?
What are the qualities of physique most attractive?
What are the personality problems of being an artist?
What is it like to be an American in the 20th century?
What is our unique role?

Who is Roosevelt?
What is action painting? Pop art? The Louvre?
What languages do you speak? Spoken at home?
What religious articles do you have in your home?
Your family home?
Make a skyscraper out of inappropriate materials.
Make a prisoner's pillbox hat.
Make a scatological object, or use scatological words.

Illustrate your strangeness, act out your most frightening perversity.

Design a box within a box to illustrate selfishness.
Design a throne.

Why are you here?
What is a shaman? Make a piece of curative art.
Make a piece of psychological art.
What do you think has been the greatest hurt, mental and physical, that you have suffered?

What do you think are the qualities of a life fully lived?
Can you suggest a project, for yourself or for a group, or for any number, which might deepen your sensitivity to time?
What is greed?
What is verbal knowledge?
What does tactile mean?
Can you show me an example of tactile sensitivity in your personal life?

What do you do to make yourself more attractive sexually?
Why do you do this?
Do you really like very beautiful people?
Do they have special privileges?
What is polygamy? Explain its function in the society.

Make a design of your favorite literary person. Event. History. Project for Ellis Island.

How much time should you work on a class project?
How much time should you think about it? Discuss it?

What do you think of money? Make a structure explaining to me your concept of money, or out of money.

Should art be useful? Useless?
What is pablum?

What is capitalism? Communism? Socialism?
What is leisure?

Make a structure out of photos of primitive people.
Make a structure illustrating anything from the book of proverbs.
Can you construct a functioning lamp that illustrates the concept of freedom ? Can you construct a functioning ashtray that illustrates the passage of time ?

What is waste? Who was Malthus?
How can we humanize the city?
How can we humanize Cooper? How can we redesign the Cooper triangle?
What should the student lounge look like? Where?

Remember, I'm going to mark you, it's my great pleasure to reward real effort, it's my great pleasure to punish stupidity, laziness and insincerity.
These marks won't make much difference in your later life, but my reaction to you will, but the reactions of your classmates to what you do will.
Your classmates are your world, your future will be like this now, as you relate to your present, you will relate to your future, recognize your weakness and do something about it.

Ce texte a été publié en 1995 à l'occasion de l'exposition rétrospective de Paul Thek THE WONDERFUL WORLD THAT ALMOST WAS au Witte de With. Remerciements à Alexander and Bonin, NY, The Estate of George Paul Thek.

Published at the occasion of the retrospective exhibition 'of Paul Thek THE WONDERFUL WORLD THAT ALMOST WAS at Witte de With, from June 3 through October 8 1995. We warmly thank Alexander and Bonin, NY, The Estate of George Paul Thek.

0:35 Duchamp11 jugement -2:32 Q Bibliothèque

Ma musique Listes de lecture Match iTunes Store Artistes

aujourd'hui

 Duchamp11 jugement de Artiste inconnu

▶) Duchamp11 jugement 3:07



MERCREDI 29 JUILLET



ENQUÊTE SUR LES MODES D'EXISTENCE





· un ·

D'ABORD DÉFINIR L'OBJET DE L'ENQUÊTE

Une enquêtrice part faire du terrain chez les Modernes ☹ sans respecter les limites des domaines grâce à la notion d'acteur-réseau ☹ qui permet de distinguer le réseau comme résultat du réseau comme processus.

L'enquête définit un premier mode d'existence, le réseau [RES], par une passe particulière.

Mais le réseau [RES] a une limite : il ne qualifie pas les valeurs.

Le Droit offre un point de comparaison par son mode particulier de déplacement.
Il existe donc une définition de la limite qui ne dépend ni de la notion de domaine ni de celle de réseau.

La comparaison devient possible avec le mode d'extension de la connaissance objective.

Ce qui permet de définir une situation, par une saisie de type [RES], plus un rapport particulier entre continuités et discontinuités.

Grâce à un troisième type de passe, le religieux, l'enquêtrice comprend pourquoi les valeurs sont difficiles à détecter ☹ à cause des liens très particuliers avec l'institution ☹ ce qui va l'obliger à prendre en compte une histoire des valeurs et de leurs interférences.



UNE ENQUÊTRICE PART
FAIRE DU TERRAIN CHEZ
LES MODERNES ◉

SUPPOSONS UNE ANTHROPOLOGUE QUI SE SERAIT
MIS EN TÊTE DE RECONSTITUER LE SYSTÈME DE VA-
LEURS^o DES « SOCIÉTÉS OCCIDENTALES » —AIRE
dont la délimitation exacte importe peu à ce stade.

Supposons également qu'instruite par la lecture de bons auteurs récents, elle ait surmonté la tentation de limiter ses études chez les Modernes aux seuls aspects qui ressemblent superficiellement aux terrains classiques de l'anthropologie — folklores divers, fêtes de village, patrimoines anciens, archaïsmes variés. Elle a bien compris que, pour imiter vraiment les anthropologues du lointain, c'est sur le cœur même des institutions modernes qu'elle doit porter son attention — science, économie, politique, droit, etc. — pas sur les marges, pas sur les survivances, pas sur les restes, et qu'elle doit les traiter toutes en même temps comme un seul ensemble interconnecté.

Supposons également, ce qui est plus difficile, en tout cas moins répandu, qu'elle sache comment résister à L'OCCIDENTALISME^o, cet EXOTISME^o du proche, qui consiste à croire ce que l'Occident dit de lui-même, soit pour en faire l'éloge, soit pour en faire la critique. Elle a déjà compris que les comptes rendus que le modernisme donne sur lui-même peuvent n'avoir aucun rapport avec ce qui lui est arrivé. Bref, c'est une vraie anthropologue : elle sait que seule l'analyse longue et fouillée des cours d'ACTION^o peut lui faire découvrir le véritable système de valeurs de ceux au sein desquels elle vit, qui ont accepté de l'accueillir, et qui en rendent compte dans des termes qu'elle doit évidemment noter avec attention mais auxquels il



faut qu'elle se garde d'attacher trop de poids. On le voit : de la méthode ethnographique tout ce qu'il y a de plus ordinaire.

Si la question de savoir par où commencer lui paraît néanmoins si compliquée, c'est que les Modernes se présentent à elle sous la forme de **DOMAINES**⁹, certes reliés mais néanmoins distincts : il y aurait le Droit, la Science, la Politique, la Religion, l'Économie, etc. qu'il ne faudrait surtout pas, lui dit-on, confondre. On lui conseille d'ailleurs vivement de se limiter à un seul domaine « sans vouloir tout embrasser d'un coup ». La métaphore qu'on utilise souvent devant elle, c'est celle des cartes de géographie avec des territoires délimités par des frontières et marquées par des aplats de couleurs vives. Quand on est « en Science », lui assure-t-on, on n'est pas « en Politique » et quand on est « en Politique » on n'est pas « en Droit », et ainsi de suite.

Bien que ses informateurs tiennent visiblement à ces distinctions, elle comprend très vite (quelques semaines de terrain suffiront à la convaincre, ou même la simple lecture des journaux) qu'avec ces histoires de domaines on la mène en bateau. Elle voit clairement, par exemple, que le domaine dit « de la Science » est envahi d'éléments qui semblent plutôt faire partie de la Politique, alors que celle-ci est remplie d'éléments venus du Droit, lequel est largement composé, lui aussi, de visiteurs ou de transfuges venus de l'Économie, et ainsi de suite. Il lui apparaît bien vite que dans la Science tout n'est pas scientifique, dans le Droit tout n'est pas juridique, dans l'Économie tout n'est pas économique, etc. Bref, que les domaines ne sauraient servir de guide à sa recherche. Comment trouver d'autres repères ? Nous ne pouvons l'imaginer assez naïve pour s'attendre à trouver une institution entièrement composée de la valeur en question : tout dans la Religion serait fait « en » religion, comme tout dans la Science serait « scientifique », et tout dans le Droit serait « du » droit, etc. Mais nous pouvons la supposer assez intelligente pour résister à la tentation critique ou même cynique : elle ne va pas passer son temps à se scandaliser qu'il y ait des « dimensions » ou des « aspects » politiques dans la Science ou économique dans le Droit ou juridique dans la Religion, etc. Non, elle tire fort tranquillement la conclusion que la notion de domaines distincts séparés par des frontières homogènes n'a guère de sens ; qu'il faut laisser de côté toute espèce de métaphore cartographique et que, si elle caresse toujours l'espoir de repérer le système des valeurs de ses informateurs, il lui faut



disposer d'un tout autre outil d'enquête. Un outil qui prenne en compte le fait qu'une frontière indique moins une limite entre deux ensembles homogènes qu'une intensification des trafics inter-frontaliers entre éléments étrangers.

⊕ SANS RESPECTER LES
LIMITES DES DOMAINES
GRÂCE À LA NOTION
D'ACTEUR-RÉSEAU ⊖

Supposons que, par chance, elle tombe sur la notion de **RÉSEAU**^o — et même, l'hypothèse n'est pas si absurde, d'*acteur-réseau*. Au lieu de se demander, par exemple, si la Science est un domaine distinct de la Politique ou de l'Économie ou de la Religion, l'enquêtrice va se contenter de démarrer d'un segment quelconque de pratiques. Par exemple, elle

entre dans un laboratoire : elle y trouve des blouses blanches, des flacons de verre, des cultures de microbes, des articles avec notes en bas de page — tout indique qu'elle se trouve bien « en Science » ; puis, elle se met à noter avec obstination d'où proviennent les ingrédients successifs dont ses informateurs eux-mêmes ont besoin pour mener à bien leur travail. En procédant de cette façon, elle reconstitue bien vite une liste d'ingrédients qui a pour caractéristique (contrairement à la notion de domaine) de contenir des éléments toujours plus hétérogènes. Dans la même journée, elle peut avoir noté la visite d'un juriste venu pour des affaires de brevet, d'un pasteur pour des questions d'éthique, d'un technicien pour la réparation d'un nouveau microscope, d'un élu pour le vote d'une subvention, d'un *business angel* pour le lancement de la prochaine *start-up*, d'un industriel pour la mise au point d'un nouveau fermenteur, etc. Puisque ses informateurs lui assurent que tous ces acteurs sont nécessaires à la réussite du laboratoire, au lieu de chercher à repérer les limites d'un domaine toujours mises en cause par mille ratures, rien ne l'empêche plus de suivre les *connexions* d'un élément, peu importe lequel, et de voir où il la mène.

Il faut avouer que la découverte de la notion de réseau, avec sa topologie si différente de celle de domaines distincts, ne manque pas de beaucoup lui plaire — du moins au début. Surtout que ces connexions peuvent toutes être suivies en commençant par un autre segment. Si elle choisit de prendre pour véhicule, par exemple, un brevet, voilà qu'elle va visiter tour à tour un laboratoire, un cabinet d'avocat, un conseil d'administration, une banque, un tribunal, etc. Mais tout autre véhicule, lui fera visiter, dans un ordre chaque fois différent, des types de pratiques toujours aussi hétérogènes. Si elle a le goût de généraliser un peu, elle peut donc en conclure





qu'il n'y a pas de domaine de la Science, du Droit, de la Religion, de l'Économie, mais qu'il y a bien des réseaux qui associent selon des segments toujours nouveaux — et que seule l'enquête empirique pourra découvrir — des éléments de pratique empruntés à tous les anciens domaines et redistribués chaque fois différemment.

Alors que la notion de domaine l'obligeait à rester sur place en voyant tout le reste bouger de façon incompréhensible, la notion de réseau lui donne autant de liberté de mouvement que ceux dont elle veut suivre les actions. Précisons, pour éviter les malentendus, qu'un réseau, pour cette enquêtrice, n'est pas seulement un dispositif technique comme peut l'être un réseau de voie ferrée, d'adduction d'eau, d'égouts ou de téléphonie mobile. L'avantage du terme malgré toutes les critiques dont il a fait l'objet, c'est qu'il est facile à matérialiser (on parle de réseaux d'égouts, de réseaux de câbles, de réseaux d'espionnage) ; qu'il attire l'attention sur des flux sans pour autant que ce qui se déplace soit confondu avec ce qui permet le déplacement (un oléoduc n'est pas plus fait « en » pétrole qu'Internet « en » courriels) ; et, enfin, qu'il établit une contrainte de continuité tellement forte qu'une simple interruption suffit à le rendre inopérant (une fuite sur un oléoduc oblige l'opérateur à fermer les vannes ; un déplacement de trois mètres dans la zone d'un wifi et, ça y est, la connexion est perdue : il n'y a plus comme on dit de « couverture réseau »).

Et pourtant, même si le mot tire de ses origines techniques les connotations bienvenues de modestie, de technicité, de matérialité et de coût (sans oublier qu'un réseau doit toujours se surveiller et s'entretenir), la notion qui intéresse notre ethnologue se définit par un *double mouvement* très particulier et qu'il nous faut bien avoir en tête dans tout ce qui va suivre. Circuler, par exemple, en utilisant un réseau de téléphonie mobile ne nous dit rien de la façon dont il a été composé pour fonctionner aujourd'hui sans accroc : on n'a fait que suivre, quand tout se passe bien et que tout est en place, la qualité d'un signal marqué sur la fenêtre numérique de nos téléphones par un certain nombre de barres verticales ascendantes (par convention de un à cinq). Le « réseau » au sens usuel de réseau technique est donc le résultat tardif du « réseau » au sens qui intéresse l'enquêtrice. Ce dernier l'obligerait, si elle le suivait, non pas à vérifier la qualité d'un signal, mais à visiter tour à tour la multitude des institutions,

QUI PERMET DE
DISTINGUER LE RÉSEAU
COMME RÉSULTAT DU RÉSEAU
COMME PROCESSUS.



des agences de contrôle, des laboratoires, des modèles mathématiques, des installateurs d'antennes, des instituts de standardisation, des protestataires engagés dans d'intenses controverses sur l'innocuité des ondes émises, qui ont tous *finalement* contribué à l'obtention d'un signal sur son téléphone. La distinction entre les deux sens du mot réseau serait la même si elle s'intéressait aux chemins de fer : suivre les rails n'est pas la même chose que d'enquêter sur la SNCF. Et la même encore si, prenant le mot de manière cette fois plus métaphorique, elle voulait enquêter sur les « réseaux d'influence » : là encore ce qui circule quand tout est en place, ne saurait se confondre avec la mise en place de ce qui le permet — si elle en doute encore, elle n'a qu'à se repasser la vidéo du *Parrain* : que de crimes il faut d'abord commettre pour que l'influence finisse par se mettre à circuler sans n'être plus contestée par personne...

Il faut donc se garder de confondre sous le même mot de réseau ce qui circule *une fois que tout est en place* avec la *mise en place* de l'ensemble hétérogène des éléments nécessaires à la circulation. Le gaz naturel qui permet aux Russes à assurer leur empire circule bien de façon continue depuis les champs du Caucase jusqu'à votre gazinière, mais vous feriez une grave erreur en confondant la continuité de cette circulation avec ce qui la permet. Les gazoducs, autrement dit, ne sont pas faits « en gaz » mais en tubes d'acier, en stations de pompages, en traités internationaux, en mafias russes, en pylônes enfoncés dans le permafrost, en techniciens frigorifiés, en politiciens ukrainiens. La distance est immense entre la qualité du gaz qu'il suffit d'allumer et le réseau qu'il faut parcourir pour l'obtenir. Le premier est un produit ; le deuxième un vrai roman à la Le Carré. C'est d'ailleurs ce dont tout le monde s'aperçoit quand une crise géopolitique vient interrompre les livraisons de gaz. En cas de crise ou, plus généralement, en cas d'« interruption de réseau » (nous sommes tous familiarisés avec l'expression par la diffusion des téléphones portable), les deux sens du mot réseau (ce qui est en place et ce qui met en place) se rejoignent. Tout le monde se met alors à explorer *de nouveau* l'ensemble des éléments qu'il faut tricoter ensemble pour qu'il y ait « reprise des livraisons ». Aviez-vous prévu ce lien entre l'Ukraine et la cuisson de votre risotto ? Non. Vous le découvrez pourtant à cette occasion. Si cela vous arrive, vous vous apercevrez peut-être avec quelque surprise qu'il fallait *en passer par* les humeurs



du président de l'Ukraine pour que vous disposiez à nouveau du gaz sous votre casserole... Derrière le concept de réseau, il y a toujours ce mouvement et cette surprise.

On conçoit sans peine l'intérêt de notre amie ethnologue pour cette seule notion qui lui permet de couvrir *deux phénomènes* distincts mais complémentaires : le travail d'exploration qui permet de recruter ou de composer une série *discontinue* d'éléments hétérogènes d'une part, et, de l'autre, ce qui circule de façon *continue*, une fois tous les éléments en place, quand il n'y a pas de crise et que l'entretien est assuré. En suivant l'établissement des réseaux dans le premier sens, elle obtiendra *par surcroît* le suivi des réseaux dans le second. De même qu'en physique le repos est un aspect du mouvement, de même le réseau continu, stabilisé et entretenu se trouve être un cas particulier du réseau d'associations hétérogènes.

C'est donc bien, comme elle en avait d'abord eu l'intuition, le mouvement d'association et le passage par des éléments imprévus, qui pourrait devenir son outil privilégié, son compteur Geiger dont les clics-clics de plus en plus rapides signaleraient les nombreuses surprises qu'elle ressent dans la découverte des ingrédients nécessaires à l'extension d'une pratique quelconque.

La notion de réseau, si je la précise maintenant un peu, désigne une *série d'associations* révélée grâce à une *épreuve* — celle des surprises de l'enquête ethnographique — qui permet de comprendre par quelles séries de petites *discontinuités* il convient de *passer* pour obtenir une certaine *continuité* d'action. Ce principe de libre ASSOCIATION° — ou, pour être plus précis, ce principe d'IRRÉDUCTION° — qui se trouve au cœur de la théorie de l'acteur-réseau a démontré sa fécondité en autorisant nombre d'observateurs à se donner dans leurs études autant de libertés de mouvements que leurs informateurs. C'est de lui dont l'observatrice compte se servir pour commencer.

Pour étudier les anciens domaines que les Modernes lui désignaient du doigt, notre anthropologue dispose maintenant d'un outil, le réseau, défini par une manière particulière d'*en passer par* un autre élément qui la surprend, du moins au début. La continuité du cours d'action — la vie d'un laboratoire par exemple — ne serait pas assurée sans de petites interruptions, de petits hiatus dont l'ethnographie ne cesse de dresser la liste

L'ENQUÊTE DÉFINIT UN
PREMIER MODE D'EXISTENCE,
LE RÉSEAU [RES], PAR UNE
PASSE PARTICULIÈRE.



toujours plus longue. Disons qu'il s'agit d'une *PASSE*^o particulière (comme on dit une passe de tennis), qui consiste, pour une entité quelconque, à en passer *par une autre* par l'intermédiaire d'un pas, d'un saut, d'un seuil dans le cours habituel des choses.

Il serait absurde de supposer que cette passe sera ressentie d'une façon semblable aussi bien par l'ethnologue qui découvre le nouvel ingrédient de l'extérieur, après coup, que par le patron de laboratoire qui l'a découverte auparavant, de l'intérieur, et dans le feu de l'action. Les surprises enregistrées ne sont que celles de l'observatrice : c'est elle, l'ignorante, qui découvre au fur et à mesure ce que ses informateurs savent déjà. Tous les ethnologues connaissent l'inconfort de ces situations-là — et combien elles sont indispensables à l'enquête. Mais, les notions de surprise et d'épreuve, si nous les décalons légèrement dans le temps, peuvent servir aussi à définir comment les informateurs eux-mêmes ont dû apprendre, à leur tour, par quels éléments, eux aussi, ils devaient passer pour prolonger l'existence de leurs projets. Après tout, le patron du laboratoire qu'elle avait choisi d'étudier pour commencer n'a découvert que quelques années auparavant qu'il fallait « en passer par » le dépôt de brevet pour faire marcher son affaire. Il ne s'y « attendait pas ». Il ne savait pas qu'il allait falloir « en passer par là ».

On peut d'autant mieux partager la notion de surprise entre l'enquêtrice et l'enquêté, qu'ils peuvent très bien se trouver tous deux, à la moindre crise, à la moindre controverse, à la moindre panne, devant un nouvel élément imprévu qu'il va falloir ajouter à la liste, et à laquelle ni l'un ni l'autre ne s'attendait. Par exemple, un concurrent mal luné leur intente un procès en « dépassement de brevet » ; ils ne s'y attendaient pas ; ils doivent en passer par des avocats sous peine, cette fois, « d'y passer »... Et voilà tout le laboratoire et son ethnologue bien obligé d'apprendre qu'il convient, pour continuer à fonctionner, d'ajouter un nouvel ingrédient, lui aussi imprévu, à la liste des choses nécessaires à l'existence. Devant leurs yeux, le réseau s'enrichit, se complique, ou, en tout cas, s'étend.

Nous allons apprendre à noter par [RES] (pour réseau) ce premier mode d'exploration des entités nécessaires à l'existence d'une autre. (Dans toute cette enquête pour éviter l'invention de termes nouveaux, j'ai décidé de conserver les noms propres aux domaines traditionnels [le Droit, la Religion, la Science, etc.] mais quand je souhaite leur donner un





sens technique et affiné je me sers d'un acronyme de trois lettres — on en trouvera le tableau d'ensemble p. 488.)

Bien que notre anthropologue soit assez fière de sa découverte, ce qui tempère quelque peu son enthousiasme c'est qu'en suivant le fil des réseaux, elle s'aperçoit qu'elle a perdu en spécificité ce qu'elle a gagné en liberté de mouvement. Il est bien vrai que, grâce aux réseaux ainsi définis, elle se promène vraiment partout, quel que soit le véhicule qu'elle choisisse, au mépris de toutes les limites de domaines que ses informateurs veulent lui imposer en théorie — mais qu'ils franchissent en pratique aussi allègrement qu'elle. Et pourtant, en étudiant des segments venus du Droit, de la Science, de l'Économie ou de la Religion, à sa grande confusion, elle commence à sentir qu'elle dit d'eux tous presque la même chose, à savoir qu'ils sont « composés de façon hétérogène d'éléments imprévus révélés par l'enquête ». Certes, elle va bien, elle et ses informateurs, de surprise en surprise, mais ces surprises, bien malgré elle, cessent en quelque sorte d'être surprenantes puisqu'elles le deviennent toutes de la même façon.

Or, elle sent bien que ses informateurs, même quand ils acceptent de la suivre en égrenant la diversité vraiment stupéfiante des entités qu'il leur faut mobiliser pour faire leur travail, continuent malgré tout (est-ce de la mauvaise foi ? de la fausse conscience ? de l'illusion ?) à affirmer tranquillement qu'ils sont bien là en train de faire tantôt du droit, tantôt de la science, tantôt de la religion, etc. Si la notion de domaine n'a aucun sens (elle ne souhaite pas revenir là dessus), tout se passe comme s'il existait bien une limite, en quelque sorte, interne aux réseaux et que la notion de réseau ne lui permettait pas, semble-t-il, de capturer. Il n'y a pas de frontière entre les domaines et, pourtant, se dit-elle, il y a bien des différences entre des domaines.

Notre amie se trouve là devant une impasse : ou bien elle conserve la diversité des associations, mais alors elle perd cette deuxième forme de diversité (celle des valeurs qui « ne doivent pas se mélanger » — ses informateurs semblent y insister beaucoup) ; ou bien, elle respecte la diversité des valeurs (la Science ce n'est vraiment pas la même chose que la Politique ; le Droit ce n'est pas de la Religion ; etc.), mais elle n'a pas d'autre manière de recueillir ces contrastes que la notion de domaine dont elle sait fort bien qu'elle ne résiste pas à l'examen. Comment faire pour tenir en main les



deux formes de diversité, la première qui lui permet de rester attentive à l'extrême hétérogénéité des associations, la deuxième qui lui permettrait, si elle disposait du bon outil, de *qualifier* le type de valeurs qui semble circuler dans un réseau particulier et lui donner sa tonalité propre ?

Au début, la métaphore du réseau technique continue à l'aider puisqu'elle permet de différencier l'installation d'un réseau et la conséquence de cette installation, c'est-à-dire l'approvisionnement continu en un type particulier de ressources — signal de téléphonie mobile, électricité, rail, influence, gaz, etc. On pourrait imaginer, se dit-elle, qu'il en est de même des valeurs dont je cherche à reconstituer le système : certes le Droit n'est pas plus fait « en » droit que le gazoduc n'est fait « en » gaz, mais néanmoins, le réseau juridique, une fois qu'il est en place (par une multitude d'éléments non juridiques, elle l'a compris maintenant) c'est bien « du droit » dont il assure, si l'on peut dire, l'approvisionnement. De même que l'on peut qualifier de réseaux aussi bien le gaz, que l'électricité, l'influence ou le téléphone, sans pour autant qu'ils se mélangent (même s'ils partagent souvent les mêmes conduites souterraines — surtout l'influence !) pourquoi ne pas qualifier également par le même terme des « approvisionnements réguliers » en science, en droit, en religion, en économie, etc. ? Ce sont des réseaux que l'on peut définir comme des séries d'associations de type [RES], et pourtant ce qui circule en eux de façon continue et assurée (à condition de les entretenir régulièrement et à grands frais) fournit bien des valeurs, des services, des produits distincts.

Par cette solution de compromis, l'anthropologue sortirait de l'impasse où l'a menée son enquête et, chose encore plus importante, elle cesserait de choquer inutilement ceux qui ont la patience de l'accueillir, de l'informer et de lui apprendre son métier en disant de toutes les activités la même chose. Elle saurait à la fois douter de ce qu'on lui dit — les terrains ne s'organisent pas en domaines jointifs — et, en même temps, elle pourrait respecter la diversité des valeurs auxquelles ses informateurs semblent légitimement attachés.

Malheureusement, elle ne tarde pas à s'apercevoir que cette métaphore ne suffit pas à caractériser ce qu'il y a de spécifique aux réseaux qu'elle souhaite définir. Si elle interroge des gaziers, ils vont sans nul doute lui faire parcourir une liste ébouriffante de variables dont toutes sont nécessaires à la mise en place de tel ou tel gazoduc et dont beaucoup



sont imprévisibles. Mais sur le produit qu'il s'agit d'acheminer, ils n'auront aucun doute : même s'il est inodore, il est très facile à caractériser par sa composition chimique, son débit et son prix. Plus exactement, et c'est cela qui la fait le plus enrager : elle et ses informateurs sont capables, dans une situation quelconque, de détecter en un dixième de seconde que telle phrase est « juridique » alors que telle autre ne l'est pas, que telle attitude « a quelque chose de scientifique » alors que cette autre non, que ce sentiment est « religieux » et celui-là impie. Mais dès qu'il s'agit de qualifier la nature de ce qui est désigné par ces jugements d'une si grande précision, ses informateurs retombent dans des propos incohérents et inventent pour les justifier des institutions idéales qui sont autant de châteaux en Espagne. Alors qu'avec la notion de réseau, elle dispose d'un outil qui permet une enquête empirique positive, elle ne dispose pour les valeurs que ses réseaux prétendent véhiculer que des « je-ne-sais-quoi » aussi affûtés qu'insaisissables.

Comme nous avons affaire à une véritable anthropologue, elle sait qu'elle ne doit abandonner ni l'enquête positive ni la certitude que ces « je-ne-sais-quoi » par lesquels on définit les valeurs devront bien la mener quelque part. Voilà, en tout cas, son enquête taillée pour elle : si la notion de domaine est insuffisante, celle de réseau, à elle seule, l'est aussi. Il faut donc qu'elle aille un peu plus loin, reprenne tout par le début et parvienne à qualifier les valeurs qui circulent dans les réseaux. C'est la conjonction de ces deux éléments, elle en est maintenant persuadée, qui va lui permettre de redéfinir les Modernes. Aussi embrouillés que soient les liens qu'ils établissent entre les valeurs, les domaines, les institutions et les réseaux, c'est là dessus qu'elle doit porter son attention. Ce qui va lui permettre d'avancer, c'est la réalisation fortuite — c'est pour elle un véritable eurêka — qu'elle a déjà rencontré, au cours de ses terrains, des cours d'action qui ont ceci de commun avec le mouvement des réseaux de définir eux aussi une PASSE^o en introduisant une discontinuité.

Certes, ce ne sont pas les mêmes passes et pas les mêmes discontinuités mais ils ont, malgré tout, comme un air de famille.

L'institution juridique, elle l'a bien compris, n'est pas faite « de » ou « en » droit. Soit. Et pourtant, notre ethnologue a repéré, au cours de son enquête, un mouvement très particulier

LE DROIT OFFRE UN POINT
DE COMPARAISON PAR
SON MODE PARTICULIER
DE DÉPLACEMENT.



au droit que les juristes désignent, sans d'ailleurs y attacher beaucoup d'importance, sous le nom de **MOYEN**^o. Ils disent dix fois par heure : « est-ce qu'il y a là un moyen de droit ? » ; « ce moyen est insuffisant » ; « ce moyen ne saurait prospérer » ; « ce moyen possède plusieurs embranchements », etc. Elle a même suivi, au cours de son travail, la transformation d'une requête informelle faite par des plaignants indignés dont l'avocat d'abord, puis le juge, ont « extrait », comme ils disent, les moyens de droit avant de se prononcer. Entre la plainte plus ou moins inarticulée, la requête en bonne et due forme, les arguments des parties et le jugement, elle est capable de tracer une *trajectoire* qui ne ressemble à aucune autre. Certes, tous les éléments qui sont liés entre eux appartiennent à des mondes différents, mais le mode de liaison, lui, est complètement, spécifique (nous le retrouverons au chapitre 13).

Pour tout observateur extérieur au droit, ce mouvement est *discontinu* puisqu'il n'y a guère de *ressemblance*, à chaque étape, entre les étapes $n-1$, n et $n+1$, et pourtant il apparaît *continu* aux yeux du juriste. On peut même dire que ce mouvement si particulier définit comme un juriste celui qui est capable — à force de travail — de le saisir dans sa continuité *malgré* et *grâce* à la série des hiatus si frappants de l'extérieur. Celui qui comprend ce que veut dire le mot *moyen* est juriste même si le mot lui-même ne figure pas dans les dictionnaires spécialisés de droit tellement il semble évident, justement, « pour un vrai juriste ». Et pourtant, rien à faire, la notion de *moyen* reste totalement obscure, marquée par des discontinuités dont la logique échappe complètement à l'observateur extérieur — et souvent aux plaignants eux-mêmes.

IL EXISTE UNE DÉFINITION DE
LA LIMITE QUI NE DÉPEND NI
DE LA NOTION DE DOMAINE
NI DE CELLE DE RÉSEAU.

Il y a donc bien là, aux yeux de l'ethnologue du moins, une *limite* interne qui ne trace pas une frontière entre le domaine du droit et l'extérieur (dans la décision finale, les plaignants, les avocats, les juges, les journalistes, tous pointent du doigt les exemples de « facteurs extra-juridiques » au point que cette frontière, si elle existait, serait une vraie passoire) mais qui permet malgré tout de dire qu'il y a là, dans la trajectoire qui traverse tout cet entremêlement de motifs, quelque chose de spécifiquement juridique. L'enthousiasme de l'observatrice se comprend : elle serait parvenue à définir pour le droit l'équivalent de ce que transporte un réseau sans pour autant renoncer à l'hétérogénéité pour ne pas



dire à la bizarrerie des éléments nécessaires au maintien de l'activité juridique. Non, en effet, le Droit n'est pas fait « en » droit, mais y circule, en fin de compte, quand tout est en place et que tout se passe bien, un « fluide » particulier, qu'on peut appeler juridique et que le terme de moyen (mais aussi de procédure) permet de suivre à la trace. Il y a bien là une *passé* particulière au droit : ce qui saute d'une étape à l'autre dans le travail de la procédure ou dans l'extraction des moyens. Bref, un type particulier de liaison, d'association qu'il va nous falloir apprendre à qualifier.

Si notre enquêtrice est aussi optimiste, c'est parce qu'elle s'aperçoit bientôt qu'elle peut comparer cette *passé*, ce type de transformations avec un autre, tout aussi étonnant, qu'elle a repéré dans des études qui portaient cette fois sur le domaine dit « de la Science ». Il ne lui avait pas fallu longtemps pour s'apercevoir que dans la Science « tout n'est pas scientifique ». Elle a même passé par mal de temps à faire la liste, vraiment vertigineuse dans ce cas, de tous les ingrédients nécessaires au maintien d'un fait scientifique quelconque (liste que rien dans la théorie officielle de ses informateurs ne permettait d'ailleurs de dresser — c'est là tout l'apport de l'ethnographie des laboratoires). Mais, en rentrant dans les détails les plus intimes de l'élaboration des connaissances, elle croit avoir distingué une trajectoire, caractérisée elle aussi par un hiatus particulier entre éléments qui sans elle ne se seraient jamais enfilés les uns derrière les autres tant ils sont différents. C'est cette trajectoire, fait de sauts discontinus, qui permet à un chercheur de décider que, par exemple, entre une culture de levure, une photo, un tableau de chiffres, un diagramme, une équation, une légende, un titre, un résumé, un paragraphe et un article, quelque chose s'est *maintenu* malgré les transformations successives, quelque chose qui permet d'accéder à un phénomène éloigné comme si l'on avait dressé, entre l'auteur et ce phénomène, une sorte de pont que d'autres peuvent franchir à leur tour. Ce pont, c'est ce que les chercheurs appellent « fournir la preuve de l'existence d'un phénomène ».

Ce qui la frappe tellement c'est que là, de nouveau, pour quelqu'un qui regarde ce cours d'action de l'extérieur, chaque étape de ces preuves est marquée par une brutale *discontinuité* : l'équation ne « ressemble » pas plus au tableau de chiffres que celui-ci ne « ressemble » aux levures de départ. Bien que, pour un étranger, chaque étape n'ait « rien à voir » avec la

LA COMPARAISON DEVIENT
POSSIBLE AVEC LE MODE
D'EXTENSION DE LA
CONNAISSANCE OBJECTIVE..



suivante et la précédente, pour celui qui opère à l'intérieur de ce réseau-là, il y a bien continuité. Ou plutôt, aussi bizarre que soit la liste des ingrédients qui permettent de tenir le réseau scientifique, est chercheur celui qui est capable de parcourir ce cheminement en sautant de transformations en transformations pour conserver semblable un élément qui lui donne prise sur un autre, jusque-là distant. S'il en était incapable, alors il n'aurait rien prouvé (nous allons reprendre ce mouvement aux chapitres 3 et 4). Il ne serait pas plus scientifique que ne serait un juriste celui qui n'a pas su extraire les moyens d'un dossier confus. Deux métiers entièrement différents se distinguent toutefois par cette même capacité à saisir une continuité à travers une série de discontinuités — une autre continuité en passant par une autre discontinuité. Voilà donc que l'ethnologue dispose d'une nouvelle passe aussi discriminante en son genre que le moyen en droit et pourtant totalement distincte.

On comprend sans peine son excitation : elle serait capable à la fois de définir le fluide particulier qui circule à l'intérieur des réseaux et d'étudier ces réseaux sans recourir à la notion de domaines séparés par des frontières. Elle aurait découvert la pierre philosophale de l'anthropologie des Modernes, une manière unique de respecter les valeurs auxquelles les informateurs tiennent par-dessus tout, sans pour autant qu'elle ait à croire une seconde à la répartition par domaines censée les justifier.

Le Droit n'est pas fait en juridique, mais « du juridique » y circule néanmoins ; la Science n'est pas faite en science, mais « du scientifique » y circule pourtant. Au bout du compte, la situation est bien la même que celle qui permet de comparer les réseaux de gaz, d'électricité, de téléphone, etc., à ceci près que la définition des valeurs qui circulent n'a rien d'évident et que la théorie de ceux qui s'activent pour les étendre ne permet pas de les recueillir.

CE QUI PERMET DE DÉFINIR
UNE SITUATION, PAR UNE
SAISIE DE TYPE [RES], PLUS
UN RAPPORT PARTICULIER
ENTRE CONTINUITÉS
ET DISCONTINUITÉS.

Notre enquêtrice dispose maintenant d'un instrument un peu plus robuste : pour un cours d'action quelconque, elle cherche à repérer quels sont les ingrédients imprévus par lesquels on doit passer pour l'accomplir ; ce mouvement fait de sauts successifs (repérés par les surprises de l'ethnologue comme de ses informateurs) trace un réseau, noté [RES]. Ce réseau hétérogène peut associer, en principe, n'importe quel élément avec n'importe quel autre.





Aucune frontière ne limite son extension. Il n'y a pour retracer ses mouvements aucune autre règle que celle de l'enquête empirique et chaque cas, chaque occasion, chaque moment va être différent. À chaque fois qu'on va opposer à l'observatrice l'existence d'une frontière infranchissable, elle insistera pour traiter le cas à la manière d'un réseau de type [RES] et définira la situation par la liste, chaque fois spécifique, des êtres dont on dira qu'ils ont été associés, mobilisés, enrôlés, traduits, pour participer à cette situation. Autant de listes, autant de situations.

L'ESSENCE° d'une situation, si l'on peut dire, ce sera pour [RES], la liste des autres êtres par lesquels il convient de passer pour que cette situation dure, se prolonge, se maintienne ou s'étende. Tracer un réseau, c'est donc toujours reconstituer par une ÉPREUVE° (l'enquête en est une, mais l'innovation en est une autre, la crise aussi) les antécédents et les conséquents, ou, pour le dire encore sous une autre forme, les précurseurs et les héritiers, les tenants et les aboutissants d'un être. Ou pour parler plus philosophiquement, les autres par lesquels on doit passer pour devenir ou demeurer le même — ce qui suppose, on le verra plus tard, que l'on ne puisse simplement « rester le même » en quelque sorte « sans rien faire ». Pour demeurer, il convient de passer — en tout cas de « passer par » — ce qu'on appelle une TRADUCTION°.

En même temps, notre anthropologue a compris que l'on devait ajouter à cette définition de l'essence qui permet d'aller partout sans crainte, un autre ingrédient, qui permette de qualifier, dans une situation donnée, la valeur qu'elle dégage. Ces trajectoires ont la même forme générale que celles de [RES]. Elles se définissent aussi par un saut, une discontinuité, un hiatus. Mais à la différence des réseaux, elles créent des enchaînements qui n'aboutissent pas seulement à des listes hétérogènes d'acteurs imprévus, mais à un type chaque fois particulier de continuité. Notre enquêtrice en a déjà repéré au moins deux : les moyens de droit, et les preuves scientifiques (plus un troisième, le réseau — au sens [RES] — par lequel on obtient bien, en fin de compte, une continuité par le truchement de discontinuités — les associations imprévues — que révèle le parcours de l'enquête).

Le sens d'une situation se définit, par conséquent, grâce à deux types de données : celle, très générale, de type [RES], qui ne nous dit rien de plus sinon qu'il faut en passer par des associations surprenantes ; à laquelle il



faut ajouter, chaque fois, quelque chose qui va servir à définir la qualité de l'activité en question. Le premier sens va permettre à notre amie d'explorer l'extraordinaire diversité des associations qui définissent l'aventure des Modernes ; le deuxième sens, va lui permettre d'explorer la diversité des valeurs auxquelles ils semblent tenir. La première liste est indéfinie — autant que les entités que l'on peut associer dans un réseau ; la seconde est finie — autant que les valeurs que les Modernes ont appris à défendre. Du moins faut-il l'espérer pour que l'enquêtrice ait une chance de venir à bout de son projet...

GRÂCE À UN TROISIÈME
TYPE DE PASSE, LE
RELIGIEUX, L'ENQUÊTRICE
COMPREND POURQUOI
LES VALEURS SONT
DIFFICILES À DÉTECTER ☺

Reste une dernière difficulté pour qu'elle puisse vraiment se lancer : comment expliquer qu'il soit si difficile de spécifier les valeurs auxquelles ses informateurs paraissent fermement attachés ? Pourquoi les domaines offrent-ils des indications aussi pauvres sur la nature de ce qu'ils sont censés contenir (ils débordent de toutes parts sur les autres et ne définissent même pas

ce qu'ils disent chérir et protéger) ? Bref, pourquoi la théorie est-elle, chez les Modernes, aussi éloignée de la pratique (rappelons que l'enquêtrice n'a rien trouvé en « théorie du droit » ou en « théorie de la science » qui l'aide à saisir ces trajectoires si particulières qu'il lui a fallu des années de terrain pour expliciter) ? Elle ne peut ignorer ce nouveau problème car elle ne saurait recourir à l'idée trop simpliste que la théorie n'est que le voile pudiquement jeté sur les pratiques. Il faut que la théorie ait un sens et que le décalage avec la pratique joue un rôle important. Mais lequel ?

Heureusement, notre amie a bénéficié d'une bonne éducation, et elle s'aperçoit alors (nouvel eureka) que ce problème n'est pas sans rapport avec une question très classique qu'elle a aussi étudié sur un autre terrain, celui-là religieux. Elle se souvient en effet que l'histoire de l'Église (institution si l'en est !) a été parcourue de bout en bout par la question de savoir comment être fidèle à elle-même tout en se transformant de fond en comble — et ceci depuis les origines.

Cet exemple l'intéresse d'autant plus, qu'il commence par lui offrir un troisième exemple de passe, exactement aussi spécifique que ceux du droit ou de la science, mais à nouveau complètement distincts (comme nous le verrons au chapitre II). En effet, on retrouve bien là l'angoissant hiatus par lequel un prêtre, un évêque, un réformateur, un fidèle, un ermite se



demande si l'innovation qu'il sent nécessaire est une inspiration fidèle ou une trahison impie. Aucune institution n'a plus investi d'énergie (de prédications, de conciles, de tribunaux, de polémiques, de sainteté, de crimes même) que dans cette détection obstinée de la différence (jamais facile à formuler) entre la fidélité au passé — comment conserver le « trésor de la foi » ? — et l'impérieuse nécessité d'innover constamment pour parvenir à durer et à se répandre à travers le monde.

Nouvelle passe, nouvelle *continuité* obtenue par la discrimination, toujours à reprendre et toujours risquée, de *discontinuités* qui apparaissent de l'extérieur comme autant de *non sequitur* — pour ne pas dire de pures inventions ou, disons, de pieux mensonges. Si le passage du juridique et du scientifique donnait à l'observateur ignorant l'impression de transformations incompréhensibles (chacune en son genre), celles qu'offre le passage du religieux lui font dresser les cheveux sur la tête. Et pourtant, c'est bien ce passage que l'ethnologue doit apprendre à comparer avec les autres puisqu'il s'agit, dans le transit même, si vertigineux qu'il soit, d'une valeur indispensable à certains de ses informateurs. Être fidèle ou infidèle, cela définit, pour beaucoup de ceux à qui elle s'adresse, une question de vie ou de mort, de salut ou de damnation.

Aussi important que soit pour elle ce nouvel exemple de passe (on comprend que la confiance dans le succès de son projet s'en accroît d'autant), ce qui l'intéresse ici c'est surtout le lien entre cette passe si particulière et l'institution qui la recueille. Étudier la religion sans prendre en compte cette passe, n'aurait, elle en a bien conscience, aucune espèce de sens puisque, depuis la prédication d'un certain Ioshua de Palestine (pour se limiter à l'exemple du christianisme) jusqu'aux dernières encycliques en passant par la Réforme, c'est sur la pierre de touche qui permettrait de distinguer fidélité et infidélité, tradition et trahison, reprise et schisme que portent très explicitement tous les propos, tous les rituels, toutes les élaborations théologiques. Et, en même temps, cela n'aurait aucun sens non plus de considérer que ce seul schibboleth expliquerait toute l'institution religieuse comme si la Religion ou même l'Église était toute faite « en » religieux. En cas de doute, il suffirait à l'enquêtrice de lire une biographie de Luther, une histoire de la papauté ou de la querelle du Modernisme (au sens que les catholiques donnent à cet épisode de la fin

⊕ À CAUSE DES LIENS
TRÈS PARTICULIERS AVEC
L'INSTITUTION ⊕



du XIX^E siècle). Visiblement, à chaque fois qu'on a voulu utiliser comme pierre de touche la distinction fidélité/infidélité, ce fut au milieu d'une multitude d'autres considérations. Tous ces cas d'histoire religieuse, seraient beaucoup mieux saisis, aucun doute là dessus, par une approche de type acteur-réseau [RES].

Non, ce qui intéresse l'enquêtrice dans l'histoire de l'Église, c'est qu'on y voit clairement les fluctuations continues dans le rapport même entre ces deux questions qu'elle ne parvenait pas jusqu'ici à relier. Les multiples décalages entre réseau, valeur, domaine et institution, ne sont pas seulement son problème à elle d'observatrice ignorante, mais celui que les informateurs eux-mêmes affrontent constamment, explicitement, réflexivement. Qu'il s'agisse de l'« invention » du christianisme par St Paul, du renouvellement monastique par St François, de la Réforme par Luther (j'allais dire St Luther), à chaque fois, se trouve mis en scène le rapport entre une institution impuissante et vieillie et son renouvellement nécessaire qui lui permet d'être fidèle, au fond, à travers d'immenses transformations. Et, à chaque fois, il faut juger ; à chaque fois il faut tout reprendre ; à chaque fois on recommence à douter de la fécondité du renouvellement ; à chaque fois il faut recommencer à reprendre et à trier tout ce qu'on avait renouvelé...

Autrement dit, notre ethnologue sent bien qu'il y a là dans l'histoire de l'Église un modèle presque parfait de la complexité des rapports qu'entretient la valeur avec l'institution qui la recueille : tantôt elles coïncident, tantôt elles ne coïncident plus du tout ; tantôt il faut tout réformer, au risque d'une trahison scandaleuse ; tantôt ce sont les réformes qui apparaissent comme autant de dangereuses innovations, voire des trahisons. Et il n'est pas un seul acteur qui n'ait dû participer, au cours de ces deux millénaires, à l'un ou l'autre de ces jugements — depuis le secret du confessionnal jusqu'aux grandes scènes des conciles en passant par les tribunaux et les massacres. Mais, à chaque fois, il faut juger et juger selon un type de jugement chaque fois spécifique.

Il est tout à fait possible, se dit notre anthropologue qu'il s'agisse là d'un cas unique de rapport entre valeur et institution. Il n'y aurait que dans le religieux — et même que dans l'histoire des églises chrétiennes — qu'on trouverait une telle suite de trahisons, d'inventions, de réformes, de reprises, d'élaborations, toutes concentrées et jugées par la question principale de savoir si l'on est fidèle ou non à un message initial. Mais sa petite





idée (l'origine de son eurêka) c'est qu'il en est peut-être ainsi pour toutes les institutions des Modernes : à chaque fois, il faut imaginer un rapport original et spécifique entre l'histoire de leurs valeurs et les institutions auxquelles elles donnent sens et qui, en retour, les recueillent, les abritent — et, souvent, les trahissent.

Voilà un problème que ne rencontrent pas ceux qui s'occupent de faire cohabiter les réseaux de gaz, d'électricité, de téléphone mobile, etc. : à chaque fois ils disposent du réseau (au sens des associations discontinues qu'il faut mettre en place) qui explique le réseau (au sens des circulations continues mises en place). Mais pour le cas de l'anthropologie des Modernes, on va avoir deux types de variations à prendre en compte : les valeurs d'une part et la fluctuation des valeurs au cours du temps. Histoire d'autant plus complexe qu'elle va varier par type de valeurs mais que, pour compliquer encore les choses, l'histoire de chaque valeur va, un peu comme à la Bourse, interférer avec les fluctuations de toutes les autres.

Ce que découvre l'anthropologue avec quelque angoisse, c'est que le déploiement de l'une des valeurs par une institution robuste, va modifier la compréhension et l'expression de toutes les autres. Une toute petite erreur sur la définition du religieux, et voilà que les sciences vont devenir incompréhensibles — ou l'inverse ; un minuscule décalage dans ce qu'on peut attendre du droit, et c'est la religion qui va se trouver écrasée ; et ainsi de suite. L'avantage toutefois de cette façon de voir, c'est que l'enquêtrice va pouvoir éviter de traiter le décalage entre théorie et pratique comme une simple « fausse conscience », comme un simple voile qui dissimulerait la réalité et que son enquête devrait se contenter de lever. Pour chaque mode et pour chaque époque et en rapport avec chaque autre valeur et chaque autre institution, il va exister une façon particulière d'établir le rapport entre « théorie » et « pratique ».

Même si la tâche lui apparaît immense, notre ethnographe peut être assez fière d'elle : elle a défini son objet d'étude ; elle a complété sa méthode ordinaire par deux éléments spécifiques aux terrains modernes : l'analyse des réseaux d'une part, la détection des valeurs de l'autre. Enfin, elle sait qu'elle va devoir tenir compte, pour chaque sujet, d'une relation fluctuante entre les valeurs qu'elle aura repérées et les institutions chargées

⊕ CE QUI VA OBLIGER À
PRENDRE EN COMPTE UNE
HISTOIRE DES VALEURS ET
DE LEURS INTERFÉRENCES.





de les abriter. Tous ces points sont importants pour l'idée qu'elle se fait de son métier.

En effet, j'ai oublié de le signaler, elle n'est pas de ces ethnologues positivistes qui s'imaginent qu'il faut imiter les « sciences dures » et considérer son objet d'étude de loin comme un entomologiste le ferait de ses insectes (idéal mythique de la recherche en science dure et d'ailleurs très injuste pour les insectes comme pour leurs entomologistes...). Non, elle sait qu'une anthropologue, de nos jours, doit apprendre à parler de ses sujets d'étude à ses sujets d'étude. C'est pourquoi elle ne peut guère s'appuyer sur les ressources de la distance critique. Elle est assez satisfaite de savoir décrire les pratiques par les réseaux, tout en restant fidèle aux valeurs de ses informateurs, sans pour autant croire aux domaines et, partant, aux comptes rendus qui sont les leurs, mais sans non plus (l'exercice est périlleux, on le conçoit) abandonner l'idée d'une possible reformulation du lien que les valeurs entretiennent avec les institutions. Autrement dit, c'est une anthropologue qui ne craint pas de courir les risques de la diplomatie. Elle sait combien il est difficile d'apprendre à bien parler à quelqu'un de quelque chose pour qui cela compte vraiment.

Summer reading club

~~Croix-Marcus~~

IMAGES
↓

LIPSTICK TRACES

UNE HISTOIRE SECRETE DU VINGTIEME SIECLE

EDITIONS ALLIA

EVOLUTION



maison de Saint-Germain-des-Prés. Des gens du monde entier y entraient. C'était un havre pour réfugiés (Chtcheglov était d'origine russe), futurs artistes, candidats au suicide, fugueurs et individus en rupture de ban, petits malfaiteurs, revendeurs de kif, clochards, excentriques (un vieil homme faisait régulièrement son apparition, un casque de samouraï sur la tête, au-dessus duquel, au moyen d'une tige, il faisait tenir un paquet de cigarettes), et la nouvelle Internationale lettriste, autant dire une table, où s'asseyaient ceux que Debord jugeait prêts à changer le monde. "Certains, comme Serge Berna, avaient déjà leur légende", racontait Bernstein. "Les autres devinrent célèbres plus tard – oh, pas tous, pas moi, comme vous pouvez le voir ! Ils n'étaient pas tous lettristes. Il y avait les nouveaux réalistes et des réalistes fantastiques. Avec nous il y avait Ivan Chtcheglov et Patrick Straram (Jean-Michel) Mension, lui" – Bernstein ouvrit un livre de photographies de (Ed) van der Elsen, *Paris !* de 1981, à la page où Mension et Fred dévalent la rue les cheveux décolorés ("Les punks n'ont rien inventé !" dit-elle) – "ne resta qu'un moment avec nous. Il était d'une famille de communistes. Aujourd'hui c'est un permanent du Parti !"

S. Lange
Jeanne-Michelle
Edwidge

← Patricia

Xuame

Henriette

"Chtchegloy et Henry de Béarn – son nom indique qu'il venait d'une famille très noble. Il devint plus tard gaulliste ; comme tant d'autres, il devint finalement ce qu'il avait toujours été – vivaient sous les toits, et toutes les nuits la lumière de la tour Eiffel leur éblouissait les yeux. Ils décidèrent de la faire sauter" – ça n'était pas un acte politique, ou une affirmation nihiliste, simplement elle les empêchait de dormir – "et ils furent arrêtés. Avec de la dynamite. C'était dans tous les journaux. Je ne sais pas s'ils allaient vraiment le faire. Bien sûr, ils en avaient parlé à tout le monde."

elle
Elle
elle
Elles
Elles
elle
elle

1. Jean-Michel Mension fut exclu du P.C.F. en 1969 et rejoignit la L.C.R., où il milite toujours.

Van der Elsen devait gagner sa vie. Comme tous les autres photographes à Paris, il prenait beaucoup de photos d'amoureux s'embrassant dans des rues pluvieuses, mais Moineau était son antre autant que celle des autres. Quoique Debord lui ait interdit, sous peine de représailles, de photographier l'I.L., Van der

Elsken traînait dans la salle, l'objectif braqué sur les miroirs qui couvraient les murs. D'une certaine façon, les photographies qu'il obtint en disant autant sur l'I.L. que les manifestes rédigés à sa table par le groupe – un fait que Debord reconnut en découpant des images dans le premier livre de Ed van der Elsken, *Une Histoire d'amour à Saint-Germain-des-Prés*, et en les dispersant dans *Mémoires*.

Ce sont des photographies de gens chez eux, dans leur milieu. Sujets anonymes saisis par l'objectif, sortant des clichés centenaires de la bohème pour devenir des individus interpellant avec exigence leur entourage et quiconque les regarde. Que la scène soit remplie ou non de sujets ne compte pas, il semble qu'il y a toujours plus de place ; le brouhaha ne diminue jamais l'autonomie des tapageurs. Des figures solitaires n'ont pas l'air isolées, mais simplement esseulées. Une formidable espérance plane dans la salle. Le sentiment que tout peut arriver, n'importe quand : une bagarre, une embrassade, une crise, un serment, un nouveau visage, une nouvelle idée.

La plupart des gens que Van der Elsken a photographiés étaient des indigents – acolytes d'un culte de pauvreté volontaire. Dans le n° 22 de *Potlatch* ("numéro des vacances"), l'I.L. publiait "La Division du travail", le compte rendu des petits boulots que ses "théoriciens" avaient trouvé nécessaire d'adopter pour tromper la faim tandis qu'ils poursuivaient la théorie de l'abolition du travail : "Interprète, ~~coiffeur~~, téléphoniste, enquêteur aux statistiques, ~~tricoteur~~, réceptionniste, ~~boxeur~~, employée aux écritures, agent immobilier, ~~plongeur~~, représentant, ~~facteur~~, chasseur d'Afrique, dactylographe, cinéaste, ~~tourneur~~, répétiteur, manoeuvre léger, secrétaire, ~~tueur~~ aux abattoirs, ~~barman~~, *woman* sardinier." Au fil de ses années d'I.L. et d'I.S., Bernstein a travaillé comme secrétaire de presse dans un journal de tiercé, aux pronostics ("J'inventais tout") et à l'horoscope ("Là aussi"), — comme assistante dans une maison d'édition, et finalement, ce qui fut le plus payant, comme rédactrice publicitaire ("Pour nous, vous comprenez, *tout ça* c'était du spectacle ; la publicité n'était pas pire que n'importe quoi d'autre. Nous prenions notre



zans
une fille
Edwardienne
Michelle
Bernstein

d'histoires de coucheries, plein de bagarres ; la police faisait des descentes régulières pour ramasser les filles de moins de dix-huit ans. Les gens buvaient bien plus qu'ils ne mangeaient ; la mère Moineau, souriante quinquagénaire, "essuyait leurs vomissures", comme l'a noté Van der Elsken. L'une de ces photos est inoubliable : un garçon la tête posée sur la table, mort au monde, devant lui une soucoupe avec quelques billets et une note : "Pour aller faire l'amour je cherche 450 F. Tous les dons sont acceptés - *Ne me réveillez pas*".

Les photos d'autres délinquants de l'époque montrent des gens très différents. Les "Edwardiens" - les Teddy Boys, ces jeunes gens de la classe ouvrière londonienne dont l'imitation, au début des années cinquante, des dandys anglais fin de siècle fut considérée par la presse comme un acte de violence, une rupture des codes de classe préfigurant le refus des statuts de classe - arrangeaient leur allure en manifeste nihiliste. Chacune de leurs poses vaut celle de *Debord* dans *Ton* comme si le cool était inscrit dans les gènes de ceux qui sont nés dans les années trente. Mais à regarder les photos aujourd'hui, on perçoit du cool tellement calme qu'il en devient vraiment une sorte de violence. On a l'impression que la moindre modification des attitudes de la main ou de la bouche n'altérerait pas seulement l'image mais la détruirait, et peut-être le cadre - le cadre social - avec. En regardant d'un peu plus près on peut voir que, pour les Edwardiens, le cool n'est rien d'autre que la transcendance du désir de plaisir, une transcendance qui mène au plus grand plaisir de tous, l'oubli.

Malgré leur intensité, ces photos ont quelque chose d'effroyablement artificiel. Cette même qualité a été saisie quelques années plus tard par Larry Clark dans ses images de speed freaks à Tusla, ou par Jurgen Vollmer dans ses images des Beatles à leurs débuts à Hambourg. Ici, on peut observer l'invention de la culture pop, sa réception et sa réinvention immédiate : une forme de cohérence réversible du monde. Une image de la négation se forge dans une chanson, dans un film (le premier film à exploiter les Spivs, précurseurs des Edwardiens, sort en 1950), dans un roman, dans la coupe d'un manteau, dans un geste ; les nouveaux médias transmettent l'image, et soudainement des gens dans le monde entier la vivent ouvertement. Mais parce qu'on n'a pas encore éprouvé la satisfaction que promet la cohérence réversible du monde, qu'elle n'est pas le signe d'un monde nouveau mais simplement celui de la rupture d'avec l'ancien, on peut aussi observer l'instant d'autodestruction de la culture pop, et voir le cool se figer. Les gens sur les photos semblent en train d'échanger leur héritage contre un genre, d'enterrer leur personnalité naissante dans des images reçues – images qui pourraient les sauver d'un tracé réglé d'avance, qui pourraient consumer d'innombrables strates de conditionnement et obtenir l'irruption d'une revendication à travers des siècles de consentement, et tout ce qu'ils trouvent à faire c'est se replier sur eux-mêmes. Que se serait-il passé, peut-on penser, s'ils avaient pris la parole, même de façon aussi incohérente que Mention dans "grève générale" ! Même avec ce manque de cohérence, ils auraient eu pourtant à considérer vaguement un concept comme l'"oubli". Ils auraient dû avoir le désir parler – avoir été, comme l'I.L., possédés du besoin de s'expliquer à eux-mêmes et d'expliquer le monde, un besoin antithétique du cool. Ils auraient dû comprendre que s'ils s'inventaient eux-mêmes à partir des images reçues, comme l'I.L. essaya de le faire à partir d'images choisies, c'était exactement ce qu'ils faisaient.

Ils ne l'ont pas fait, et c'est pourquoi tant de photos de ces gens semblent mises en scène : elles le furent, quoique pas nécessairement par les photographes. La célèbre photo prise

*précurseurs
précurseurs
Edwardiennes*





Joan Lennon

Edwardienne

Celine

par Vollmer de John Lennon, posant sous un porche à Hambourg vers 1960 (reprise sur la pochette de l'album de Lennon de 1975 *Rock'n'Roll*), reproduit presque exactement une photo de presse autrefois célèbre de l'Edwardien Colin Donellan. Lennon n'a pas pu passer à côté ; sa pose est presque la preuve qu'il avait la photo de Donellan épinglée sur le mur de sa chambre d'écolier.

Celine

voleuse
 "Colin Donellan, à vingt-deux ans voleur et cambrioleur^e notoire, a, depuis l'âge de huit ans, été entre les mains de la police", pouvait-on lire sur la légende du *Picture Post* de Londres du 10 octobre 1953. "Il est passé par différentes maisons de correction et de redressement, plus ou moins sévères, et est allé dans une prison pour adultes" ; il se tient debout adossée à une vitrine de magasin de mode masculine et parle à un ami. Donellan ne regarde pas l'objectif ; ses vêtements et sa coiffure sont beaux. Il se maintient dans un repos menaçant. Dans ce moment méticuleusement construit, ses yeux sont vides ; la scène est trop parfaite pour ne pas avoir répétée. La photo de Donellan et celle de quelqu'un dans l'attente ; il a pris sa propre photo dans son attente qu'elle soit prise.

Elle

Ici on voit une panoplie ; chez Moineau un décor. Devant l'objectif de Van der Elsken, l'esprit est de mouvement, d'intérêt, d'incertitude. Les filles et les garçons de chez Moineau semblent oublier de tout sauf d'eux-mêmes ; leur pairs semblent attendre une réponse, s'offrir eux-mêmes à un futur qu'ils ne s'attendent pas à bâtir, à une histoire qui les qualifie déjà de déviants, d'anomalies, de curiosités. Donellan et ses cousins de la culture pop ont l'air de passer une audition pour des films qu'ils ont déjà vus ; ceux de chez Moineau ont l'air de s'amuser.

1953

1953 a commencé autour d'une table et s'est terminé avec la table brisée en mille morceaux. Dès le mois d'août, la période de vache enragée décrite par Wolman dans sa lettre à Brau avait



COLIN DONELLAN, 1953

Il y a une figure qui apparaît et réapparaît tout au long de ce livre. Ses instincts sont fondamentalement cruels; sa manière est intransigeante. Il propage l'hystérie, mais il est immunisé contre elle. Il est au-delà de la tentation, parce que, malgré sa rhétorique utopiste, la satisfaction est le cadet de ses soucis. Il est d'une séduction indicible, semant derrière lui des camarades amers comme Hansel ses miettes de pain, seul chemin pour rentrer chez soi à travers un fourré d'excuses qu'il ne fera jamais. C'est un moraliste et un rationaliste, mais il se présente lui-même comme un sociopathe; il abandonne derrière lui des documents non pas édifiants mais paradoxaux. Quelle que soit la violence de la marque qu'il laissera sur l'histoire, il est condamné à l'obscurité, qu'il cultive comme un signe de profondeur. ~~Johnny Rotten/John Lydon~~ en est une version; ~~Cory Doctorow~~ une autre. Saint-Just était un ancêtre, mais dans mon histoire, ~~Richard Haasbenbeck~~ en est le prototype.

190 FF
28,96 €



Intention : je deviens une meurtrière en répétant par les
mots la vie d'autres meurtrières.

quelques vies de meurtrières

JUIN 1973

Je deviens une meurtrière.

Je suis née à la fin de l'automne ou de l'hiver 1827.

Troy, New York.

Mon enfance est heureuse et mes parents me laissent faire tout ce qui me plaît tant que, par mes faits et gestes, je ne transgresse pas leur haut rang social. Mon père est un homme formidable et riche, un homme de grande taille que je respecte. Enfant, au milieu de mes poupées, je me sens en sécurité. Je ne mourrai jamais. Personne ne peut me faire de mal. Ma mère, mon père, mes deux sœurs aînées, ma sœur cadette et mon frère m'ignorent souvent, ou me promettent de m'aimer, de me faire un cadeau ; ils n'en font rien et je pleure. Mon nom est alors Charlotte Wood.

Je ne me souviens de rien de mon enfance avant mes six ans, époque à laquelle je commence à apprendre à lire.

Ma sœur aînée épouse un baronnet et vit en Angleterre ; ma deuxième sœur épouse un médecin et s'installe en Écosse. Je suis une enfant obéissante : je fais aveuglément ce que mes parents et ceux qui leur sont liés veulent que je fasse. J'hallucine. Je grimpe aux arbres, je plante des épingles dans le cul des petits garçons. J'ai une hallucination dans laquelle la Vierge Marie porte un pantalon de cuir noir et une veste de moto en cuir noir, elle grimpe aux arbres et se contrefout des autres. (J'appelle D à Los Angeles veux-tu coucher avec moi avec moi où et quand là pourquoï ne viens-tu pas passer quelques jours avec moi je te téléphonerai demain. Pas d'appel trois jours plus tard je suis maniaque il faut que je voie D je ne le connais pas bonjour je vais faire un tour à Los Angeles mensonge je ne suis pas certaine de savoir où nous pouvons loger vaudrait-il mieux que je ne vienne pas viens ici. Nous ne nous touchons pas parlons de rien de personnel avant d'arriver au motel ne jamais parler de quoi que ce soit de personnel passer la nuit ensemble je dois être sur Irvine demain matin je suis occupé appelle vendredi. Veux-tu que je t'appelle oui. J'appelle vendredi j'appelle samedi dimanche c'est Kathy Oh euh veux-tu passer encore une nuit avec moi es-tu trop occupé je suis trop occupé euh au revoir amuse-toi bien à New York euh au revoir.)

À seize ans, je m'inscris pour les deux années à venir au séminaire féminin de Troy, l'école où sont allées mes sœurs aînées. L'école se dresse près d'un vaste lac, ou un océan ; je passe mon temps libre à contempler l'eau bleue puis verte puis blanche. Je veux être une sirène : je nage

sous l'eau pesante, les jambes jointes ; les lourds muscles de mes bras tractent le reste de mon corps. Je veux que quelqu'un, un homme, s'avance jusqu'à moi alors que je me trouve sur une terrasse de pierre, et passe ses bras autour de mes épaules, sa main ôtant mes cheveux de mon front. C'est à l'école que je rencontre le seul amour de ma vie. Il est sincère avec moi, aussi intelligent et paranoïaque que moi. Mon père s'oppose à notre mariage parce que la famille de mon amant n'a pas assez d'entregent. Quand mon père (adoptif) me soupçonne d'avoir couché avec mon futur mari, il se jette sur moi. Viol. Mes parents me retirent du séminaire, en 1846, et me renvoient chez eux au Québec.

J'ai dix-neuf ans. Je rencontre le lieutenant William F. A. Elliot, le fils aîné d'un baronnet, qui m'aime et, avec l'aide de mes parents, me contraint à l'épouser. Je dois me marier. Mon nouveau mari prévoit de m'emmener à New York pour aller en Angleterre et je ne me sens plus en sécurité. Je troque mes habits de femme contre des habits d'homme, rôde dans les rues de New York. Mes parents, mon mari et moi-même n'avons enfermée dans une prison et je ne peux baiser avec personne. L'Angleterre, c'est pire. L'Europe, c'est pire. L'Écosse, la France, l'Italie. Ce sont les premiers signes de ma folie.

Faisant fi de mes deux enfants (je m'imagine que D m'appelle c'est impossible je m'imagine qu'il lit ma lettre à B il découvre déçrète que je lui plais nous nous retrouvons à New York ou à Los Angeles il enlève ma pèlerine de velours noir, pose la paume de ses mains sur mes tétons, frotte rapidement les mains de haut en bas ses

maines s'égarèrent autour du centre de mon dos il plaquait mon corps contre son corps je commence à ouvrir mon ventre il me conduit jusqu'à un lit dur glisse son corps robuste sous moi) je quitte mon mari, je décide, je sors, abandonne mes enfants à la rue je retourne chez moi en Amérique. Ma servante Helen vient avec moi. Je hais tout le monde, je veux tuer tout le monde, un homme riche et célèbre m'aperçoit dans un hôtel de New York, je sais ce qu'il veut, je rentre chez moi. L'homme a beaucoup d'influence. Mes parents me haïssent, ils me mettent à la porte de leur maison au Québec, j'ai quitté mon mari, je n'ai pas le droit de quitter un homme surtout un homme qui m'aime, je suis bizarre, je ne suis pas un robot. Me tirer, me tirer d'ici. Faire ce que je veux. Me tirer loin de tout. Qu'ils aillent se faire foutre. Je leur pisse à la raie je les emmerde.

Je n'ai pas d'argent je suis à la rue je suis en train de mourir personne ne va m'aider ils me piétinent je gerbe gerbe je provoque tout ce qui m'arrive je vais me casser d'ici.

Sur le navire de retour à New York je nage en plein délire paranoïaque : je me dis que l'homme qui me regarde ne me regarde pas avec désir, luxure, etc. Des espions sont sur mes traces à toute heure de la nuit. Je laisse l'homme me parler de manière à découvrir qui mon mari et mes parents ont embauché pour m'espionner. Me baiser. Je n'aime pas cet homme, et jamais je ne l'aimerai. Je nourris la pensée délirante et paranoïaque que je prends ma revanche sur mes parents. Je m'enfuis. Je deviens encore plus folle.

Je donne une réception pour ma poupée.

À Albany : j'ai vingt-trois ans ; mon amant me dit que je suis belle et intelligente. Je ne peux parler à personne à part lui. Après avoir traîné dans les rues de Troy, je me force à déménager à Albany, New York, où je me sens plus libre. Je suis constamment seule : je n'ai personne à qui parler. Il n'y a personne avec qui je puisse être moi-même. Les habitants d'Albany me détestent ; ils ne font pas attention à moi, je suis déguisée, ils ne parlent de moi que quand je les entends à peine (je me glisse dans le vestibule vert sombre jusqu'à la porte de la chambre à coucher de mes parents je suis censée dormir mon père dit à ma mère que je suis une enfant méchante et inutile j'entends à peine ce que mes parents disent). Il faut que j'achète un pistolet je fais tellement peur à ma nouvelle servante qu'elle obtient un mandat d'arrêt à mon encontre. Tout le monde me hait ils veulent juste me baiser ils ne veulent pas me baiser. Les flics me trouvent avec mon nouvel amant ; mon amant me fait sortir de prison. Où que je déménage à Albany tout le monde parle de moi. Je m'oblige à rentrer à Troy. Réclusion.

Vingt-cinq ans. Pas vingt-cinq ans.

Pour échapper à mes parents, j'ai essayé de baiser avec qui je voulais, de m'appuyer sur quelques personnes ; je suis devenue plus étroitement emprisonnée. Je ne veux pas qu'on me dise ce que j'ai à faire. Je ne veux pas qu'on me suive, qu'on dise des choses en secret sur mon compte, car je ne suis pas un robot.

À Troy j'apprends à ne parler à personne, pas même à mes bonnes, je dresse mes plans de vie en secret. Je vais à

Boston, puis en Angleterre, retourne auprès de mon mari bien-aimé. Mon amant me suit à Boston, il met ses bras autour de mon torse où vas-tu je prendrai soin de toi je t'aime je suis la seule personne qui puisse prendre soin de toi il est de grande taille et a des cheveux gris et clairssemés je me moque de qui il est je me moque de quoi il a l'air sa main glisse sur le côté de mon corps mince jusqu'à la taille la large extension de mon cul je ne sais pas de quoi j'ai l'air la peau se sépare de la peau dans mon con les peaux sous mon nombril autour de mon nombril révèlent une main qui s'incurve autour des peaux douces.

Il prend ma main gauche la place sous sa pine sur une peau plus douce sa main est posée sur ma main sa pine se dresse au-dessus de sa main je bouge la main sur sa peau il commence à gémir je l'entends un corps roule je serre la main dedans dehors je sens ses mains qui saisissent mes épaules me plaquent contre son corps son corps est étendu sur mon corps de sorte que sa pine entre et sort de ma bouche entre l'interstice des peaux je forme un tunnel long et étroit je commence à relever les cuisses.

(Je sors de la salle de bains en boutonnant mon pantalon je lui demande d'allumer la télé ma main gauche touche son épaule il se retourne brusquement vers moi je voulais qu'il se tourne vers moi rapidement je sens des lèvres une langue humides au centre de ma bouche le brusque passage du rêve-fantasme à la réalité me rend incapable de réagir il pose mon corps sur son corps sur le lit je sens sa langue qui pénètre dans ma bouche le

passage brutal du fantasme-rêve à la réalité me rend incapable de réagir nous sommes tous deux étendus sur le flanc droit moi devant toi ta pine touche les lèvres de mon con pénètre le canal humide tes bras s'enroulent autour de ma taille pour enserrer mon corps fourrure chaude de haut en bas de ma colonne vertébrale ta pine ressort je plie mon corps jusqu'à ce que mes mains manquent toucher mes ortels bien que je perde la chaleur de ta peau je sens ta pine qui remue dans ma peau peaux je commence à jouir les muscles de mon con commencent à bouger autour de ta pine mes muscles se libèrent toupillent jusqu'à l'extrémité de mon clito par mes jambes le centre de mon ventre des muscles nouveaux plus nouveaux vibrent je commence à jouir je ne te connais pas.)

Telles sont mes insanités :

Je dis aux gens que je vois dans la rue que mes voisins complotent contre moi. Je m'arme de pistolets, menace mes ennemis je vais les violer les assassiner. Mes voisins sont une bande de monte-en-l'air qui ont l'intention de me dévaliser. L'un d'eux a cessé toute navigation sur l'Hudson. Je tiens un bouchon magique dans ma bouche qui réalisera toute chose. Tous les matins dès le lever du soleil j'erre dans les rues de Troy, déguisée. J'arrive à avoir l'air normal (un robot).

Je n'écrirai plus jamais rien.

Mes seuls amis sont les pauvres gens rejetés de Troy. Je hais ces salopards de richards, ferais tout pour les détruire. Je ne fais pas de politique. J'achète mes maigres courses chez l'épicier, un poivrot irlandais, Timothy Lanagan, qui a une femme et quatre enfants.

Je sais que je bois trop de bière et de brandy, je suis trop proche de moi pour penser clairement à ma dégradation, mon malheur, j'ai peur tout le temps. Je ne sais pas de quoi avoir peur. J'aime je n'aime pas je hais je ne hais pas j'ai peur je n'ai pas peur je tue je ne tue pas. Je commence à apprendre qui sont mes ennemis.

Un jour du printemps 53 je me trouve à un bal dans le débit de boisson de Lanagan j'ai appris à parler le langage correct l'un des hommes répugnants m'insulte. Personne ne croit qu'il m'insulte. Je n'ai personne à qui parler. Ces ordures de Lanagan me demandent de partir. Je vais leur montrer de quel bois je me chauffe. Cette fois je vais me venger. Je dis à mon jardinier de demander aux Lanagan de me prêter deux dollars. Mon jardinier songe à me tuer je demande en personne les deux bifetons aux Lanagan ils n'ont pas d'argent ils meurent de faim je comprends parfaitement ce qui se passe. Je rentre chez moi. (Je rêve que je retourne à New York je vais rater une réunion importante des radicaux au milieu de St. Mark's Place je suis assise dans un appartement dans les quartiers chic de la ville je regarde fixement par la fenêtre bien sûr je rate la réunion j'erre dans l'église de nuit quand elle est vide.)

Deux heures plus tard je pénètre dans la pièce du fond de Lanagan je dis la vérité aux Lanagan et aux hommes mystérieux : mon mari vient d'avoir un accident de chemin de fer. Je comprends parfaitement ce qui se passe.

Deux ans plus tard je pénètre dans la pièce du fond de Lanagan. Les Lanagan sont en train de manger.

Je demande un œuf aux Lanagan, et Mme Lanagan me donne l'œuf et une pomme de terre épluchée. Je l'invite avec sa belle-sœur à boire de la bière avec moi. Je sais que je suis une ivrogne. Je suis maligne, voici mon plan :

Je demande du sucre à Mme Lanagan qu'on me refuse je viens à l'instant d'acheter du sucre je demande à Mme Lanagan de mettre du sucre en poudre dans ma bière elle rapporte du sucre en poudre dans un pot, deux verres, de la bière. Je demande à Mme Lanagan assez de bière pour remplir les verres à ras bord je tiens désormais le sucrier dans la main. Elle s'en va chercher un peu plus de bière. Je mélange le sucre et l'arsenic que j'ai acheté dix jours plus tôt pour tuer les rats dans la bière. Mme Lanagan remarque la poudre à la surface de la bière. Elle est agréable à boire. Lanagan appelle sa femme pour qu'elle s'occupe du magasin Lanagan boit la bière que personne n'a touchée. La belle-sœur boit sa propre bière. Deux heures plus tard Mme Lanagan me dit que j'ai tué son mari et sa belle-sœur. Elle me dit de rentrer chez moi.

J'éprouve de la colère. J'ai oublié ce que c'est que d'éprouver. J'éprouve la satisfaction d'avoir fait ce que je voulais. J'éprouve de l'exaltation. Je suis parvenue à oublier mes parents. (Je mets entre une demi-heure et une heure à me réveiller entre 11 heures et 13 heures, fais le ménage, parle à des amis, passe une heure à la plage, fais de la gym, travaille pendant les huit heures suivantes en faisant trois ou quatre brèves pauses, mange un repas rapide, bois du vin ou joue aux échecs pour me calmer, baise ou ne baise pas, m'endors. Je ne parle quasiment à personne parce qu'il m'est difficile de rencontrer

des gens qui accepteraient mon alternance d'ernitage et d'élan amoureux maniagé. Mon style me contraind à vivre à San Francisco ou à New York. Je refuse d'apprendre à conduire j'adore les villes je dois m'assurer que je continuerai à travailler dur dans une grande ville.) Pendant mon enfance je multiplie les signes prouvant que je suis une sauvageonne, à l'inverse de mes parents et des autres. Je m'enfuis de la propriété familiale avec une bande de gitans, mon père est ennuyeux comme la pluie je suis douce ma mère est splendide je fugue avec l'un des palefreniers. J'ai une chevelure dorée, de grands yeux bleus, je suis toujours en train de rire. Je suis dure à cuire. Puisque je refuse de cesser d'être un garçon manqué, mes parents décrètent que je dois me marier. Je veux me marier pour partir de chez mes parents faire tout ce que je veux. Je suis née pauvre à St. Helen, sur l'île de Wight. 1790. Enfant, je n'avais presque rien à manger. Mes parents vont à l'hospice ; je me fais fille de ferme. Les salopards commencent à me dire que si je ne deviens pas humble, respectueuse, j'ai besoin de sécurité.... Je vais te violer tu as besoin de sécurité. Je me fais femme de chambre dans un hôtel. Pas si bête.

On me conduit en prison. Mon amant qui m'a tenue prisonnière dans la maison blanche près de la rivière ne semble jamais me venir en aide. Le séminaire féminin de Troy où j'allais en classe annonce dans le journal local que Charlotte Wood vit en Angleterre. Je suis Henrietta Robinson. Mon frère me rend visite en prison, à cause du scandale, tremblant, je ne suis pas sa sœur. Je suis voilée. Je tente de me suicider mais les salopards me sauvent.

Comment me suis-je procuré le vitriol ? Ils me poussent aux aveux.

(Je vis paisiblement je change de mode de vie je mange des graines des légumes des produits laitiers car j'ai un ulcère je suis trop pauvre pour voir un médecin je tombe amoureuse environ une fois par mois tout en vivant avec Peter que j'aime je noue rarement des amitiés je me comporte maladroitement avec les personnes dont je tombe amoureuse.)

Je suis née pauvre à St. Helen, sur l'île de Wight. 1790.

Enfant, je n'ai presque rien à manger.

Je suis encore une enfant lorsque je vois mon père et ma mère traînés jusqu'à l'hospice des pauvres du quartier, j'erre seule dans les rues de la ville un vieil homme m'arrête me demande si j'ai besoin d'aide je m'enfuis un homme noir glisse sa main sous mon maillot de corps touche ma poitrine plate un fermier du coin m'engage comme servante. Trois années de merde il faut que je sois forte j'apprends vite. Je sais qu'il faut que j'obtienne ce que je veux ; le fermier-patron sa femme en dessous de lui me disent que je ne peux pas faire ce que je veux. Si je ne fais pas ce que je veux humble respectueuse, je coulerai une vie heureuse. Aux chiottes la vie de la ferme je disparaiss.

Je marche dans un monde noir si je veux quelque chose, il faut que je l'obtienne. Voici mes autres boulots – avant de commencer à faire ce que je veux : assistante chez une modiste dans le West End de Londres qui me renvoie parce que j'ai couché avec un ouvrier, je découvre

que je ne pourrai pas coucher avec qui je veux tant que je n'aurai pas assez d'argent ; je crève à moitié de faim ; vends des oranges à la criée dans le poulailler du théâtre de Covent Garden ; deviens la maîtresse d'un riche officier de l'armée. Je manque trop d'assurance, je suis encore quasiment une esclave, je n'ai pas commencé de planifier complètement chaque étape de ma vie future, sauf en m'accrochant à cet homme qui peut me nourrir me vêtir et me tenir chaud.

Je fais ma première erreur : je deviens trop calme je m'identifie trop à cet homme qui me sauve de l'inanition. Je deviens confuse, j'oublie mon ambition et l'ambition devient déplacée : j'ai des vêtements donc je veux plus de vêtements ; je pense que je peux faire ce que je veux sans la peur de la faim donc je mène mon amant par le bout du nez. J'apprends à mentir. (Je porte un jean coupé un doigt au-dessus des poils de mon con je maintiens le jean avec une ceinture cloutée marron quand je m'assieds sur mon matelas d'eau où j'écris le tissu de l'entrejambe de mon pantalon fait pression contre les lèvres de mon con je suis toujours légèrement excitée je me masturbe souvent quand j'écris j'écris pendant environ quinze minutes ou une heure puis je défais ma ceinture marron ou j'ouvre la fermeture de mon jean et/ou insinue ma main entre le tissu du jean et mon ventre le bas de ma paume la masturbation me calme maintient un degré d'énergie j'arrive à continuer de travailler ces deux derniers jours je n'ai pas eu envie de baiser avec P parce que D m'a fait mal je porte des vêtements d'homme des jeans coupés un doigt au-dessus) je me comporte trop

comme un homme, je semble trop énergique ; en dépit de ma beauté mon amant me quitte. Je te donnerai cinquante livres par mois, il m'en faut plus, tu dépenses trop d'argent, tu n'économises pas assez d'argent. Je me regarde dans le miroir je ne sais pas si je suis belle quelconque ou laide il faut que je me serve de ce que je vois comme d'un objet pour le rendre aussi attirant que possible aux yeux des autres. Je suis deux personnes désormais.

La seconde étape de mon succès commence en enfer. Personne ne me remarque malgré ma beauté et mon intelligence ; j'essaie de m'inculquer la théorie politique et philosophique mais je recommence à mourir de faim. Personne ne parvient à me décourager ; je vais leur montrer à ces malades. J'enferme les rues puent la merde je veux pouvoir continuer à accomplir des actions nouvelles et différentes je ne sais comment, les chiens mangent des membres d'humains encore en vie et hurlent. Des voleurs se mêlent aux cadavres des hommes riches et personne ne refuse quoi que ce soit aux riches aux aristocrates. Je décide de devenir la servante de la madame dans un bordel financé essentiellement par des fonds étrangers et des nobles contraints de fuir l'hostilité des gouvernements révolutionnaires de leurs pays. Les vagabonds sociaux, tant que leur vision n'est pas annihilée par la faim et la peur, en savent généralement plus long que les nantis sur la manière dont les hommes agissent et tuent dans une ville. Je vais directement chercher l'information, la connaissance, je suis trop curieuse ; je suis trop vivace charmante surprenante pour être renvoyée.

Je dissimule mon ambition puis ma connaissance derrière ce nouveau front. Qu'ils aillent se faire foutre, je n'ai pas à faire semblant d'être humble et douce. Les seuls hommes que je rencontre sont les domestiques des aristocrates, et non les aristocrates eux-mêmes.

Le duc de Bourbon dit un soir à son valet Gay que toutes les jolies femmes sont stupides. Gay proteste, fait allusion à moi, est-ce que Sa Seigneurie souhaite me rencontrer ? J'ai vaguement séduit un proche parent de la reine Victoria et un comte, mais je ne suis pas sûre d'eux. Cette fois la chance me sourit. Je rencontre le duc de Bourbon dans la maison de Picadilly et deviens sa maîtresse. Pendant presque tout le restant de ma vie je me consacre à Sa Seigneurie, que je n'aime pas, mais que j'utilise. Intellectuellement, je ne sais pas si je suis capable d'aimer qui que ce soit. Je sais ce que je veux si je m'autorise à m'engager avec un homme son ascendant social sur moi me fera fusionner avec lui. Je vais me perdre, je vais perdre mon ambition. Peut-être m'arrive-t-il parfois d'aimer le duc de Bourbon, mais je dois à chaque instant me dire que je l'utilise, que je suis distincte de lui, en sorte que je maintiens nos pouvoirs au même niveau. Sa Seigneurie, comme moi, a de l'ambition et je sais comment faire avec quelqu'un qui est comme moi.

En premier lieu, je dois m'assurer que je ne vendrai jamais plus des bigorneaux à la criée dans un théâtre de Covent Garden, ni ne travaillerai pour une grosse putain impériale dans n'importe quelle maison de passe, ni n'écartèrai les jambes, n'observerai les femmes sourire

et flirter avec des hommes que, je le sais, elles haïssent je m'efforce toujours de sembler jeune c'est la seule façon de conserver mon amant j'ai vingt-trois ans je regarde des photographies de moi quand j'avais vingt ans si bien que je sais comment composer les muscles de mon visage pour paraître avoir encore vingt ans je fais du strip-tease pour garder sous ma peau des muscles tendus et lisses pourquoi te détruis-tu ainsi je suis trop vieille pour coucher avec une femme je vieillis je vais cesser d'être belle mon intelligence ne peut influencer Sa Seigneurie à moins qu'elle ne soit renforcée par une éducation stricte ; je dois forcer Sa Seigneurie à me respecter et à avoir besoin de mon avis au sujet de ses affaires personnelles et politiques.

Mon objectif : réduire le duc de Bourbon en esclavage pour connaître la sécurité, faire partie de la cour aristocratique, pour que les hommes et les femmes de la noblesse me demandent mon opinion, surtout les hommes, je pourrai leur botter le cul le reste de mes jours. Plus personne ne me toisera et ne m'affamera. Le duc de Bourbon se gausse de mon charmant désir d'être dier ; j'apprends le français, le grec, le latin sous la férule d'un professeur d'université : Ω της Θρησκείας πατρινη μύρη ηοη je dois apprendre à utiliser mes défaites. Je ne connais plus jamais de défaites.

Sur le duc de Bourbon : Mon nom est Sophie Dawes. Il est marié. Un renversement de la situation politique en France lui restitue ses vastes propriétés ancestrales et son pouvoir politique. À cette époque, je suis le seul membre du cercle royal qui puisse l'influencer, qui puisse lui

plaire, qui ait sa confiance. Il rentre chez lui à Chantilly, son palais : il tente de m'expliquer que de récents bouleversements dans le gouvernement français l'obligent à vivre paisiblement avec sa femme et à m'abandonner, moi, sa maîtresse. C'est un homme grand et de belle prestance, un homme dont l'intelligence vive et subtile est obscurcie par sa foi dans la moralité étriquée de ses ancêtres. Il craint d'être seul et détesté. Je commence à craindre d'avoir de nouveau faim et de ne pas être avec lui. Je lui montre qu'il est aveugle : il n'éprouvera plus jamais la sensation de mes mains entre ses jambes, il vivra seul, ne sachant même pas si mon abandon aura aidé sa carrière politique et les affaires du pays. Je l'aime plus que j'ai jamais aimé et que j'aimerai jamais. Comment puis-je raconter ? (te souviens-tu ?) J'ai peur, je ne suis plus belle : je suis grande et lourde, mes traits sont épais, légèrement rouges. Je peux seulement compter sur mon esprit, comme n'importe quel homme.

Que se passe-t-il ? J'entre dans le palais de Chantilly ; le duc de Bourbon soumet sa pauvre femme ; pendant quatorze ans je gouverne cette partie de la cour aristocratique. Je veux que les hommes aussi bien que les femmes m'aient. Je n'ai pas assez contrôlé les femmes qui me regardent de haut ; elles sentent que j'ai travaillé autrefois dans un bordel, je ne suis pas mariée, qu'elles aillent se faire foutre, je ne suis pas un robot, je veux les aimer, je veux marcher dans une chambre, les voir s'attrouper autour de moi pour pouvoir leur faire remonter la merde dans le cul à coups de pied. Quand vous sortez du ruisseau, faites tout ce que vous pouvez pour rester en

vie, riche et célèbre, vous n'oubliez rien, vous avez une mémoire photographique. Je dis au duc de Bourbon que je veux obtenir la position de sa femme à Chantilly. Je me sers désormais de l'ambiguïté de ma position à Chantilly pour élever ma position sociale à la cour. Je remets dix mille francs à un vieil entremetteur pour qu'il dise à Adrien Victor de Feuchères, un jeun homme noble des gardes royales, que je suis la fille du duc de Bourbon et que j'ai une dote de dix millions de francs. Je dois me marier.

Le lendemain j'épouse Adrien à Lyndes ; mon amant donne à mon mari une position dans sa maison. Je rencontre le roi et la reine de France. Je divertis la royauté ; j'ai vingt-neuf ans ; je ne suis pas belle ; je possède des bijoux, des chevaux et des voitures ; mon mari achète deux propriétés pour moi parce que sa propriété, quand il mourra, reviendra à son plus proche parent ; je fréquente la cour. Que signifie cette richesse pour moi ? Je ne me souviens d'aucun des événements de mon enfance. Un de mes frères meurt dans l'infirmerie d'une manufacture. Je suis capable de faire le travail que je veux et les hommes que je respecte discutent de leur travail et du mien entre eux et avec moi. Je ne soucie de l'aspect économique autant que je me soucie de baisser avec les hommes. Je couche souvent avec mes amies, je repose sous de lourds duvets, mon corps irès de celui de mon amie ; je pose mes lèvres sur ses lèvres, je place mon bras gauche sous sa douce tête, sa chevelure noire et bouclée, le bras droit autour de son épaule gauche ma main touche son dos. Ses milliers de longs bras attirent mon corps contre son corps pour que la tête repose sous sa

tête dans le creux de son cou et de sa poitrine. Mes yeux sont fermés. Nous restons tranquillement étendus pendant un long moment comme si nous étions à la lisière du sommeil. Je n'ai pas le loisir d'être monogame. D'autres femmes dorment autour de notre lit nous regardent. Mon sexe agit comme un masque pour servir mon besoin d'amitié.

Je fais une erreur capitale. Je cesse de tenter d'obtenir plus de pouvoir ; pour moi, la respectabilité. Mon mari comprend que je suis la maîtresse du duc de Bourbon, et non sa fille ; le foutu moraliste censure le duc de Bourbon, Dieu sait pourquoi ; il écrit au roi ; il donne sa démission des gardes royaux ; et disparaît. Le roi m'informe que je ne suis plus admise à la cour. Le duc de Bourbon essaie de me consoler, me donne plus d'argent. Je dépense presque tout l'argent en m'efforçant d'obtenir de nouveau le droit d'entrer à la cour : je ne trouve aucun moyen de faire ce que je veux. C'est la première fois que quelqu'un me rejette si totalement (je me souviens). Je n'arrive pas à comprendre, ni à appréhender la situation. Je commence à devenir monomaniacque et en apprends sur la nature (contre-nature) de la réalité.

Le duc, comme la plupart des hommes de plus de soixante-dix ans, est attiré par les charmantes jeunes femmes. Je ne suis ni jeune ni charmante ; il pourrait m'abandonner un jour ou l'autre, ne me disant rien avant que le désastre n'arrive. Je renvoie presque toutes les servantes qui sont loyales au duc ; je les remplace par mes servantes qui surveillent son courrier. Le duc pourrait se venger sur moi de son incarcération en rédigeant

en secret un nouveau testament puis en mourant. Je me bats. Je dois devenir le plus riche possible.

Si je parviens à ce que le duc me laisse tout son argent, les parents du duc entameront une série de poursuites judiciaires qui, au mieux, bloqueront l'argent tant que je serai vivante. Je demande au duc de faire du plus jeune fils du duc d'Orléans, le cousin du roi, son héritier. (1) Le duc d'Orléans qui est presque ruiné, et sera heureux de m'aider à obtenir l'argent s'il peut en bénéficier en partie. La pauvreté détruit les scrupules stupides. (2) La famille royale fera reconnaître ce testament, en leur qualité de parents du duc d'Orléans, et puis elle me donnera le droit d'entrer à la cour. Le duc refuse de faire d'Orléans son héritier. Je l'y oblige. Ai-je tort ? Le duc conspire en secret pour quitter Chantilly ; je le débuse ; il se cache dans le coin d'une vieille chambre, son corps frêle tremble quand il me voit. Il tente de m'acheter pour que je le quitte. Cinquante mille livres. Je me vois en train de le détruire, je deviens encore plus terrorisée à l'idée qu'il prenne possession de moi. Je suis trop souvent effrayée pour baiser, pour m'abandonner et m'ouvrir. Me masturber.

Le roi m'informe qu'il est gracieusement enchanté de me recevoir à sa cour. Louis-Philippe devient roi de France. Une nuit le duc et moi dînons au château de Saint-Leu, un cadeau que m'a fait le duc. (Je n'aime pas la plupart des gens et ne m'intéresse pas à eux ; quand je décide que j'aime quelqu'un j'en fais trop et je lui fais peur. Je sais que je vais trop en faire, personne que j'apprécie ne va m'apprécier, je m'efforce de cacher mes

Extrait 1- Autour de la table

*Le Summer reading club écoute Bruno parler de RAIE VEND LA RAIE MATE.
SKYPE avec Bruno Botella.*

Au départ on (Bruno Botella et David Lemoine) voulait travailler avec des gens qui étaient sur des longues peines, des gens qui ont un rapport à l'écriture assez important. Quand on reste longtemps en prison on a besoin de beaucoup écrire. En l'occurrence on s'est retrouvé à la maison d'arrêt de Seine Saint Denis qui est un endroit avec des gens qui sont plutôt en courte peine, en attente de jugement.

Donc on a pas mal réfléchi et à l'époque je lisais un bouquin, Dark Tongues, d'un philosophe, qui s'appelle Daniel Heller-Roazen, c'est un auteur assez génial qui a écrit notamment Echolalie, qui est un essai sur la disparition des langues. Donc à l'époque je lisais Dark Tongues, c'est un bouquin qui parle des rapports que peuvent entretenir, la poésie, les langues secrètes et qui fait un peu ce parallèle à partir de textes contemporains de François Villon. Si vous connaissez un peu Villon, vous savez que c'est quelqu'un qui a beaucoup trainé avec ce que l'on appelle les coquillards, qui étaient une bande de brigands de l'époque. Les coquillards, les gens de la coquille avaient un langage secret, qui s'appelle également la coquille.

C'est une langue qui a été notée par la justice, parce qu'ils étaient assez malicieux, c'est un argot qui employait un mot pour un autre.

Donc je lisais ce bouquin là et je me suis dit tiens on va avoir affaire à des gens qui ont un rapport à la langue qui est extrêmement fourbu d'argot et qui plus est ont besoin de produire un peu d'intimité par la langue et j'ai commencé à proposer cette histoire de faire un workshop, c'est à dire fabriquer des langages chiffrés pour les prisonniers [...] On s'est amusés à fabriquer une langue chiffrée mais qui soit commune au groupe.

Extrait 2-

Ce qu'il faut savoir sur les ateliers en prison, les types qui sont là c'est pas nécessairement parce qu'ils kiffent l'écriture, les ateliers ça permet aux détenus de sortir de leur cellule. Quand on est en prison on est 22h/24 dans 10m2, même pas, avec une autre personne. Les autres heures qu'il reste c'est les promenades une heure le matin une heure l'après-midi et ensuite il y a des moyens de contourner un peu tout ça. C'est à dire participer aux ateliers ou de se rendre aux réunions religieuses.

Il s'avère que nous on s'est retrouvés avec des gens intéressés par l'atelier ou de sortir de leur cellule. Ce qu'il faut savoir c'est qu'on avait le moyen de verrouiller la porte, ce qu'on a jamais fait.

[...] C'est aussi assez étrange ce qu'il se passe dans un moment pareil, c'est à dire ce sont des gens qui n'ont pas la même expérience de vie, qui sont là pas pour les mêmes raisons, c'est des profils très différents

Summer Reading Club :-Silence-

C'était important de péter ce verrou par rapport à l'écriture, même si ça pouvait être des gens qui avaient des blocages vis à vis de ça. C'est pour ça que l'on a inventé cette méthode de cryptage, parce que c'est le chiffre qui va donner la cadence de la phrase. Donc du coup ça a permis de passer outre certaines inhibitions, ça c'était plutôt cool.

Extrait 3-

[...] L'oralité du truc, le backmasking nous on l'a présenté aux détenus pour écouter des disques de Led Zeppelin ou il y avait des morceaux qui les ont pas mal obsédés de Britney Spears, qui à l'envers donnaient quelque chose comme « viens coucher avec moi, je suis pas si jeune » enfin des trucs assez salaces, ça leur plaisait bien et c'était un espèce d'hyper verlan, c'est à dire...

Summer Reading Club : Et ta mère, à l'envers c'est le titre ?

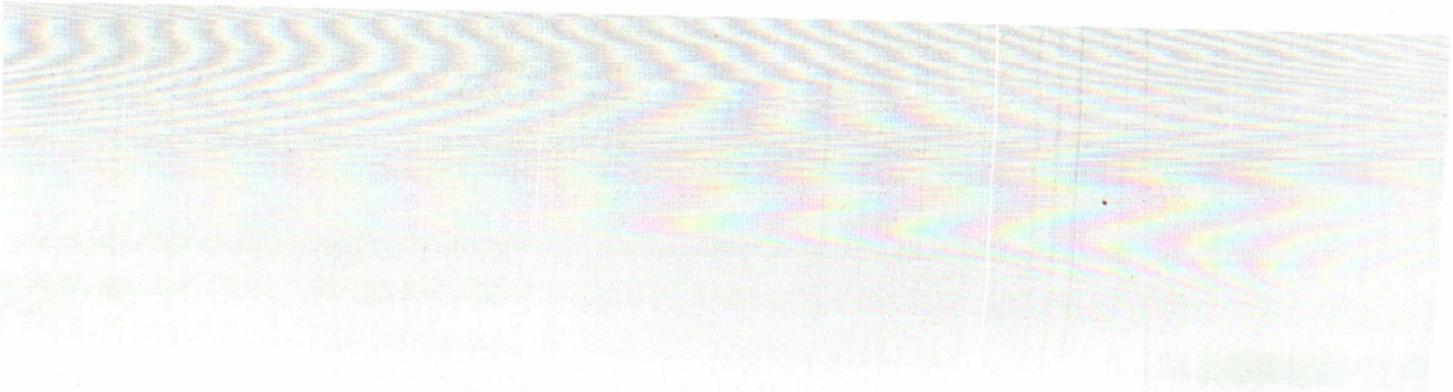
C'est ça ouais

Summer Reading Club : Ce que j'ai du mal à comprendre c'est, est-ce qu'il faut avoir un appareillage pour passer la bande à l'envers, et est-ce que ça les empêche pas, eux par ça, quand vous êtes partis de pouvoir eux utiliser ce code entre eux, parce qu'il n'ont pas les outils ?

On a pas considéré que l'on était là pour leur fournir une arme, ça aurait été extrêmement prétentieux de notre part. Il faut aussi se placer dans cette optique que nous on était des gens de l'extérieur, ils nous connaissaient ni d'Eve ni d'Adam et on aurait aussi bien pu s'imaginer que l'on était là pour les surveiller, pour leur donner des moyens de créer un langage qui nous aurait donné beaucoup plus de moyen pour les pister par la suite, donc on a voulu réduire les choses à un ouvrage et à cet atelier. Je pense que eux ils ont leurs propres outils pour pas se faire détecter, ils le savent bien, on en a discuté avec eux, ils étaient tout à fait conscient de ce truc là, on a beaucoup échangé la dessus mais on a pas pu intervenir sur cette partie la du langage. Il y en a qui ont eu envie de réutiliser ça dans leur correspondance. Je pense que l'usage que l'on peut en faire est surtout au niveau de l'écriture, mais nous à aucun moment on leur a annoncé qu'on leur apprenait des choses là dessus, nous d'une façon très candide on leur parlait de poésie. Donc on tentait une espèce de double langage.

Summer Reading Club: Et moi ce que je trouve assez étonnant c'est le côté assez intemporel quand on lit les mots, enfin même il y a ce côté assez ancien Français qui est assez présent, -vers le groupe- enfin je sais pas si vous êtes d'accord avec moi ? On a l'impression que c'est un texte qui à été écrit il y a longtemps.

Ça c'est par le handicap du chiffrement, pour s'aider on avait des petits outils pas mal sur l'ordinateur qui nous permettait de trouver des mots selon...
En fait c'était un outil pour les mots croisés qui nous permettait de trouver les mots, donc souvent on déléguait la recherche.



JEUDI 30 JUILLET

ALBERTO GARCÍA DEL CASTILLO

Gold Street, Googie's, Greco's, Gus's Pub, Handball Express, Han's Off, Have One, Here's How, Horney Owl, Hot House, House of Harmony, The I Beam, Inn Debt, Jack's Baths, Jackson's, Kelly's Saloon, Kokpit, Le Cave, Le Disque, Leonarda's, The Lion's Pub, Lucky Club, Maud's Study, Miss Muffet, Mona's, Midnight Sun, Mindshaft, The Mind Shaft, Missouri Mule, Miss Smith's Tea Room, Mistake, Mister Madam's Parlour, Moth and the Flame, Naked Grape, Neon Chicken, New Bell, Normal Norman's Mouse House, Nothing Special, Numbers, Oil Can Harry's, Oil Can Harry's, Old Crow, Olive Oil's, On the Levee, On the Q.T., Pacific Exchange, Page One, Paper Doll, Paradox, Peg's Place, Pendulum, Peter Pan, Phone Booth, Pipeline, Polk-A-Long, Polk Gulch, Polynesian Mary's, Poopie's, P.S., Purple Pickle, Quake, Quarry, Rainbow Cattle Co., Rafter's, Ramrod, Rear End, Reflections, Rendevous, Rick's Gold Room, Riff Raff, Rocket Club, Round Up, The Sack, Sanctuary, Saturnalia, Savoy Tivoli, Scott's Pit, The Sea Cow, The Shed, Silver Rail, Streets of Paris, Sutter's Mill, Sutters Mill, Tin Angel, Toad Hall, Trinity Place, Trocadero Transfer, The Tool Box, Tower Lounge, The Trapp, Tropics, The Twilight, Upper Warehouse, The White Swallow, Why Not, Wild Side West, Wilde Oscar, Windjammer, Yacht Club, Zoo, Ritch Street Baths, Club Turkish Baths, Finnish Baths, The Tubs, Jack's Baths, Sutro Bath House, The Club Baths and Fair Oaks Baths.

WHY HOMOS ARE BETTER

CHAPTER 6

WHY HOMOS ARE BETTER: (A Masterpiece of Investigative Journalism in Two Parts)

Author unknown, printed in *Agony 2* (n.d.),
originally published in *Traction 2* (n.d.).



RETROSPECTIVE



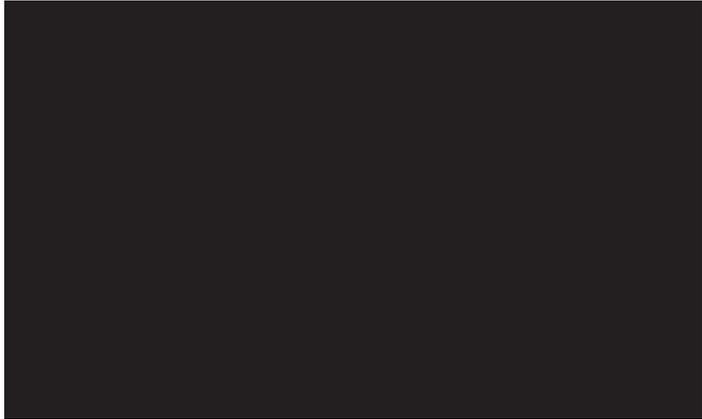
WHY HOMOS ARE BETTER



RETROSPECTIVE



WHY HOMOS ARE BETTER



VE YOU
ISION

SECURITY CAMERAS AND FLOWERS DREAMING THE ELEVATION ALLEGIANCE

FOR SUSIE TIMMONS

From Walnut & Broad St. to Walnut & 19th I stopped for every security camera. Philadelphia watches us always, FUCK YOU WATCHING US ALWAYS!! Several cameras in one block. I took notes, it was noon it was twelve just as I wanted it to be. I took notes for the poem, notes notes notes.

pie
s us relief
the song
meadow
he worry
p with us
ach other
wanted to
d you are

A little basket of edible flowers: nasturtiums, roses, pansies. I eat pansies, I LOVE pansies, they're delicious buttery purple lettuce!! At each security camera I paused, looked into the camera, DIRECTLY IN THERE, and stuck my tongue inside a flower. Flicked it in and out, in and out, flicking, licking, suckling blossoms. A security guard asked, "*What the fuck are YOU DOING?*" I replied, "I'M A POLLINATOR, I'M A POLLINATOR!!" I allowed myself to say only this for the duration of the security camera pollination application, "I'M A POLLINATOR, I'M A POLLINATOR!!" I took many notes, and the notes became a poem titled, "I WANT TO DO EVERY / THING WRONG JUST ONCE."

I WANT TO DO EVERY
THING WRONG JUST ONCE

suddenly we are
a daisy under
the big wheel
throw it out to the batter leave it up to the outfield
the umpire sees how I divide you from me
you have no choice over the
weak notes in the song
you think I'm afraid
of course I am
I'm disgusted chopping us in two
will it help to
kill the one who
hypnotizes you?
we can try
we can always try
betting on the better point of quaking
we cap the balding yard with angel wings ancient astronauts
a poetic acuity we have been waiting to carry us away forever
to survive I stayed away from
people who wanted to
kill me (that's
the big secret)
let them jam it
in the back of your
mouth just a quick
police search

HEALING FOR A PEDOPHILE

FOR VANESSA PLACE

I first thought about HEALING FOR A PEDOPHILE when I was in the middle of an earlier (Soma)tic poetry ritual, RESTORATION FIBER SONG. With the RESTORATION piece I went back to where I grew up, fully immersed myself in my old environment, especially the most painful of memories, but NOT ONE word of memoir was to be written. That was an exercise in resistance.

HEALING FOR A PEDOPHILE is a healing for a pedophile. My stepfather is quite ill with lung and heart disease and may not last the year. I spent much of my youth making certain he was never alone in the house with my younger sister. I was given my first rifle when I was nine, and would sit in her bedroom at night with the loaded gun pointed at the locked door, my sister hiding in a closet. John would be drunk outside the door moaning, "Show me your pussy, c'mon let me smell your pussy!"

A year ago my sister confessed a new piece of the story. I had moved out as a teenager since he only seemed interested in her when she was very young. It felt okay leaving, knowing that she would also leave in a couple of years, and I kept in close contact with her. But my sister recently told me that once when she was sixteen our mother made her get out of a hot shower, wrap a towel around herself, and sit on John's knee in the living room. My mother sat nearby, smoking dope and drinking gin. My sister says he didn't touch her with his hands, and that she jumped up and yelled at them both when he began bouncing his knee into her wet body. They laughed, or maybe just he laughed, I'm too enraged to hear the story again, and I have been incapable of seeing my mother or her creepy husband ever since.

Also about a year ago I became certified in Reiki, an ancient practice of directing our inherent personal reservoirs of healing energy through our hands to help others as well as ourselves. I was trained not only to dispense Reiki on people in front of me but also to

send it long-distance. This was the most miserable (Soma)tic, taking notes for the poems during these healing sessions: First I performed Reiki on myself, then sent it to my sister. Then I sent it to our stepfather. The first time I sent Reiki to him I had to run to the bathroom to vomit. I didn't want to send it. The truth is I didn't want him to feel better, but I did send it.

The last person I sent Reiki to is our mother. Until my sister's latest story I had been able to fool myself into believing that maybe our mother was so abused herself that she chose to not notice her husband's proclivity for desiring six-year-old vagina. Our mother I will forgive last, she who compromised our safety to bring a little order to a pathological disorder. My nights of sleepless anger need to stop. Sending Reiki to those who deserve it the least heals me in turn, and I can feel the building peace in and around me with each session.

PS: At my "Impermanence Is the Old Permanence" lecture at MoMA PS1 I read this. Someone from the audience was upset because they have family who pray for them: they said, "I DON'T WANT MY FAMILY PRAYING FOR ME!" One big difference is that I'm not telling my stepfather and mother I send them Reiki, I just send it. In other words Reiki is not a weapon, like saying "I'm praying for you." I'm not interested in using Reiki to make them feel small, and bad. If I want to do that I only have to point at them and say, "YOU are a pedophile and YOU are his accomplice!"

NOTHING GENTLE

WILL REMAIN

freeze frame before
dinosaur grabs him
story from a blind
dog's perspective is
the movie I'm
waiting to see
white man with
bible in hand is how
the unluckiest
stories begin
things are always worse than we
allow ourselves to realize
it's too much to admit
this planet is a nazi
you must kill to
survive you have
to strike them down
from lettuce to cows
villainous planet
freeze us burn us
melt the ice but
do get on with it
dropping sugar
just dropping it
everywhere in here
many more faces to
make vanish to keep

fueling the day fueling
the day fueling the day
Placenta Jr. tell them
whatever flavor you
want because I have
a gun and they
left theirs
at home

I CLOAK THE SKY BECAUSE THE GATOR WRITES BACK

I EXHAUST CLOUDS THAT WISPER LIKE THE GATOR
WHO SUSURRATES WITH THE BOOK

I have to disappear now

your eggs were never defective

they were loaded with the blood

of a gay earth/mother

a bird flattened into a page

& rounded out as a bullet

your blood is water even if we stop

throbbing

don't you remember what one starts write

on that cold night

we were all alive

RECOMPOSITION

ANTS, BEETLES & CENTIPEDES DISAPPEAR INTO WOOD, LEAVING
MOUNDS AS BURIAL SITES

I WANT TO DIG UP. I AM THE LONELIEST, GAUNTEST STORK
PERCHED ON ROOTS

DISLOGGED BY MY OWN HURRICANE. OUT OF THE LAST DRIP OF BLOOD
THAT MULTI-

TASKED VIA WINGS

PETALS COAGULATE

IN

A CORSAGE.

MANGROVE SEEDS CROSS WITH FUNGAL WORDS

BLOATING WITH GAS ROUND THE SUPPLEJACK'S TORTUOUS

WRIST

FLAMING CREATURES

WE TWIRL IN THE CENTER OF THE SWAMP, A ROSE IN THE GATOR MAN'S
JAWS, STEM ROUGED WITH LIPSTICK.

A TECHNICOLOR PINK IN HIS EYES, HE SPINS FASTER THAN MY WHIRLWIND

OTHER QUEENS AROUND US, DECKED OUT IN PLUMAGE BORROWED
FROM PONDS.

HARK BACK IN SWAN DRAG TO MY BEST FRIEND

ONCE EVERYONE FAINTS EXCEPT THE GATOR MAN & I
& AN OPOSSUM'S TAIL LETS GO OF A LIMB.

I LIFT MY MENDED WING &
BRIM LIKE SPARKLING WATER.

WITH THE GATOR MAN WHILE GRAY CLOUDS GATHER.

MY CRACKLES UNDER THE CLOUDS.

SOFT WHITE LIGHT

THAT TEACHES US TO FLASH LIKE ANA MARIA'S CLEAVAGE.

I DON'T WANT TO GET MARRIED, I SING ALOUD.

I WANT TO DATE IN BLACK BLOOD WITH MY CO-STARS.

CAN EASILY MAKE
ICE

by
rge China
, National
Museum

uly 1987,
inting of
(collection

November
nran Fine
n 1987 also

Vine',
ibition
, London
ion in
me his
le artists
, such as
ey, Willie
n Innes,
arker, Fiona
mong others.

PAINTINGS

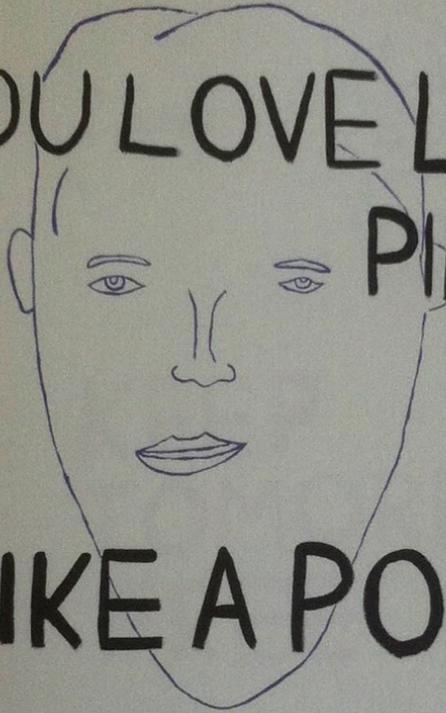
DISPOSABLE BOYFRIENDS



DAVID ROBILLIARD 1987

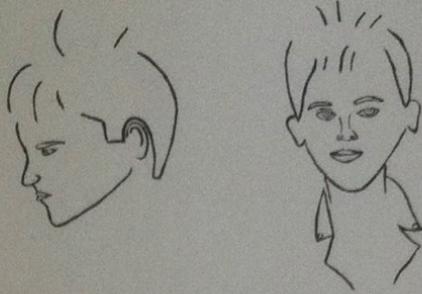
THE NAKED FLAME

DO YOU LOVE LIKE A
PIDGEON



OR LIKE A POET

DAVID ROBILLIARD 1988



KEEP
TOMORROW
FREE

DAVID ROBILLIARD 1988



TOO MANY

COCK

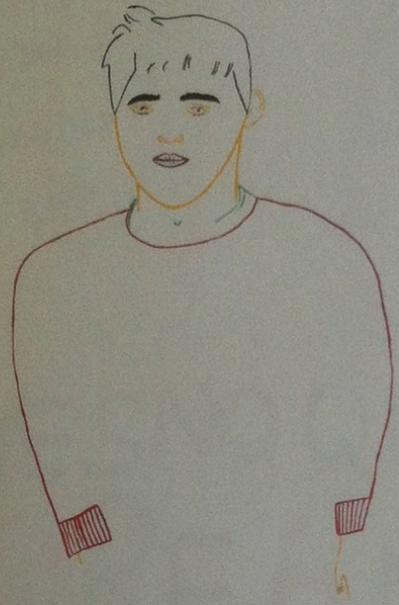
SPOIL THE BREATH



TOOMANYCOCKS SPOIL THE BREATH DAVIDROBILLIARD 1987

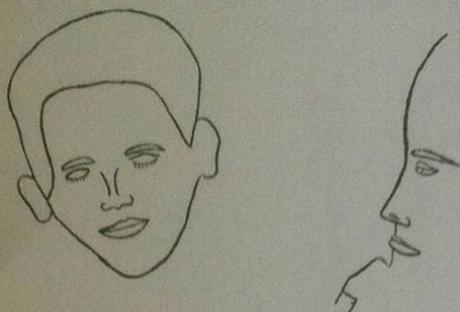
rylic on canvas, 150 x 100 cm

INSTANT HUSBANDS



COME IN PACKETS

INSTANT HUSBANDS DAVID 19
COME IN PACKETS ROBILIARD 87

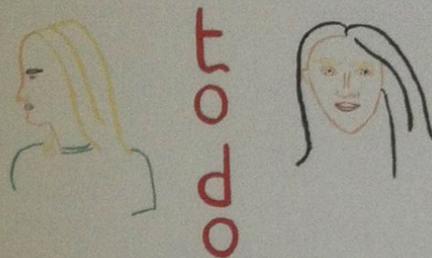


THE YES NO QUALITY
OF DREAMS

DAVID ROBILLIARD

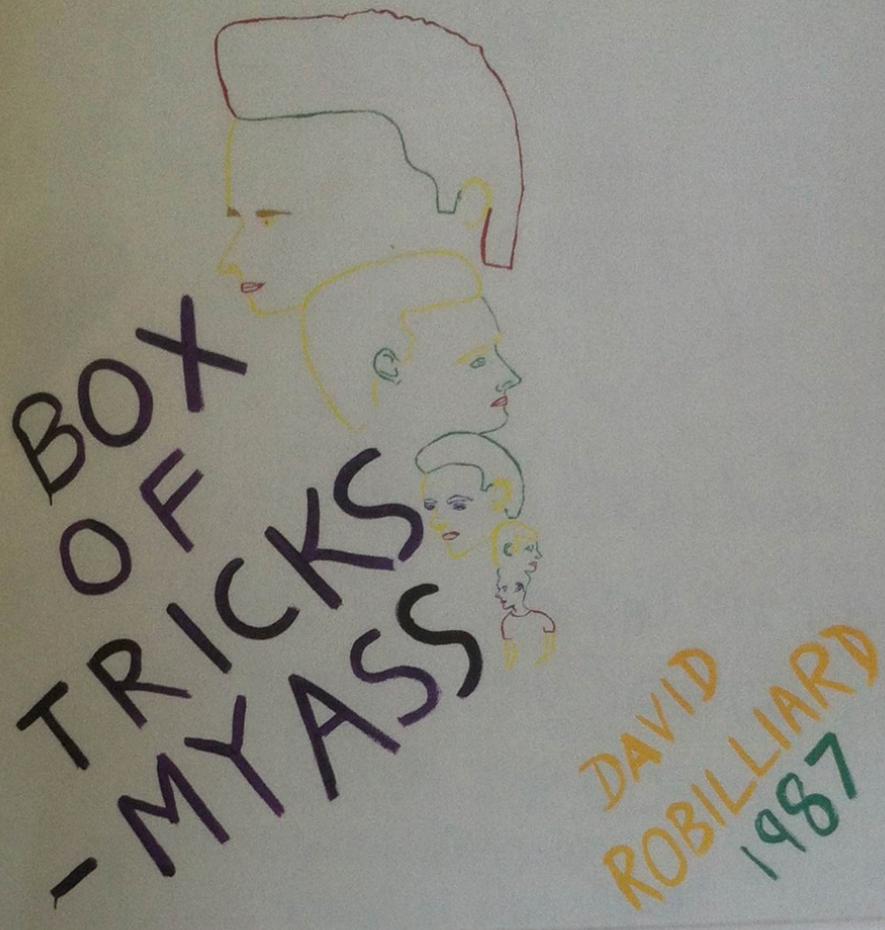
1-9-000

Wondering what



THIS EVENING

David Robilliard ¹⁹/₈₇

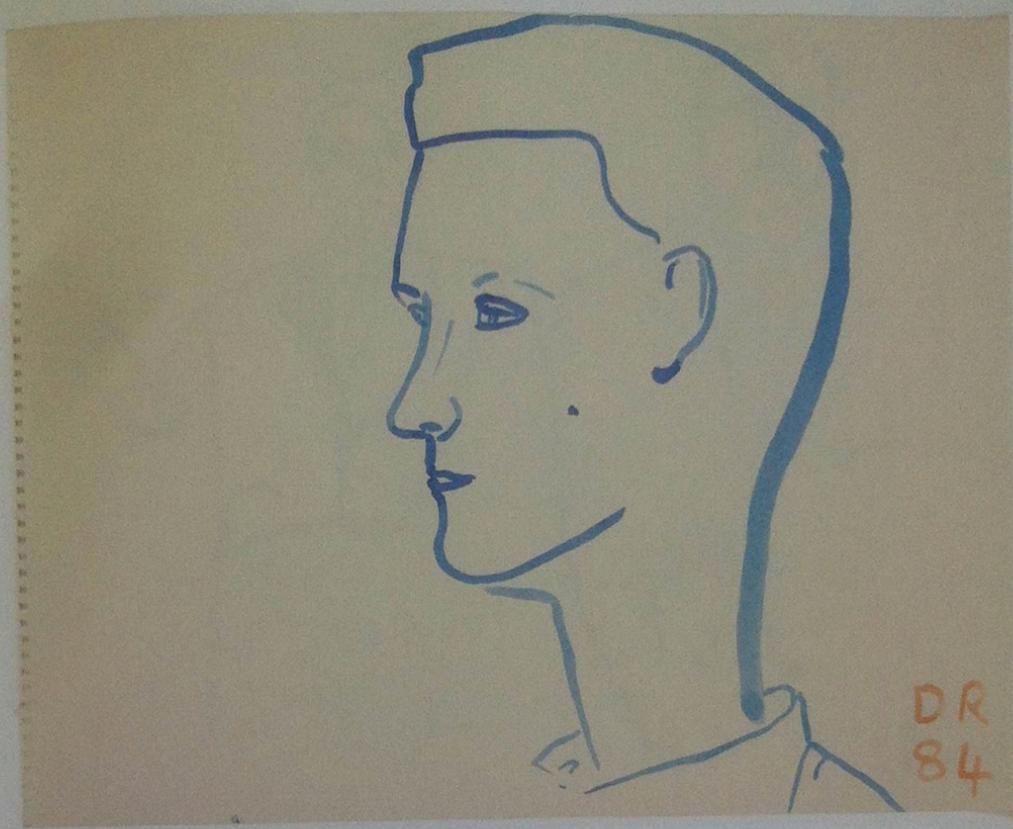


YOU KNOW

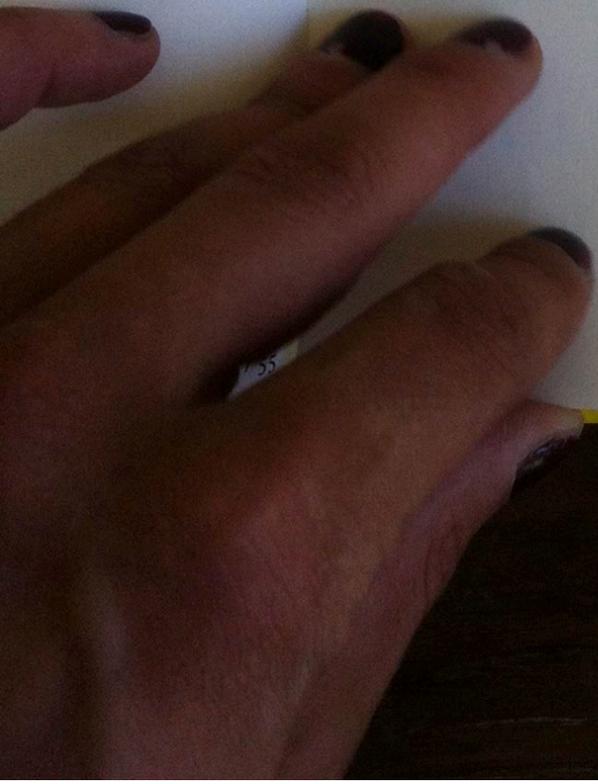


you know how
to wind me up
you know how to
calm me down
you know
David Robilliard 1988

watercolour on paper, 41 x 37 cm



DR
84

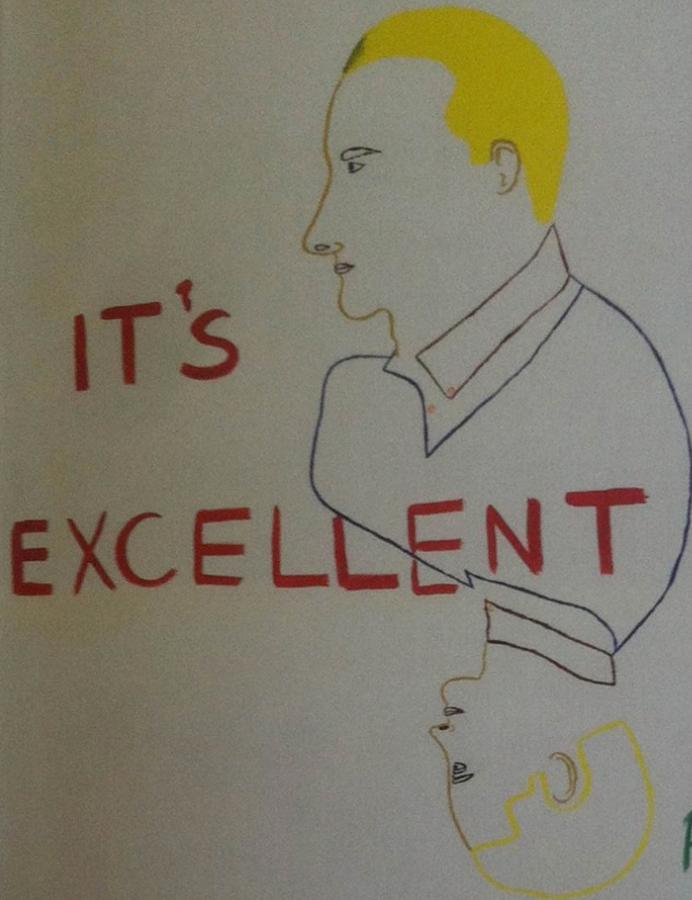


A ROOMFUL OF HUNGRY LOOKS



David Robilliard 1987

LIFE ISN'T GOOD

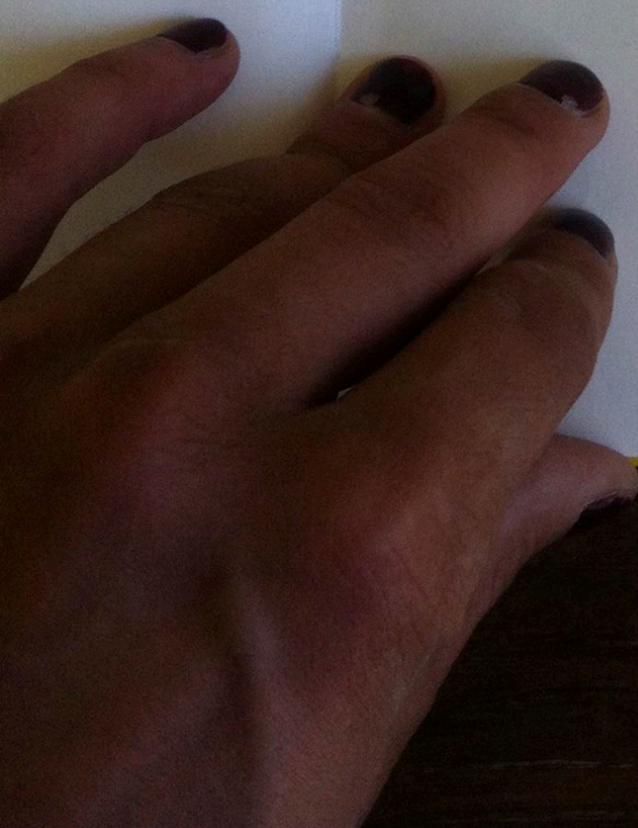


IT'S
EXCELLENT

David
Robilliard

ROBILART 1987

ink on notebook paper, 40.4 x 50.8 cm



POEMS

1987

Set of 12 hand-printed card poems and a portrait of David Robilliard. Edition 37 / 100. The first 30 sets include a live cassette recording of David Robilliard reading his own poetry. Published by Birch & Conran Fine Art.

DAVID ROBILLIARD

- A BOX OF POEMS -

1987

© DAVID ROBILLIARD JANUARY 1987

A LITTLE POEM FOR ANDREW HEARD

You don't very often see a goat on a London bus
and if you did there'd be a lot of fuss

BABY LIES TRUTHFULLY

MISSING THE BITING POINT

You played hard to get at the wrong moment honey
and now you soak your pillow instead of biting it

NO GOAL

You were pissed and missed the bowl

© DAVID ROBILLIARD FEBRUARY 1987

CHARMED WOODS

Go gingerly with the bread man - there's not much to spare but
there's always room at the fable for you and if you go out into
the woods the next thing you know the trees are turned into
books full of fantasy

SHE'S COOL

Esther Williams playing pool
feeling fresh staying cool

IN THE TWINKLE OF AN EYE

Rip van Winkle had a twinkle in his eye
and Peter Pan went for a Wendy

© DAVID ROBILLIARD MARCH 1987

THE MIXAMETOESSES MIX

Mr and Mrs Rabbit got invited to a hop
so they thought they'd have a stab at it
and now they can't stop

ONE LAST WISH

A deep fried fish had one last wish
to be a snowdrop on a mountain top

SAFE SEX

'I had safe sex last night'
'Really?'
'Yes, I went home alone'

© DAVID ROBILLIARD APRIL 1987

BUTTONS UP

If you bend down in the do it to me position
when taking a shower then the water
puts a flower in your button hole

STAR POP

Icing about beautiful girls
it helps me pull the boys

AH SHUDDUP YOU RAT

Go on say something clever about the pied piper
ah shuddup you rat

© DAVID ROBILLIARD MAY 1987

TAKING THE KING

First I was your man
then you fired me from a cannon
and here you are with another man
and here I am

HAD A HARD DAY AT THE ORIFICE DEAR

INSTANT HUSBANDS COME IN PACKETS

BEST WISHES

May your 6's be as rounded as your 9's

© DAVID ROBILIARD JUNE 1987

HIGH ON SERENADE

The image of your face and your fun
fill my brain
what's your name

I'VE GOT YOUR NUMBER

Sorry I can't come back with you
I've got to get up early to work on my portfolio
I shouldn't really be out tonight
but give me your number

SIT ON IT

'Why do they call it a 3 piece suite?'
'cause if you're lucky enough you sit on it'

© DAVID ROBILLIARD JULY 1987

SHANGRI - LA

Herpes brought him back to me
and country cottages by the sea

AND THEY CALL HER A BITCH

She loved her puppy all of her life
even though he barked at her non-stop

COME AGAIN

Reincarnation is just another way
of getting into somebody else's pants

© DAVID ROBILLIARD AUGUST 1987

THE DAVID LOVE

I weigh eleven and a half stone
naked with just one
- well a few days sweat and grime

ARE YOU SURE

Scratch a camel's ass
if two dogs are fighting
stick your fingers up their asses

WHAT NOW

I had a husband for the night - wow
and what now

© DAVID ROBILIARD SEPTEMBER 1987

WRESTLING

You stick his ass in the air
pin his neck to the ground
and you've won the round

WHAT'S NEW

Two men sharing an umbrella
two women sharing a fella
what's new

A MESSAGE FOR

It's about time you stopped admiring
me from afar and gave me a big fat kiss



© DAVID ROBILIARD OCTOBER 1987

MONDAY MORNING BLUES

A couple of not tonight Josephine's
and the weekend was over

FUCK YOU

Plato had a potatoe
Homer had a comb or two
I've got a donkey so fuck you

HAVE A NICE DAY

Don't crawl into accusations
don't bang your head against a cliché
have a nice day

WHAT'S YOUR FAVOURITE BIRD - COCK ROBIN

© DAVID ROBILLIARD NOVEMBER 1987

MEMORY OF A FRIEND

A burst of tears
from all your friends
the end

DON'T START

You were almost asleep
when I started giggling
my laughter and wriggling
woke you with a start

NOBODY FINDS A DREAM MAN - TILL THEY'RE ASLEEP

© DAVID ROBILLIARD DECEMBER 1987

INTERNATIONAL FLAVOUR

Cultural differences melt
when you start slurping

THE ONE THAT GOT AWAY

You were there in fairy tales
but you certainly weren't
standing next to me sipping ale
and telling tales
about the one that got away

ASS WIPE

I haven't been fingered for ages
I must have married an asswipe

CASUAL COOEY CONVERSATION

Death don't wear glasses
or make passes
it takes everyone by storm
turns the warm to cold
the young to old
death is greedy
but though it can't be read
it helps the poor and needy
death is dumb
and yet stronger than the sun
would you like another cup of tea?

DAVID ROBILLIARD 1952 - 1988



p. 79 top: David Robilliard with Andrew Heard, 1987. Photograph: James Birch.

p. 79 bottom: David Robilliard at Gilbert & George's exhibition *Gilbert & George, The Complete Pictures 1971-1985*, Stadtische Galerie im Lenbachhaus, Munich, 1987. Photograph: Esther Friedman.

p. 80 top left: David Robilliard, July 1986. Photograph: Louisa Buck.

p. 80 top right: David Robilliard with Mary Lemley, The Colony Room, London, 1987. Photograph: James Birch.

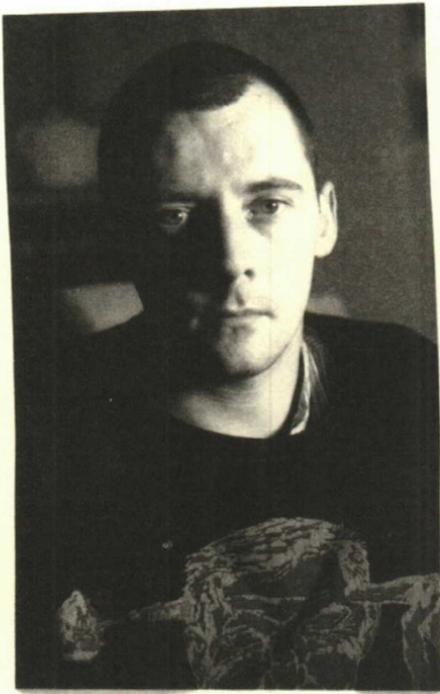
p. 80 bottom: Karsten Schubert with David Robilliard, James Birch Fine Art, London, 1985. Photograph: Richard Gilbert.

p. 81 top: Grey Organisation (Left to right: Daniel Saccoccio, Toby Mott, Paul Spencer), James Birch Fine Art, London, 1985. Photograph: Richard Gilbert.

p. 81 bottom: David Robilliard with Vikki De Lombray, James Birch Fine Art, London, 1985. Photograph: Richard Gilbert.

pp. 82-83: Detail from *David Robilliard*, exhibition catalogue published by Hirschl & Adler Modern, New York, 1990, p.2 and p.3. Featuring a portrait of David Robilliard, and 'Our David', Gilbert & George, July 7th, 1990. Photograph: Alastair Thain. Design: Anthony McCall Associates New York.

Portrait of David Robilliard (photographer unknown)
and recording of David Robilliard reading his poems,
as part of *A Box of Poems*, 1987. Published by
Birch & Conran Fine Art.



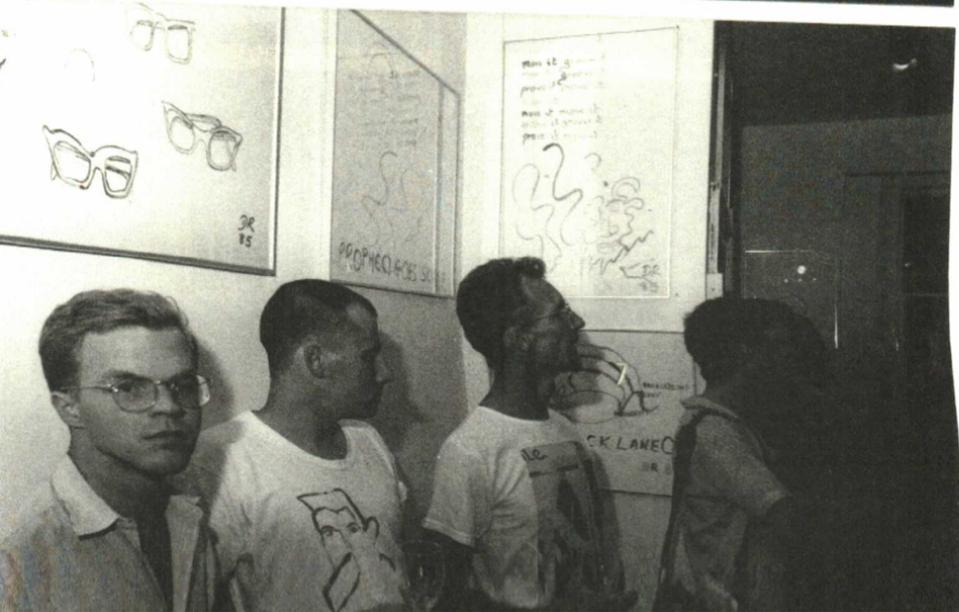
Urn
Ave
583
t +
t + 3

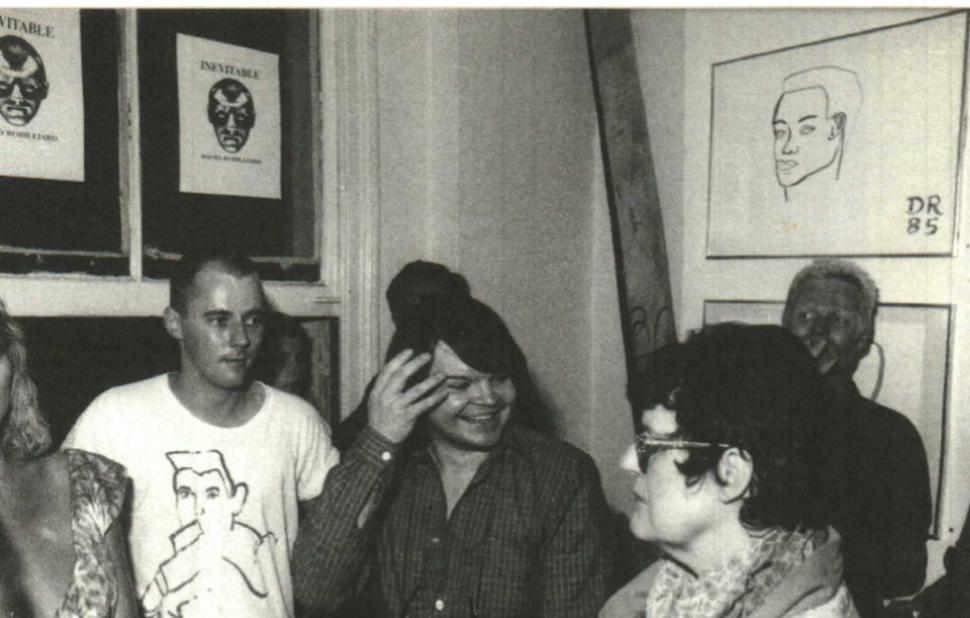


Birch & Conran Fine Art, London, 1987.
Photograph: Tyrel Broadbent.

Pe
Ce
Av
58
t









OUR DAVID

David Robilliard was the sweetest, kindest, most infuriating, artistic, foul-mouthed, witty, sexy, charming, handsome, thoughtful, unhappy, loving, and friendly person we ever met. Over the nine years of our friendship David came closer to us than any other person. He will live forever in our hearts and minds.

Starting with pockets filled with disorganized writings and sketches, he went on to produce highly original poetry, drawings, and paintings. His truthfulness, sadness, desperation, and love of people gave his work a brilliance and beauty that stands out a mile.

Not a day passes without our thinking of David. His works live on for us all as a spiritual, cultural force and a great lesson in human love.

Gilbert and George
JULY 7TH 1990, LONDON

1.
Oubliez toutes les formes d'art standard. Ne peignez pas de tableaux, ne faites pas de poésie, ne construisez pas d'architecture, ne chorégraphiez pas de danses, n'écrivez pas de pièces, ne composez pas de musique, ne tournez pas de films et, surtout, n'allez pas imaginer que vous ferez un happening en mélangeant un peu de tout ça. Cette idée revient à faire ce que les opéras ont toujours fait et aujourd'hui on voit ça dans les discothèques à la mode avec leurs flashes de lumières et leurs projections cinéma. L'objectif c'est de faire quelque chose de nouveau, quelque chose qui n'ait absolument rien à voir avec la culture. Il faut rester assez impitoyable là-dessus et effacer de ses projets tout ce qui relève de telle ou telle histoire, de tel ou tel morceau de jazz, de telle ou telle peinture dont je peux vous assurer que vous y reviendrez de toute façon inconsciemment.

2.
Quand on conçoit son happening, on peut garder l'art à bonne distance en lui incorporant des situations de la vie quotidienne. Y compris pour vous, laissez dans l'incertitude la question de savoir si le happening tient de la vie ou de l'art. L'art a toujours été différent des affaires du monde, il faut maintenant s'évertuer à le laisser dans le flou. Deux voitures entrent en collision sur une autoroute. Un liquide violacé s'échappe du radiateur endommagé de l'une d'entre elles et sur le siège arrière de l'autre il y a un énorme chargement de poulets morts qui se déverse partout sur le sol. Les flics font le point, on avance des explications plausibles, deux camions emportent les épaves, on paie la facture et les conducteurs rentrent dîner chez eux.

3. Les situations d'un happening doivent provenir de ce qu'on voit dans le monde réel, de lieux et de gens réels plutôt que de l'imagination. Quand on colle trop à son imagination, on finit par refaire de l'art à l'ancienne, puisque depuis toujours l'art est censé provenir de l'imagination. Il faut tirer profit d'événements ready-made : un incendie d'usine, les camions de pompiers qui arrivent de tous côtés en hurlant, l'eau, les barricades de police, les gyrophares rouges — tout coule de source. Ou encore, après une tempête sur la côte, les débris détrempés peuvent être fantastiques. Ou bien on prend simplement son après-midi pour aller regarder les femmes essayer des robes dans le coin des bonnes affaires. On peut faire une quantité incroyable de choses avec des images comme celles-là. Si vous êtes à court d'idée, vous pouvez faire exception au principe de la tranche de vie grâce au livre de référence le plus extraordinaire de notre époque : les pages jaunes de l'annuaire téléphonique. Ouvrez le livre au hasard, posez votre doigt quelque part sur la page et vous obtiendrez : bureau de détective privé, nettoyage de tapis à domicile, blocs de ciments, transport en limousine pour l'aéroport, cours de judo. Vous tirerez de tout ça bien plus que de tous les Beethoven, Michel-Ange et Racine réunis.

4.

Dispersez vos espaces. L'espace de jeu unique est l'apparat du théâtre traditionnel. On peut tenter des expériences en allongeant progressivement la distance entre les événements : d'abord en un certain nombre de points le long d'une avenue très fréquentée, puis aux différents étages et dans plusieurs pièces d'un immeuble d'appartements où les activités sont très différentes les unes des autres, puis dans plus d'une rue à la fois, dans différentes villes limitrophes et enfin dans le monde entier. Certaines de ces expériences peuvent avoir lieu lors d'un déplacement d'un endroit à un autre en transports en commun ou par l'intermédiaire de la poste. Il n'est pas nécessaire d'être en tout point à la fois. Il n'est même pas nécessaire de passer par chaque endroit. Les endroits dans lesquels vous trouvez sont aussi valables que ceux dans lesquels les autres participants se trouvent.

5.

Dispersez les durées pour qu'elles deviennent temps réel. On obtient du temps réel quand les choses se déroulent dans des lieux réels. Ça n'a rien à voir avec le temps unique, le temps unifié de la pièce de théâtre ou du concert. Et ça a encore moins à voir avec le ralentissement ou l'accélération des actions pour les rendre expressives ou pour les faire fonctionner sur le mode d'une composition. Quoi qu'il arrive, il faut que ça arrive selon une durée naturelle. Imaginez que vous vous demandiez combien de temps il faut pour acheter une canne à pêche dans un magasin juste avant Noël, ou pour couler les fondations d'une maison. Eh bien, si un groupe de personnes veut faire les deux dans un happening, il faudra qu'une partie d'entre elles attende que l'autre ait fini. S'il pleut par exemple, ça déterminera qui commence. Bien sûr, deux groupes pourraient organiser les deux actions en même temps s'ils le souhaitent. Mais ça n'est pas vraiment nécessaire, sauf si des gens venus d'endroits différents doivent repartir par le même train. Sinon, pourquoi ne pas laisser le temps qu'il vous faut pour faire quelque chose dépendre de ce qui convient le mieux aux actions de tel ou tel happening ? On perd parfois une quantité astronomique de temps à essayer de coordonner les choses.

6. Organisez tous les événements de votre happening avec le même souci pratique. Mais pas avec un souci artistique : évitez la forme sonnet, les points de vue multiples du cubisme, la symétrie dynamique, le nombre d'or, la technique dodécaphonique, le développement de variations sur un thème, les progressions logiques et mathématiques et ainsi de suite. Si un poulet caquette, se perche, picore et pond son œuf, contentez-vous de ça, il y a déjà plein de forme là-dedans. La nature n'apparaîtra jamais dénuée de forme de par la constitution même du cerveau, alors pourquoi s'en faire ? Se contenter de prendre les choses comme elles viennent et les organiser comme on veut, c'est à la fois ce qu'il y a de moins artificiel et de plus facile à faire. Une nana lit dans le métro lorsque soudain, comme si elle s'y attendait, son coiffeur se lève d'un autre siège et déballe son attirail avant de passer l'heure suivante à lui couper les cheveux, comme si de rien n'était, comme s'il était dans son propre salon. Un grand nombre de personnes entièrement couvertes d'un truc collant sont étendues parfaitement immobiles sur une large pelouse. Le vent projette les feuilles jaunes et rouges sur eux jusqu'à ce qu'ils en soient complètement recouverts. Un camion plein de vieux journaux arrive et les emporte. Une quinzaine de voitures ou plus sur la voie express de Long Island, en convoi et sur leur trente et un comme pendant un enterrement. Par endroits flottent dans le vent des nuages de film plastique accrochés à leurs vitres. Ils rentrent le truc rapidement à chaque fois. Eh bien, imaginez que ces trois situations fassent partie de votre happening ? Celui du métro serait

plus facile à faire, disons, à 16h, quand les trains sont à moitié vides. On pourrait compter sur les feuilles qui tombent des arbres à la fin du mois d'octobre quand il fait encore suffisamment bon pour s'allonger par terre. Et on pourrait faire le convoi de voitures n'importe quand, pour peu que chacun ait sa voiture prête à temps. La théorie des contrastes alternés comme la nuit et le jour, la nuit et l'action, le calme et l'action pourrait amener à organiser étroitement les trois événements dans l'ordre suivant : les voitures, le métro, les feuilles. Mais ça pourrait aussi être un problème, il vaut donc mieux les enchaîner de la manière qui convient le mieux aux participants, à une semaine d'intervalle si nécessaire. On peut avoir des surprises dès lors qu'on oublie tous les cours de composition qu'on a pris. Je me souviens que la flexibilité m'a réussi un jour. Un groupe de personnes devait se diriger vers un *Automat** pour prendre un déjeuner à l'heure de pointe où il est grouillant de monde. Au signal, ils devaient pousser une assiette au bord de la table, la laisser se briser et quitter rapidement les lieux. Mais il a fallu intervertir l'ordre des événements à cause d'un autre. Au moment même où l'action eut lieu, un aide-servreur fit tomber tout un plateau de vaisselle par terre. On n'aurait pas pu mieux prévoir, alors qu'en réalité ça n'était pas prévu du tout !

* Grands distributeurs automatiques de nourriture apparus à New York et Philadelphie au début du XXème siècle.

7.

Puisque vous êtes maintenant dans le monde et non dans l'art, jouez donc le jeu avec les règles réelles. Décidez du moment et du lieu appropriés pour un happening. Si votre imagination exige que le président et les membres du conseil d'administration de la banque Chase-Manhattan s'assoient dans leur plus gros coffre-fort pour lancer des pièces d'or à droite et à gauche comme des bambins et que vous ne parvenez pas à les convaincre de le faire, alors laissez tomber et passez à autre chose. Si vous avez besoin de couper pas mal de bois dans le gémissement des tronçonneuses et les craquements de troncs d'arbres, débrouillez-vous pour trouver un type qui a besoin de débiter un sous-bois. Si il vous faut un bulldozer pour moudre la terre, trouvez un chantier quelque part et incluez le happening dans le travail habituel du conducteur d'engins. Vous économiserez une centaine de dollars par jour et ce sera l'occasion d'en apprendre un peu sur le nivellement de terrain. Si vous voulez travailler avec des enfants, découvrez ce dont ils sont capables et ce qu'ils aiment vraiment faire au lieu de leur faire faire à votre place un truc marrant que vous ne feriez jamais vous-même. Qu'ils construisent quelque chose à partir d'un amas de détritrus, qu'ils peignent de vieilles épaves dans une décharge ou creusent un énorme trou sur une plage ! Si vous souhaitez que vos participants commencent nus, en nageant, en faisant l'amour ou quoi que ce soit, il y a des moments et bon nombre d'endroits où ça ne ferait pas la moindre vague. D'un autre côté, si vous aimez vous faire choper par les flics, rien ne vous empêche de faire entrer la prison dans le happening.

8.

Travaillez avec les forces qui vous entourent et non pas contre elles. Ça rend les choses beaucoup plus faciles et, votre but, c'est de parvenir à faire les choses. Quand vous avez besoin d'une autorisation officielle, allez la chercher. Vous pouvez demander l'aide de la police, du maire, du doyen de l'université, de la chambre de commerce, du directeur de la compagnie, des riches et de tous vos voisins. Soyez votre propre responsable communication, convainquez-les tous que ce que vous faites vaut le coup parce que c'est amusant à jouer, exactement comme eux s'amusent à aller à la pêche. Ça ne se fait pas en claquant des doigts bien sûr, mais il est possible de les convaincre et une fois qu'ils seront de votre côté vous pourrez en faire ce que vous voulez.

9.
Une fois que vous obtenez le feu vert, ne répétez pas le happening. Ça le fera manquer de naturel parce qu'il sera élaboré sur le principe d'une bonne interprétation, autrement dit, d'un 'art'. Il n'y a rien à améliorer dans un happening, il ne sert à rien d'être un interprète professionnel. C'est toujours mieux sans art, pour le meilleur ou pour le pire. Si ça ne marche pas, faites un autre happening. En tout cas, il ne sert à rien de répéter des actions comme se frayer un chemin en mangeant à travers une pièce remplie de nourriture, détruire une vieille maison, jeter des lettres d'amour dans un champ et regarder la pluie en délayer l'encre, conduire tout un tas de voitures dans des directions différentes jusqu'à ce qu'elles tombent en panne d'essence. Il n'y a rien de perfectible dans ces actions.

Laissez tomber l'idée d'organiser un spectacle pour un public. Un happening n'est pas un spectacle. Laissez cela aux gens de théâtre et aux discothèques. Un happening, c'est un jeu qui aurait quelque chose de noble, un rituel dont aucune Église ne voudrait, car il n'y a là aucune religion à vendre. Un happening, c'est fait pour ceux qui agissent dans ce monde, pas pour ceux qui veulent rester à l'écart et se contenter de regarder. Quand on intervient, on ne saurait le faire du dehors en regardant du coin de l'œil. Il faut être impliqué physiquement. Sans public, on peut se sentir pousser des ailes et faire usage de toute sorte d'environnements, on peut se fondre dans le monde du supermarché, sans jamais avoir à se demander ce qu'en pensent ceux qui restent assis dans leur fauteuil à tergiverser, on peut étendre son action au monde entier si on veut. L'art traditionnel, c'est comme l'enseignement au lycée et la drogue. c'est fait pour les gens qui ont besoin de rester le cul sur leur chaise pendant des heures et des heures jusqu'à ce qu'ils aient compris quelque chose et ce quelque chose, c'est en général que tout se passe quelque part ailleurs — ce à quoi les gens intelligents préfèrent se contenter de réfléchir. Mais les *happeners* ont un projet et ils y vont, ils le font jusqu'au bout. Pour reprendre une vieille expression, ils ne se contentent pas d'apprécier le décor, ils le plantent.

FACE B

Et maintenant,
donnons quelques
exemples
de happenings

9€



9 782917 824207

éditions • le clou dans le fer

Tout le monde est dans une gare. Il fait chaud. Il y a plein de gros cartons posés partout dans le hall. L'un après l'autre, ils commencent à bouger, à glisser et à tituber dans tous les sens, ils bousculent les banlieusards et sont accompagnés de sons de respiration tellement forts qu'ils couvrent le système d'annonces publiques. C'est l'hiver, il fait froid et sombre, de petites lumières bleues s'allument et s'éteignent un peu partout, chacune à son rythme, alors que trois gros sacs de chantier en toile de jute laissent échapper dans leurs soubresauts un amas énorme de glaçons et de cailloux, en se vidant pratiquement pendant que des couvertures ne cessent de tomber du plafond là-dessus. Suspendus à des cordes, une centaine de barils en métal et de gros pichets à vin se balancent d'avant en arrière, se percutent comme des cloches et dégueulent du verre partout. Soudain, des formes imprécises surgissent du sol et des peintres balafrent les rideaux de coulées de peinture énergiques. Un mur d'arbres affublés de chiffons colorés avance sur la foule ; il éparpille les gens et oblige tout le monde à partir. On est en train de manger, sans arrêt, on mange, on vomit, on mange, on vomit, tout ça sous un implacable jaune. Il y a des cabines de téléphone arabe pour tout le monde, avec un enregistreur et un microphone qui nous branchent les uns sur les autres. Quand on tousse, on inspire les émanations nocives de l'odeur d'hôpital et de jus de citron. Une fille nue court après le bassin de longueurs

d'un projecteur et y jette de l'eau. Diapositives et films projetés en les déplaçant sur les murs et puis des gens pressés qui décrivent des hamburgers, des gros, des très gros, des rouges, des tout petits, des tout plats et ainsi de suite. On pousse tout à droite et à gauche comme quand on fait des cageots, les mots dépassent les murmures avec fracas, « Di-da, ba-roum, M et moi, M et moi, aimez-moi. » Des ombres tremblotent sur les écrans, tronçonneuses et tondeuses crissent comme le métro à Union Square. Bruits de canettes, serpilières imbibées puis vous vous levez pour hurler vos questions aux cireurs de chaussures et aux vieilles dames. Longs silences alors qu'il ne se passe rien et puis — *Paf* — vous voilà face à un miroir qu'on vous plante devant la figure. Écoutez, on tousse dans l'allée. Vous gloussez, vous parlez à quelqu'un en mangeant nonchalamment des tartines à la confiture de fraise. Les ventilateurs électriques se mettent en route, faisant flotter une odeur de voiture neuve sous les narines pendant que les feuilles recouvrent tout un tas de plaintes, d'éruclatations et de trucs roses immondes.

Des femmes nues mangent des saladiers entiers de Cheerios* et de lait au sommet d'une montagne de pneus usagés. Des enfants déversent des barils de lait de chaux du haut de la montagne. À une centaine de mètres de là, des baigneurs et des baigneuses n'arrêtent pas de faire déborder l'eau de petites piscines en plastique aux couleurs vives, en essayant d'attraper avec la bouche des joints en caoutchouc ornés de bonbons Lifesaver** suspendus à des chaînettes fixées à la ceinture des baigneurs. On défait la montagne pneu après pneu et on les jette dans les piscines en faisant gicler l'eau partout. Les enfants attachent les adultes entre eux par la ceinture, ils aspergent de lait de chaux l'entassement des corps désormais immobiles. Après quoi ils bouclent une douzaine de ceintures supplémentaires autour de leur cou, de leur taille et de leurs jambes. Ils emportent ce qu'il reste de Lifesavers dans une boutique de pneus tout frais sortis de l'usine et proposent de les vendre avec de drôles de voix.

En réalité, les happenings sont beaucoup moins compliqués que ça et il y a un échange beaucoup plus fort entre l'environnement et les participants. En voilà le programme caractéristique

* Céréales américaines de forme torique [ndt].

** Bonbons américains de la même forme que les Cheerios [ndt].

Un programme, ce n'est rien d'autre qu'une courte liste de situations ou d'images notées sur quelques morceaux de papier. Elle peuvent être parfois suivies d'observations. On envoie ces programmes à un ensemble de personnes susceptibles d'avoir envie de participer. Ceux qui en ont envie viennent à une réunion où l'on discute du happening et où on met à plat les détails pratiques quant à savoir qui fait quoi et quand. Après quoi, on passe à l'exécution de la pièce dès que c'est possible. J'aimerais maintenant vous lire trois programmes, mais avant cela, qu'il soit bien clair que ce que je vais vous lire n'est que de la littérature et que ce ne sont pas là les happenings en eux-mêmes.

SAVON

1ère matinée : vêtements souillés par l'urine

1ère soirée : vêtements lavés

(dans la mer)
(au lavomatique)

2nde matinée : voitures souillées avec de la confiture dans une rue passante
voitures nettoyées

(dans un parking)
(dans un lavage automatique)

2nde soirée : corps souillés avec de la confiture
corps enterrés sous des monticules
au bord de la mer
corps lavés par la marée

2ème matinée et 2ème soirée :

Chaque personne doit souiller en privé l'un des vêtements qu'elle porte. C'est essentiel, car ça fait référence aux expériences réelles que l'on a connues étant enfant. À travers ce geste, la personne mêle son eau à l'eau de la mer ou à celle du lavomatique et fait ainsi du nettoyage de ses vêtements quelque chose d'inéluctablement intime.

2nde matinée :

Il faudra méthodiquement et complètement badigeonner les voitures de confiture, sous les yeux des passants. On procédera au nettoyage avec la même diligence. Dans le cas de l'utilisation d'un lavage automatique commercial, il faudra le faire comme si de rien n'était. On répondra aux questions éventuelles de la manière la plus évasive qui soit.

2nde soirée :

Une étendue de plage déserte est le mieux.
L'exécution peut être faite aussi bien par des couples que par des personnes seules. Une grande distance doit séparer chaque personne ou chaque couple. Dans le cas de couples, une personne recouvre de confiture son (ou sa) partenaire (nu[e] si possible), lui creuse un trou avec du sable jusqu'au cou et s'assoit tranquillement pour regarder la marée le (ou la) laver complètement. Après quoi ils s'en vont.

Le happening suivant est .

L'APPEL

En ville, quelques personnes se tiennent à des coins de rue et attendent. Pour chacune d'entre elles, une voiture se présente, on appelle un nom, la personne concernée monte à l'intérieur et tout le monde s'en va. Pendant le voyage, la personne en question est emballée dans du papier aluminium. On stationne la voiture à un parcimètre quelque part, on la ferme à clé, avec à l'intérieur la personne argentée assise sans bouger sur la banquette arrière. Quelqu'un d'autre ouvre la voiture et repart avec. On retire les feuilles d'aluminium de la personne et on l'enveloppe de linge sale — ou alors on la met dans un sac de linge sale. La voiture s'arrête. On jette la personne dans un parking souterrain et la voiture repart. Au parking, une voiture qui attendait démarre. La personne est ramassée sur la chape de béton, enfournée dans la voiture et conduite au guichet d'accueil de Grand Central Station. * On y dispose la personne et on la laisse là. Elle appelle des noms et en entend d'autres qui appellent aussi. Ils appellent pendant un certain temps. Puis ils s'exirpent tous de leur emballage et quittent la gare. Ils composent alors des numéros de téléphones déterminés. Le téléphone sonne encore et encore et finalement quelqu'un répond, on demande un nom et à l'autre bout du fil la

* Gare centrale de New York [ndt].

1. On doit décider du minutage et des lieux qui ne sont pas des gares ferroviaires juste avant l'exécution.
2. Il est préférable que cette dernière intervienne sur deux journées, la première à la ville et la seconde à la campagne.
3. Il faut au moins vingt-et-une personnes pour exécuter ce happening correctement. En fonction de ce nombre, six voitures sont nécessaires. Ainsi, on aura trois personnes qui attendent chacune à un coin de rue, une voiture contenant trois personnes dont un conducteur pour les emmener et un nombre correspondant de voitures en deuxième séquence, elles-mêmes occupées par trois personnes qui emmèneront chaque personne emballée à la gare ferroviaire. On peut, cela dit, multiplier ce nombre de participants de base proportionnellement pour constituer un groupe aussi large qu'on le désire.
4. Les noms qu'on utilisera tout au long du happening sont censés être ceux des personnes impliquées.
5. L'emballage dans les feuilles d'aluminium et dans les vêtements doit être aussi scrupuleux que possible avec le visage recouvert, à l'exception d'un trou pour respirer.
6. Les voitures de la deuxième séquence doivent être garées très loin les unes des autres dans un parking qu'on aura choisi à l'avance. Les conduc-

teurs se rendront ensuite dans les parties de la ville où les voitures de la première séquence sont stationnées à des parcmètres. Là, les deux conducteurs échangeront leurs clés, le trio de la première séquence se hâtant vers les différents endroits du parking pour pénétrer dans les autos et attendre l'arrivée des paquets humains. Bien évidemment, ces derniers seront transportés par le trio de la deuxième séquence. De même que pour les autres séquences de l'événement, le minutage de tout ceci doit être établi avec exactitude.

7. Les voitures qui déposent les paquets au parking se dirigeront ensuite vers les habitations respectives de leurs conducteurs où seront reçus les appels téléphoniques.
8. Une fois les paquets humains déballés par eux-mêmes au guichet d'accueil, ils appelleront les conducteurs des dernières voitures mentionnées depuis une cabine téléphonique. On aura le droit de laisser sonner le téléphone cinquante fois avant de répondre. Celui qui répond dit seulement, « Qui ? » Celui qui appelle demande si c'est bien X, en donnant le nom exact, et X raccroche alors calmement.
9. Les gens qui pendent à des cordes dans le bois sont ceux qui ont conduit et accompagné les voitures la veille. Il y a une interversion des positions à partir de là, soulignée par la position inversée au bout des

cordes, les personnes auparavant emballées assumant cette fois un rôle actif. Il ne doit pas y avoir moins de cinq corps suspendus, mais tous les accompagnateurs-voitures peuvent décider de pendre ainsi. Si l'on arrive à un total inférieur à, disons, dix-huit, les autres devront s'asseoir sans bouger entre les cordes et joindre leur voix aux réponses et aux appels des noms. Lorsque les personnes-paquets appellent au loin, la réponse est simplement, « Ici. Ici », jusqu'à ce que chaque corps soit découvert et violenté.

10. En arrivant dans le bois, les personnes-paquets appellent les noms des accompagnateurs-voitures cachés dans les arbres sur une très vaste zone. Se déplaçant en groupe, ils suivent le son des voix et atteignent ainsi chaque personnage suspendu. On lui découpe alors rapidement les vêtements et une fois qu'ils ont tous subi le même sort, le groupe peut repartir. Les personnes suspendues, tout comme celles qui se trouvent assises en dessous, doivent cesser de répondre à leur nom une fois qu'on les a trouvées. Progressivement, les réponses vont diminuer jusqu'au silence et ils se mettront alors à appeler leurs noms entre eux comme des enfants perdus.

PLUIE

Autoroute noire peinte en noir
Que la pluie emporte

Hommes de papier faits de branches
de verger nues
Que la pluie emporte

Feuilles d'écriture répandues dans
un champ
Que la pluie emporte

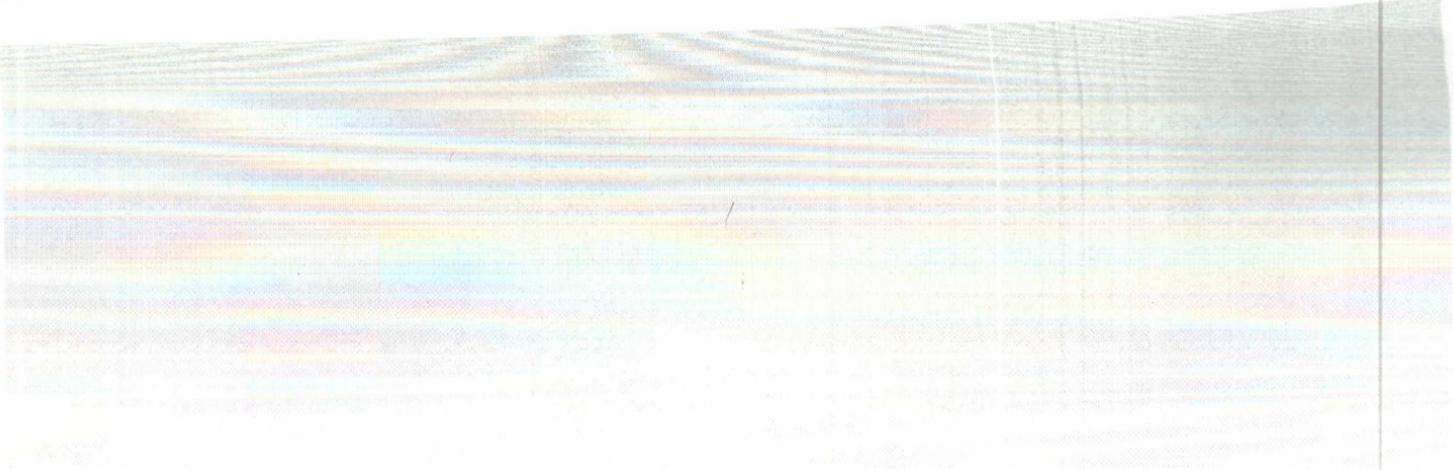
De petits bateaux gris peints le long
d'une gouttière
Que la pluie emporte

Des corps dénudés peints en gris
Que la pluie emporte

Des arbres nus peints en rouge
Que la pluie emporte

Les notes indiquent simplement que

les temps et lieux n'ont nul besoin d'être
coordonnés et qu'ils dépendent des participants.
On peut regarder l'action de la pluie si on
le désire.



VENDREDI 31 JUILLET

férés sont redits de l'autre côté par la voix qui s'éloigne et répète. Au double écho, Lucie Maure crie la phrase de Phénarète, je dis que ce qui est, est. Je dis que ce qui n'est pas, est également. Quand elle reprend plusieurs fois la phrase, la voix dédoublée, puis triple, superpose sans cesse ce qui est et ce qui n'est pas. Les ombres couchées sur le lac bougent et se mettent à trembler à cause des vibrations de la voix.

On voit qu'elles ont entre les mains des petits livres dont elles disent que ce sont des féminaires. Il s'agit de nombreux exemplaires du même modèle ou bien il en existe de plusieurs sortes. Quelqu'une a écrit sur l'un d'eux un exergue qu'elles se répètent à l'oreille et qui les fait rire à gorge déployée. Quand il est feuilleté, le féminin présente de nombreuses pages blanches sur lesquelles elles écrivent de temps

à autre. Pour l'essentiel, il comprend des pages avec des mots imprimés en caractères majuscules dont le nombre est variable. Quelquefois il y en a un seulement ou bien la page peut en être remplie. Le plus souvent ils sont isolés au milieu de la page, bien espacés noirs sur fond blanc ou bien blancs sur fond noir.

Après que le soleil est levé, elles s'enduisent le corps d'huile de santal de curcuma de gardénia. Elles posent un pied en appui sur un tronc d'arbre. Les mains frottent alternativement leurs jambes dont la peau luit. Quelques-unes sont étendues. D'autres les massent du bout des doigts. Les corps nus brillent à cause de la grande lumière du matin. Un de leurs flancs est irisé d'un éclat doré. Le soleil levant fait de même quand il envoie ses rayons à l'oblique sur les troncs dressés et circulaires des arbres. Les arcs

de cercle ainsi touchés réfléchissent un peu de la lumière, leurs contours s'estompent.

Il se crée au-dessus des collines des marais tourbeux. La fange qui les constitue a la couleur du henné. Il s'y forme des bouillonnements, des éclatements en surface, des bulles. Le bâton que l'on remue dedans est arrêté par des corps visqueux et mous. Il n'est pas possible de les amener au jour. Dès qu'on fait pression sur eux, ils se dérobent, ils échappent. Elles disent que par moments les éclatements les bulles sont accompagnés de gémissements de murmures. Le soleil évapore les marais. La vapeur qui s'élève ainsi a une odeur nauséabonde.

Les nomades ont une morte momifiée qu'elles sortent quand il ne pleut pas, à cause de l'odeur du corps qui n'est pas tout à fait sec. Elles l'exposent au soleil dans sa boîte. La morte est vêtue d'une longue tunique en velours vert, couverte de broderies blanches de parements dorés. Elles ont accroché des petites cloches à son cou, sur ses manches. Elles ont mis des médailles dans ses cheveux. Quand elles prennent la boîte pour la sortir, la morte se met à tinter de toutes parts. A tout moment quelqu'une sort sur les trois marches qui montent à la roulotte pour regarder les nuages. Quand le ciel est obscurci, elles s'y prennent à deux, rabattant le couvercle de la boîte et la portant à l'intérieur.

Les petites filles cherchent dans les buissons et sur les arbres les nids des chardonnerets des pinsons des linottes. Elles trouvent des serins verts qu'elles couvrent de

Elles disent qu'elles exposent leurs sexes afin que le soleil s'y réfléchisse comme dans un miroir. Elles disent qu'elles retiennent son éclat. Elles disent que les poils du pubis sont comme une toile d'araignée qui capture les rayons. On les voit courir à grandes enjambées. Elles sont tout illuminées en leur milieu, à partir des pubis des clitoris encapuchonnés des nymphes doubles et plissées. L'éclat qu'elles jettent en s'immobilisant et en se tournant de face fait que les yeux se fixent ailleurs n'en pouvant supporter la vue.

Quand la lune est pleine, on bat le tambour sur la place principale. Des tréteaux sont

dressés. On y dispose des verres de toutes les couleurs et des bouteilles contenant des liquides diversement colorés. Certains de ces liquides sont verts rouges bleus, ils s'évaporent si on ne les utilise pas aussitôt que la capsule qui les bouche a été retirée. Chacune peut boire jusqu'à tomber ivre-morte ou bien jusqu'à perdre le contrôle d'elle-même. L'odeur des drogues qu'on a laissées s'échapper des bouteilles stagne sur la place, écoeurante sucrée. Toutes boivent en silence debout ou étendues sur les tapis déroulés dans la rue. Alors elles font sortir les petites filles. On les voit se tenir à demi endormies effarées hésitantes. Elles sont invitées à user de leur pouvoir sur les corps étendus geignants. Les enfants vont de l'une à l'autre en tentant de les éveiller, en utilisant des pierres des seaux d'eau, en criant de toutes leurs forces, s'accroupissant pour être à la hauteur des oreilles des dormeuses.

A propos des féminaires elles disent par exemple qu'elles ont oublié le sens d'une de leurs plaisanteries rituelles. Il s'agit de la phrase, c'est vers le soir que l'oiseau de Vénus prend son vol. Il est écrit que les lèvres des vulves ont été comparées à des ailes d'oiseau, d'où le nom d'oiseau de Vénus qui leur a été donné. Les vulves ont été comparées à toutes sortes d'oiseaux, par exemple à des colombes, à des sansonnets, à des bengalis, à des rossignols, à des pinsons, à des hirondelles. Elles disent qu'elles ont déterré un vieux texte où l'auteur comparant les vulves aux hirondelles dit qu'il n'en connaît pas qui aille mieux ny ait l'aisle si vite. Cependant, c'est vers le soir que l'oiseau de Vénus prend son vol, elles disent qu'elles ne savent pas ce que ça veut dire.

La toison d'or est une des appellations qui a été donnée aux poils qui recouvrent le

pubis. Quant aux quêtes des toisons d'or auxquelles certains mythes des temps anciens font allusion, elles disent qu'elles en savent peu de chose. Elles disent que le fer à cheval qui est une représentation vulvaire a été longtemps considéré comme un porte-bonheur. Elles disent que les figures les plus anciennes pour décrire les vulves ressemblent à des fers à cheval. Elles disent qu'en effet c'est par de tels dessins qu'elles sont désignées sur les parois des grottes paléolithiques.

Elles disent que les féminaires privilégient les symboles du cercle, de la circonférence, de l'anneau, du O, du zéro, de la sphère. Elles disent que cette série de symboles leur a donné un fil conducteur pour lire un ensemble de légendes qu'elles ont trouvées dans la bibliothèque et qu'elles ont appelées le cycle du graal. Il y est question

des quêtes pour retrouver le graal entreprises par un certain nombre de personnages. Elles disent qu'on ne peut pas se tromper sur le symbolisme de la table ronde qui a présidé à leurs réunions. Elles disent qu'à l'époque où les textes ont été rédigés, les quêtes du graal ont été des tentatives singulières uniques pour décrire le zéro le cercle l'anneau la coupe sphérique contenant le sang. Elles disent qu'à en juger par ce qu'elles savent de l'histoire qui a suivi, les quêtes du graal n'ont pas abouti, qu'elles en sont restées à l'ordre du récit.

Il y a aussi les légendes où les jeunes femmes ayant dérobé le feu leurs vulves en ont été les porteuses. Il y a l'histoire de celle qui s'est endormie cent ans pour s'être blessé le doigt à son fuseau, le fuseau étant donné pour le symbole du clitoris. A propos de cette histoire, elles font beau-



BANDEROLES ▼

Too much input / little output

Same as reality

Dont worry it's an art pièce

Wrong enough

Tragic traffic

It's the same thing !

Soon = more

Pas de peau Pas de Soleil

THE STUDIO AS A SKY



BOOK ▼

Le sommet d'une étincelle

La présence n'est pas une nuisance



ET POUR LES FLEURS? ▼

Boiling water dispenser

Camping sticks with ribbons

Platform

Sydney paintings *4

Plastic cups

Vitamin D painting

Samy collaboration

Flower and their custom pots

Videogram #DF

One fabric piece

Wingsuit folded

Wingsuit print and text

UV neon lights

Video ACT II



ACT III ▼

Aloes peut-être il s'agissait d'une véritable chute libre, une chute libre d'une centaine de jours. Lorsque l'on saute d'un avion, nous voilà bien seuls, face (littéralement) au paysage, au sol.

On aperçoit au loin les ombres de nos futurs amis. Pendant les premières secondes nous croyons encore qu'ils seront de la partie. Finalement non. Ils posent quelques questions évidemment mais ce n'est qu'une curiosité polie. Celle ci est bien dangereuse car elle agit comme un leurre en nous. A l'intérieur même de notre avenir corporel se joue déjà un sentiment d'amitié potentielle. Il n'en est rien ; ils ne sont que de passage mais nous font croire qu'ils resteront. Paradoxalement, ils sont bien sédentaires. Ils ne sont jamais loin mais ne diront rien.

Tout ceci dure naturellement très peu de temps. Mais comme d'autres le disent si bien, cela dure une éternité.

...

Je pisse assis sur le sable pas loin des passants qui font semblant, face à la mer qui est elle même l'unique raison de ma présence. Ils font du cerf volant et avant ils couraient pieds nus. Ils n'ont pas vu que je pissais sur la dune déjà chaude.

Je pense déjà alors à la relecture que j'en ferais d'en 40 ans. Me disant que ce n'était peut être pas si mal d'être la assis dans le sable humide.



ACT II ▼

It was supposed to start like a story about pedagogy, autonomy and flying.

We did know yet that it will include indeed landscapes and free-falling.



L'œuvre est une prémonition

Le thé dans le nuage

La chute libre est sans discours

""Et il y avait cette femme qui tout en conduisant sa voiture ne pouvait s'empêcher de tourner la tête pour regarder le paysage. Seulement pour quelques secondes elle se mettait à regarder la route. ""



TREIGNAC ▼

Sometimes, once in while,
I dont really know if it's related to my addictions, to
architecture or to my creepy relationship with the sky...
Sometimes I want to get high.
So I start looking for building, antennas, bridges and
cliffs
Today it's a different tea, one of my favorite also



SONG WHILE FALLING ▼

Do you really think
While we are up there
What are you doing
When we are falling



S.A.D ▼

Il y a des formes qui habitent et d'autres qui nous habitent. L'environnement dessiné est sujet à ces mouvements qui agissent entre ce qui peut contenir et ce qui est contenu ; (autrement dit) la tasse, son thé et notre paysage. Une forme volontairement commune car comme toujours les responsabilités sont partagées. A chacun d'avoir pleinement conscience de sa position ; s'asseoir et attendre (crucial) ou bien simplement recevoir les formes qui elles mêmes ne s'impatientent jamais. Là, l'activité de ceux et celles qui ont cette patience augmentera discrètement et îles verront alors cette mobilité quasi invisible à nos yeux humains (on peut penser très sérieusement aux Glaciers). (Au gré des saisons) nous nous étalons sur les surfaces déterminées généreusement par les montagnes inférieures et les montagnes supérieures. Cet espace étroit qu'on appelle plage ne correspond pas suffisamment à notre idéal abstrait. Pourtant, sa capacité à nous retenir est totale, horizontale. Et puis les Autres bien entendu (le minéral, le végétal et nous)

SAD est un trouble qui nous affecte (...).

Michelle Porte :

Marguerite Duras, vous avez écrit : « Je fais des films pour occuper mon temps. Si j'avais la force de ne rien faire, je ne ferais rien. C'est parce que je n'ai pas la force de ne m'occuper à rien que je fais des films. Pour aucune autre raison. C'est là le plus vrai de tout ce que je peux dire sur mon entreprise. »

M. D. :

C'est vrai.

M. P. :

Est-ce que vous diriez de la même manière : C'est parce que je n'ai pas la force de ne m'occuper à rien que je fais des livres ?

M. D. :

Quand je faisais des livres, je ne pense pas que j'en étais là, non. J'en ai été là lorsque j'ai cessé de faire des livres, pratiquement. Je veux dire lorsque j'ai cessé d'écrire tous les jours et que j'ai fait des films. Seulement, quand j'ai cessé d'écrire, j'ai cessé, oui, j'ai cessé quelque chose... de... enfin, la chose la plus importante qui m'était arrivée, c'est-à-dire d'écrire. Mais les raisons que j'avais d'écrire à l'origine, je ne les connais plus. Peut-être rejoignaient-elles celles-là. Ce qui m'étonne, c'est que tout le monde n'écrive pas. J'ai une admiration secrète pour les gens qui n'écrivent pas, et aussi, bien sûr, pour ceux qui ne font pas de films.

M. P. :

Beaucoup de vos films se passent dans une maison coupée de l'extérieur.

M. D. :

Ici, oui, dans cette maison. Chaque fois que je

suis ici, chaque fois j'ai envie de tourner. Ça peut arriver que des endroits vous donnent envie de tourner. Jamais je n'aurais cru qu'un lieu pouvait avoir cette puissance, cette force-là. Toutes les femmes de mes livres ont habité cette maison, toutes. Il n'y a que les femmes qui habitent les lieux, pas les hommes. Cette maison a été habitée par Lol V. Stein, par Anne-Marie Stretter, par Isabelle Granger, par Nathalie Granger, mais aussi par toutes sortes de femmes ; quelquefois quand j'y entre j'ai le sentiment, comme ça... d'un foisonnement de femmes. Elle a été habitée par moi, aussi, complètement. Je pense que c'est le lieu du monde que j'ai le plus habité. Et quand je parle des autres femmes, je pense que ces autres femmes me contiennent aussi ; c'est comme si elles et moi, on était douées de porosité. La durée dans laquelle elles baignent, c'est une durée d'avant la parole, d'avant l'homme. L'homme, quand il ne peut pas nommer les choses, il est dans la perdition, il est dans le malheur, il est désorienté. L'homme est malade de parler, les femmes, non. Toutes les femmes que je vois ici se taisent d'abord ; après, je ne sais pas ce qu'il en adviendra, mais elles commencent par se taire, longuement. Elles sont incrustées dans la pièce, comme insérées dans les murs, dans les choses de la pièce. Quand je suis dans cette pièce-là, j'ai le sentiment de ne rien déranger à un certain ordre, comme si la pièce elle-même, enfin, le lieu, ne s'apercevait pas que je suis là, qu'une femme est là : elle y avait déjà sa place. Sans doute je parle du silence des lieux.

Michelet dit que les sorcières sont venues comme ça. Pendant le Moyen Âge, les hommes étaient à la



guerre du seigneur ou à la croisade, et les femmes dans les campagnes restaient complètement seules, isolées, pendant des mois et des mois dans la forêt, dans leurs cabanes, et c'est comme ça, à partir de la solitude, d'une solitude inimaginable pour nous maintenant, qu'elles ont commencé à parler aux arbres, aux plantes, aux animaux sauvages, c'est-à-dire à entrer, à, comment dirais-je ? à inventer l'intelligence avec la nature, à la réinventer. Une intelligence qui devait remonter à la préhistoire, si

vous voulez, à la renouer. Et on les a appelées les sorcières, et on les a brûlées. On dit qu'il y en a eu un million. Depuis le Moyen Âge jusqu'au commencement de la Renaissance. On a brûlé les femmes jusqu'au dix-septième siècle.

M. P. :

Est-ce que ces femmes qu'on trouve dans vos films, dans vos livres, je pense à la femme de *Nathalie Granger*, enfin, Isabelle Granger, à Élisabeth Alione, à Véra Baxter, dans *Les Plages de l'Atlantique* *, est-ce que d'une certaine manière ce ne sont pas encore des sorcières de Michelet ?

M. D. :

On en est encore là, nous les femmes... On en est encore là... oui. On en est là. Ça n'a pas vraiment bougé. Moi, dans cette maison-ci, avec ce jardin, je suis dans des rapports que les hommes n'auront jamais avec un habitat, un lieu.



M. P. :

Dans presque tous vos films, on retrouve ce périmètre clos de la maison, du parc, et la forêt.

M. D. :

Oui. La forêt communique avec le parc. Le parc est la prémice de la forêt. Le parc l'annonce. Il y a un parc dans *Détruire*. Il y a un parc dans *India Song*, dans *Nathalie Granger*. Dans *Jaune le soleil*, il y a un parc noir où il y a les chiens des juifs. La forêt, c'est l'interdit. C'est-à-dire, je ne sais pas exactement ce que c'est que cette forêt de *Jaune le*

soleil, que j'appelle la forêt du nomadisme, la forêt des juifs, je ne sais pas quel est le lien entre cette forêt-là et la forêt de *Détruire*, dont les gens ont peur. Dont une certaine bourgeoisie a peur, dont les hommes ont peur et qu'ils massacrent. Nous, on s'y insère, dans la forêt, on s'y faufile, voyez. Les hommes y vont pour la chasse ; pour sanctionner, surveiller.

M. P. :

À propos du film *Nathalie Granger*, vous avez dit : Ce que je vois avant tout, dans *Nathalie Granger*, avant le film, c'est la maison.

M. D. :

Oui. C'est à force d'y être, peut-être, que la maison m'est apparue comme un contenant. Bon. C'est une vision que je traduis là, pas une idée. On peut voir les maisons comme un lieu où on se réfugie, où on vient chercher un rassurement. Moi, je crois que c'est un périmètre clos sur autre chose que ça aussi. Oui, il se passe autre chose que tout ceci qui est courant, la sécurité, le rassurement, la famille, la douceur du foyer, etc. ; dans une maison, il y a aussi l'horreur de la famille qui est inscrite, le besoin de fuite, toutes les humeurs suicidaires. C'est un tout. C'est curieux, les gens reviennent mourir chez eux, d'habitude, vous voyez. Ils préfèrent mourir chez eux. Dès qu'on est dans un certain marasme on veut rentrer chez soi. C'est un lieu mystérieux, la maison, et... je ne sais pas si dans les villes maintenant on sait ce que c'est. Moi, j'ai découvert la maison avec celle-ci. J'en ai eu une, quand même, en Dordogne, quand j'avais six ans, que ma mère a vendue... Il faut vous dire que j'étais fille de fonc-

tionnaire et que pendant toute mon enfance je n'ai fait que changer de lieu. Quand mes parents changeaient de poste, je changeais de maison. Et ensuite j'ai eu des appartements loués à Paris, et c'est la première fois que j'ai une maison à moi. Et... c'est un petit peu comme si j'y étais née, quand même, ici, je l'ai tellement faite à moi que j'ai le sentiment qu'elle m'appartient depuis... depuis avant moi, depuis avant ma naissance.

VII

CERCLES ET TOILES : STRUCTURES DE GROUPES

Dans le cercle, nous nous faisons face. Personne n'est mis en avant, aucun visage n'est caché. Personne n'est au-dessus, personne n'est en dessous. Dans le cercle, le ventre, la poitrine, l'œil, le sexe, le soleil, la lune, toutes les formes de l'immanence sont égales.

Tous les groupes ont des structures – visibles et cachées. De même que les individus ont des os et de la chair et aussi une subtile énergie corporelle qui a le schème d'un arbre formé par les courants de pouvoir, un groupe a une forme extérieure et une forme intérieure.

Nous pouvons changer notre conscience, nous pouvons transformer notre paysage intérieur, raconter de nouvelles histoires, rêver des visions et en faire de nouvelles formes de pensée. Mais pour changer la culture, nous devons nous relier à l'aide de nouvelles manières, nous devons changer les structures de nos organisations et de nos communautés. « La fonction suit la forme », dirions-nous en renversant la formule du Bauhaus. Car la forme détermine la manière dont l'énergie flue.

Les structures de la mise à distance sont des hiérarchies. Leur forme est l'échelle. Dans les écoles, dans les entreprises, dans les bureaucraties gouvernementales, dans les agences et les professions sociales, nous sommes censés gravir des échelons. La fonction d'une échelle est d'être montée. Les échelons gardent ceux

d'au-dessus séparés de ceux d'en dessous. Sur chaque échelon nous manions du pouvoir sur ceux d'en dessous, et devons nous incliner devant l'autorité de ceux d'au-dessus. Les échelons sont de moins en moins peuplés au fur et à mesure qu'on va vers le haut, si bien qu'un petit nombre exerce toujours le pouvoir sur une plus large masse.

Les structures de l'immanence sont circulaires : clans, tribus, *convents*, collectifs, groupes de soutien, groupes d'affinités, groupes de prise de conscience sont des cercles. Dans un cercle, le visage de chaque personne peut être vu, la voix de chaque personne peut être entendue et appréciée. Tous les points du cercle sont équidistants de son centre ; c'est sa définition et sa fonction : distribuer l'énergie de manière égale.

Créer et travailler dans des structures circulaires est cependant un énorme défi. Nous avons l'habitude des échelles, nous les comprenons même quand nous ne les aimons pas ; elles sont confortables parce que nous savons à quoi nous attendre. Les cercles sont un territoire non familier, une nouvelle terre. Les expériences que nous y faisons peuvent nous guérir ou nous briser le cœur, être merveilleuses ou terriblement frustrantes ; intimes ou destructrices, elles sont plus intenses que n'importe quelle relation, excepté les liens familiaux.

Changer la structure d'un groupe peut être un moyen efficace de changer les relations entre les gens qui sont dedans. Dans une large mesure, et spécialement dans les groupes non hiérarchiques, la structure peut, pour l'essentiel, être pensée comme le schème de communication qui détermine comment circule l'information. L'information est pouvoir – elle nous rend capables de faire des choses que nous n'aurions pas pu faire autrement. Dans un groupe hiérarchique, il n'y a qu'un petit nombre de gens qui ont accès à l'information et qui prennent les décisions. Dans une structure non hiérarchique, chacun prend des décisions et donc tous doivent avoir accès à l'information. La plupart des groupes non hiérarchiques ne font pas assez attention à la manière dont l'infor-

mation est répartie par
de l'information – lettre
et surtout conversation
groupes prospèrent qu
se réunissent beaucoup
rencontrent dans la ru
cité la compagnie l
efficace de dissémin
les tracts, mais tout

Les rôles forme
ses os, les états de
voir soit partagé à
les rôles entre ses
celui de facilitat
– une réunion de
Les facilitatrices
moments où il y
nions légales qu
Les bons facilit
faire varier leur
bien sûr, est de

Les group
melles sont c
des rôles for
chiques, alla
nellement l
n'en ai pas t

La faci

La faci
nion II/

l'information est répartie parmi leurs membres. Les moyens de diffuser de l'information – lettres, affiches, réseaux téléphoniques, réunions et surtout conversations – sont le sang vivant de tout groupe. Les groupes prospèrent quand les gens à l'intérieur d'une communauté se réunissent beaucoup informellement, vont aux mêmes fêtes, se rencontrent dans la rue, vont au café ensemble, et en général apprécient la compagnie les uns des autres, parce qu'un réseau d'amis crée un véritable téléphone arabe qui est la seule manière tout à fait efficace de disséminer de l'information. Les gens ignorent souvent les tracts, mais tout le monde écoute les bavardages.

Les rôles formels que les gens prennent dans un groupe sont ses os, les étais de sa structure externe. Pour être sûr que le pouvoir soit partagé à l'intérieur d'un groupe, il faudrait faire tourner les rôles entre ses membres. On peut s'exercer à un rôle comme celui de facilitateur dans une situation relativement tranquille – une réunion de petit groupe n'est pas une situation stressante. Les facilitatrices virtuoses peuvent réserver leurs talents pour les moments où il y en a grandement besoin – par exemple les réunions légales qui ont lieu en prison peu avant les mises en examen. Les bons facilitateurs devraient également changer de rôle pour faire varier leurs compétences. Une bonne règle de base, flexible bien sûr, est de ne pas occuper le même poste deux fois de suite.

Les groupes fonctionnent mieux quand leurs structures formelles sont clairement définies et comprises. Je vais décrire six des rôles formels souvent tenus dans divers groupes non hiérarchiques, allant des collectifs aux *convents*. Je n'aime pas personnellement la plupart des noms qu'on donne à ces rôles, mais je n'en ai pas trouvé de meilleurs.

La facilitatrice

La facilitatrice observe le *contenu* de ce qui se dit dans une réunion. Elle garde la réunion centrée et la fait avancer. Souvent,

quand les gens discutent d'une proposition, ils vont s'écarter du sujet et parler de tout autre chose. La facilitatrice leur rappelle le sujet, et si nécessaire réserve un moment à venir pour discuter du problème annexe qui a fait surface. De temps en temps, la facilitatrice peut faire le point sur l'avancement de la réunion, dire : « Voici ce dont nous sommes en train de parler... Voici les positions et les préoccupations... Voici ce que nous avons déjà décidé de prendre en compte... » Faire le point et énoncer les propositions en présence est particulièrement nécessaire dans les réunions longues et tendues durant lesquelles les gens ont tendance à oublier ce qu'ils sont en train de faire.

La facilitatrice demande qui veut parler. Si plusieurs mains se lèvent, il/elle peut distribuer des numéros et faire parler à tour de rôle. Quand les gens sont sûrs de pouvoir parler, leur niveau d'anxiété diminue et ils peuvent écouter les autres plus facilement.

Le facilitateur doit rester neutre sur le sujet en discussion. Si il/elle a une position très affirmée, ou désire intervenir sur le fond, quelqu'un d'autre doit prendre son rôle.

La guetteuse d'ambiance (vibeswatcher)

La guetteuse d'ambiance (utilisée par l'Alliance Abalone) suit le processus de la réunion. En particulier il/elle fait attention constamment au niveau de tension et d'anxiété.

Il/elle peut interrompre la réunion périodiquement pour suggérer que les participants respirent, reconnaissent ce qu'ils ressentent, et cessent leurs attaques personnelles. Dans les réunions nombreuses et tendues, un guetteur d'ambiance peut être désigné. Dans les petites réunions, chaque personne peut prendre en charge une partie des responsabilités de ce rôle.

La prêtresse

Dans un rituel du groupe. Elle ouvre les phases du rituel ouvrant son côté et en même temps sur la manière de risquer de se de personnes ou le prêtre début, le rest d'avoir plus

Les gardiens

Les gardiens (Abalone) fonctionnent aussi dès l'ordre et et aux blocs entraînés l'intérieur

Les gardiens pétences certaine tion, à difficile violente réunion profère

La prêtresse ou le prêtre

Dans un rituel, la prêtresse ou le prêtre s'occupe de l'énergie du groupe. Elle/il la garde en mouvement, démarre et arrête les phases du rituel quand l'énergie change, *canalise* l'énergie en lui ouvrant son corps pour la faire couler à travers. La prêtresse ou le prêtre développe une conscience double, est capable d'extase d'un côté et en même temps garde l'œil sur ce que tout le monde fait, sur la manière dont chauffe le chaudron, et sur les enfants qui risquent de se faire piétiner. Dans les grands rituels où beaucoup de personnes ne sont pas familiarisées avec la magie, la prêtresse ou le prêtre doit s'assurer que l'énergie est bien liée à la terre au début, le reste ensuite, et est remise à la terre à la fin. Il est utile d'avoir plus d'une personne occupant ce rôle dans un rituel.

Les gardiennes de la paix (ou pacificatrices)

Les gardiennes de la paix (utilisées dans l'Alliance Abalone) fonctionnent non seulement pendant les réunions, mais aussi dès que le groupe est actif. Elles aident à maintenir l'ordre et à gérer les crises. Aux manifestations, aux marches et aux blocus, elles fonctionnent comme un « service d'ordre » entraîné à désamorcer la violence venant de l'extérieur ou de l'intérieur du groupe.

Les gardiennes de la paix n'ont pas de formation ou de compétences professionnelles. Elles peuvent avoir, par expérience, une certaine facilité à se calmer et à se centrer, à écouter avec attention, à être capables d'établir des relations avec des personnes difficiles de contact. Elles sont à même d'entourer une personne violente et sont en mesure de sortir avec elle de l'espace de la réunion ou de chanter pour couvrir la voix d'une personne qui profère des insultes. Leur valeur ne tient pas tant à ces techniques qu'à leur volonté et leur disponibilité pour assumer cette respon-

sabilité. Idéalement, toute personne d'un groupe devrait être apte à devenir gardienne de la paix.

La médiatrice

Elle est une personne objective et neutre qui aide les autres à résoudre un conflit. Une médiatrice n'est pas un juge, elle n'a pas à choisir entre deux personnes ou deux clans, mais plutôt à aider chacun à écouter et à résoudre les différends. La médiation est une compétence définie, et en général les bons médiateurs sont formés ou ont beaucoup de pratique. Dans la plupart des communautés cependant, beaucoup de personnes peuvent faire de bons médiateurs. Quand des conflits surviennent dans un groupe, ses membres ne devraient pas avoir honte de demander de l'aide au reste de la communauté.

La coordinatrice

Elle peut servir de centre du groupe, de commutateur à travers lequel passe l'information. La coordinatrice garde la trace de ce qu'on est train de faire, de qui le fait, de ce qu'il reste à faire. Son rôle est particulièrement important dans les grands projets impliquant beaucoup de travail et de nombreuses collaborations. C'est un rôle épuisant et moins flatteur que d'autres, mais il procure de merveilleuses opportunités de faire des fautes et d'apprendre à accepter la critique. Les coordinatrices devraient être mieux appréciées et changer de rôle souvent.

Le plus intéressant dans un groupe cependant est sa structure cachée. Tous les groupes fonctionnent avec des règles explicites et implicites. Les règles non dites concernent souvent l'expression des sentiments. Dans beaucoup de familles par exemple, il y a une

règle implicite qui dit : tu ne dois rien dire de négatif à propos de papa et maman. Dans beaucoup de groupes, une règle semblable s'impose : ne dites rien de négatif sur personne.

Dans le collectif *Reclaiming*, en revanche, nous tenons nos réunions avec la règle implicite suivante : si les gens rient de vous, vous insultent, vous envoient des jurons, c'est pour montrer leur affection ; quand les gens parlent tranquillement et prudemment, en recourant aux formules estampillées du mouvement, attention ! Les enfants vont et viennent, nous mangeons et buvons sans arrêt, et les réunions ressemblent à quelque chose qui va de la répétition de théâtre amateur à la bataille rangée dans une cour d'école maternelle. Les réunions durent de quatre à cinq heures, mais nous venons à bout de nos ordres du jour. Je considère que ces réunions sont de bons processus de groupe. La règle explicite, pour laquelle nous luttons sans cesse afin de la mettre en pratique, est : tous les sentiments sont réels et valables par eux-mêmes, exprimez-les librement.

Un autre aspect de la structure cachée d'un groupe peut apparaître en demandant aux membres de se poser les questions suivantes : dans quelle mesure est-ce que je me sens connectée au groupe ? Est-ce que je me sens aliénée ? Si le groupe était un cercle, où serais-je ? Dedans ? Au centre ? À la périphérie ? Dehors ? Dans quelle mesure agirais-je différemment si je me sentais centrale ou connectée ? Un groupe qui a des conflits peut demander à chacun de ses membres de dessiner le groupe comme un cercle, et de marquer sa position, afin que chacun puisse regarder le dessin et parler des différentes perceptions de la structure du groupe.

Un moyen facile de renoncer au pouvoir est de faire comme si nous ne pouvions en avoir. Il y a d'importantes forces culturelles à l'œuvre qui nous font nous sentir aliénées et isolées, aussi n'est-il pas étonnant que les situations de groupe puissent être très pénibles pour beaucoup de personnes qui se sentent exclues et périphériques, jamais dans le coup avec les autres. Quelqu'un qui

ment, personne ne joue un seul rôle, nous commutons tous, nous inventons pour nous de nouveaux personnages que nous faisons croître et embellir. Certains sont même capables de fonctionner comme de vraies personnes, solides, engagées, capables d'aimer et de travailler dur.

Le pouvoir-du-dedans intègre le pouvoir de nous changer nous-mêmes. Dans mon expérience, les gens ne changent pas parce qu'on leur donne des réponses, mais en se posant à eux-mêmes des questions pertinentes. Je fournis de telles questions pour chacun des rôles que je décris.

Les dix positions sont ordonnées en fonction de la place que tendent à occuper dans un cercle ceux qui les prennent, de la périphérie vers le centre.

La louve solitaire

Vous ne vous engagez pas dans le groupe, mais vous aimez le critiquer et le comparer à d'autres groupes, en général de manière défavorable. Demandez-vous : « Pourquoi ai-je envie de parasiter des gens que je considère inférieurs ? Est-ce que ceux qui me sont égaux m'effraient ? » Et demandez-vous : « Est-ce que mes critiques ne seraient pas différentes si je disais "nous devrions..." au lieu de "vous devriez..." ? »

L'orpheline

Souvent vous avez un passé de perte et de privation. Vous avez peut-être été prisonnier, ou malade mental, ou toute autre figure culturelle de la Chute. Vous voulez désespérément la proximité offerte par le groupe, mais vous êtes terrifié par le risque de la perdre et par le rejet que vous allez sûrement connaître. Vous croyez que si les gens vous connaissaient réellement, ils seraient

décus ou dégoûtés. Aussi rôdez-vous au bord des groupes, sans vous ouvrir et sans vous faire d'amis, et certains se mettent en effet à ne pas vous aimer, réalisant vos pires frayeurs. Demandez-vous : « Quel travail est-ce que je peux faire pour le groupe, de préférence en compagnie d'une ou deux autres personnes ? Comment puis-je participer ? »

La demandeuse d'asile

Vous êtes constamment en train de demander quelque chose au groupe, des conseils, du réconfort, de l'aide. Vous voulez que le groupe vous fasse vous sentir accueilli, important, aimé, soutenu. Après tout, ne disent-ils pas que c'est à cela que ça sert ? Demandez-vous : « Quel travail puis-je réellement faire pour le groupe ? De quelles tâches puis-je me charger, et suis-je capable de le faire de telle manière que mon travail ne requière de personne d'autre de dépenser de l'énergie ou du temps pour ces tâches ? » Demandez-vous aussi : « Est-ce que j'agirais différemment si je sentais que j'avais du pouvoir ? » Et agissez alors ainsi.

Le tas

Vous vous contentez d'occuper l'espace. Vous pensez que vos opinions et vos idées ne sont ni intéressantes ni valables. Peut-être avez-vous été formé toute votre vie à penser ainsi. Portez des couleurs plus vives et essayez de parler au moins une fois à chaque réunion, en particulier quand vos idées et vos perceptions diffèrent de celles des autres. Prenez une tâche impliquant plus qu'un travail de routine, peut-être en compagnie de l'orpheline. Prenez rendez-vous avec quelqu'un du groupe pour faire quelque chose ensemble à l'extérieur.

La princesse

Vous êtes tellement sensible que le groupe n'est jamais assez doux pour vous. Vous vous sentez obligée de faire remarquer des petites tensions et des nuances mineures de conflit, et vous exprimez souvent une grande anxiété. La princesse, qui peut aussi être un prince, est souvent un thérapeute ou un médium, et laisse généralement tomber les groupes si elle ne les dirige pas. Demandez-vous : « Avec qui suis-je en compétition, et à propos de quoi? » Empêchez-vous de faire des remarques sur le fonctionnement du groupe jusqu'à ce que vous puissiez le faire en insultant amicalement un autre membre du groupe.

Le clown

Le clown ou le fou est un personnage important dans beaucoup de religions tribales. Le travail du clown est de se moquer des gens et des cérémonies, et de fournir un soulagement comique. Vous rendez probablement un service important au groupe. Cependant, demandez-vous : « Est-ce que je peux être sérieux quand c'est nécessaire? Est-ce que je sais comment pratiquer la réserve? Est-ce que mes clowneries à tout bout de champ font avancer le travail du groupe? Est-ce que j'ai peur du conflit ouvert? »

La gentille fille

Vous êtes charmante et gentille, et désirez terriblement l'approbation des autres. Votre excuse quand vous ne voulez pas faire quelque chose, c'est que vous ne vous sentez pas bien ou que vous êtes malade. Vous aimeriez qu'on s'occupe de vous, alors que vous êtes en fait beaucoup plus compétente et forte que vous ne voulez le croire. Demandez-vous : « Est-ce que ce que je veux vraiment

dire est *je ne peux pas*, ou alors est-ce *je ne veux pas*? Et si la tâche devait être faite de toute façon, que je le veuille ou non – et faite par moi? Quel sera mon nouveau niveau de responsabilité ou de pouvoir si je le fais? Est-ce que cela me fait peur? » Demandez-vous aussi : « Qu'est-ce que je ferais dans la vie, dans le groupe, de toute façon, que les autres approuvent ou non? » Demandez au groupe de ne pas vous couvrir d'éloges lorsque vous faites ces choses.

La haine de soi

Vous êtes perfectionniste, plus dure avec vous-même qu'avec les autres. Et vous augmentez sans arrêt vos exigences pour le groupe et vous vous insurgez lorsque les autres ne sont pas à la hauteur. Vous ne comprenez pas pourquoi les autres se sentent coupables après vous avoir parlé, alors qu'en réalité vous vouliez seulement essayer d'élever leur niveau de conscience à propos des objectifs du mouvement. Soyez plus agréable avec vous-même. Jouez. Au moins une fois par jour, faites quelque chose d'irresponsable. Glissez vos critiques entre des marques d'appréciation. Demandez-vous si vous vous prenez pour Jésus. Si la réponse est oui, trouvez des amis qui entonnent des hymnes discordants en votre honneur avant d'entrer en réunion.

Le rocher de Gibraltar

Vous prenez en charge des tâches ingrates et vous les réalisez. Vous vous souvenez de ce que tout le monde oublie. Tout le monde vient à vous avec ses problèmes. Les étrangers vous voient souvent comme le « leader » du groupe. Et en effet, vous sentez que le groupe s'écroulerait sans vous. Demandez-vous : « Est-ce que j'ai peur de montrer mes faiblesses? » Dites-vous aussi : « Quelles sont les tâches que je peux déléguer? » Abandonnez

aussi bien des tâches profitables, créatives, que du travail routinier.
Commencez à entraîner la personne qui vous remplacera immé-
diatement, avant que l'épuisement ne s'installe.

La star

Vous sentez que les réunions n'ont jamais vraiment commencé avant votre arrivée. Vous parlez beaucoup, interrompez les autres souvent, parce que vous savez que vous allez dire exactement ce qu'il faut pour résoudre le problème. Vous êtes réellement brillante, et vous aimez impressionner les gens. Exercez-vous à rester silencieuse. Demandez-vous : « Est-ce que je veux impressionner les gens ou est-ce que je veux qu'ils prennent leur pouvoir ? Qu'est-ce que je sens, moi, lorsque j'ai affaire à des gens qui essaient tout le temps de me prouver que je ne peux être leur égale ? » Prenez conscience que c'est comme cela que les autres vous sentent. Changez et gardez des amis.

Ma propre tendance dans les groupes est de jouer les rôles du rocher ou de la star. J'ai été formée à ces rôles depuis l'enfance : dans ma famille on me donnait beaucoup de responsabilités. Comme mon père est mort quand j'avais cinq ans, je suis devenue la confidente de ma mère, et j'ai compris que même des adultes prenaient mes idées et mes opinions au sérieux. J'ai grandi en me sentant spéciale. À l'école, j'étais souvent la meilleure élève de la classe, celle qui connaît toujours la bonne réponse à la question quand personne ne sait. J'étais aussi assez intelligente pour réaliser qu'être toujours première dans la compétition scolaire ne me faisait pas aimer, et pouvait facilement faire de moi la cible de la jalousie et de l'hostilité. Aussi ai-je développé une sorte d'humilité de pacotille, une manière de dire : « Laissez tomber, les gars, je suis de votre bande, ce 20 n'était qu'un accident, et regardez comme je suis mauvaise au ballon ! »

I AM SO HAPPY

TO SEE EACH ONE OF YOUR

BEAUTIFUL FACES



1. TWELVE LITERARY PANSIES IN DESPERATE NEED OF A LESBIAN FRIEND





“BOATS AND BOATS IN VENICE”





2. THIS IS A MEANINGFULL ANECDOTE ABOUT
DOUGLAS CRIMP AT JAN MOT GALLERY IN
BRUSSELS



...the ...







3. WAWIS BAR IN MEXICO CITY

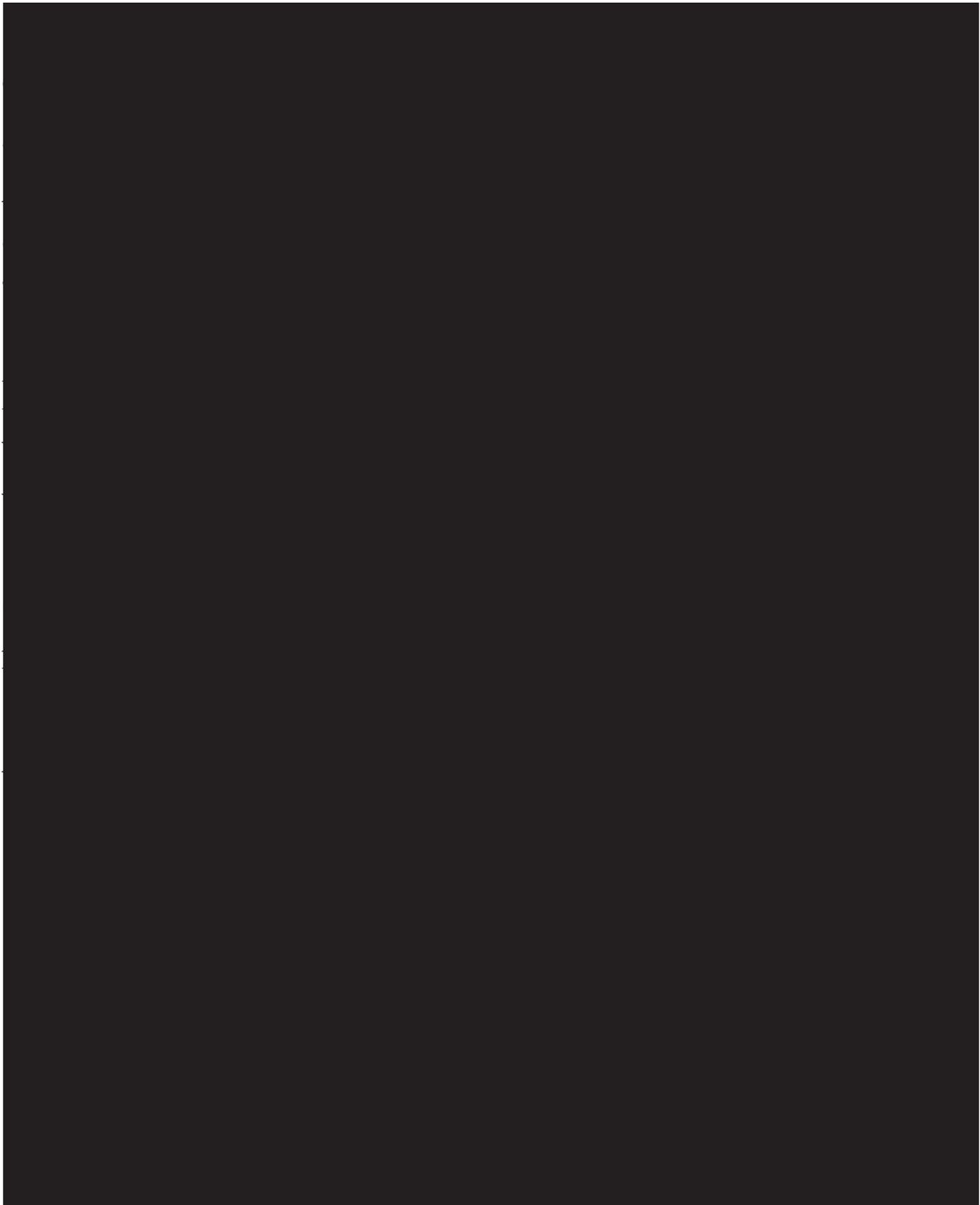






4. “MAGIC HOMOPHOBIA”





SAMEDI 1er AOÛT

The Centre

notes for writing a novel in the future

...

Previously unpublished text, 2003. Translated from the French by Deke Dusinberre.

...

THE CENTRE is a documentary on the design of a huge sports complex, the CENTRE, by members of the international Rastafari community. The CENTRE is in fact just a front for the promotion of the spread of the Rasta religion on the American continent. This goal is known only to the men carrying out the mission, their silent partners, and certain investors—everyone else involved in the project thinks they are working solely on the design of a sports facility.

The Rastafari movement elected five people to carry out the mission. The community considers Lee, Prince, Jimmy, Sly, and John to be a reliable team that has proved its worth on an intellectual as well as practical level. Rasta leaders were almost unanimous in thinking that the team of five individuals constituted an ideological and technical plus for the whole movement. The five are known as The Group. The Group is viewed as prolific and creative, composed of a younger generation that can spread Rastafarianism, which is so recent and fragile that some people feared it would die out before reaching its first centenary. The Group is viewed as a technical, more than spiritual, tool—the faith of Lee, Prince, Jimmy, Sly, and John fluctuates too frequently for them to be invested with the latter role.

Lee, Prince, Jimmy, Sly, and John first met in a Rasta lodge in Miami, where they spent seven years receiving religious instruction and working for the Rastafari community. All are black, some were born in Jamaica, the others in the United States. They come from different social backgrounds. Jimmy and John (who is the youngest, at

27) are musicians. Lee runs a large hardware consulting firm with his father, while Prince (at 41, the eldest) is a self-taught engineer, and Sly is studying theology at the lodge.

The CENTRE is located in the Sonora desert on the Mexican border. The choice of a desert was based on Sly's theory that the movement should return to its Ethiopian roots. Sly nevertheless feels that strict application of the doctrine of a return to roots would be a backward step both literally and figuratively, thereby hindering the spread of the movement's ideas. He thinks that the notion of authenticity is functional and usable only after it has been filtered through a screen of culture and artifice—a process of re-creation. By re-creating a set of environmental conditions similar to the primal landscape, Sly thinks that they can combine the movement's need for rejuvenation and expansion with its fundamentalist goals.

The CENTRE aims to be as large and comprehensive as Caesar's Palace, that huge gambling and entertainment complex in the desert near Las Vegas. The Group nevertheless refuses to attack the casino head on, partly from fear of overly intense competition that might trigger racial conflict, and partly from a decision to distance itself from those activities, the better to establish the CENTRE as an ideological opposite to Caesar's Palace, although built on the same scale. The suggestion that the CENTRE be built not far from Caesar's Palace was therefore rejected in favor of an outlying location in the Sonora desert. Unlike many of their peers, who consider Caesar's Palace—and all of Las Vegas—as the modern epitome of a decadent Babylon, the Group does not have negative preconceptions about such places, but thinks that the concept is too limited to generate creative developments. Although its ideological foundations are radically different from those of Caesar's Palace, the CENTRE is also involved in entertainment, and borrows many of its operating strategies from Caesar's Palace.

The CENTRE primarily focuses on sports and athletic activities. Creative and intellectual activities are also envisaged, but in a tangential way, as complements to certain training sessions or the practice of certain sports.

The sports on offer can be divided into several categories. The perspective adopted here does not correspond to the usual categorisation, but is understood in terms of a sport's repercussion on the CENTRE's structure and intellectual thrust.

On a practical level, sports are considered from the standpoint of their playing field, hence can be divided into two main groups: indoor and outdoor sports. Then more subtle distinctions are made, linked to the natural conditions required for the best experience of a given sport—the CENTRE will thus stretch over several dozen miles, artificially recreating the natural settings and environments conducive to certain sports. This wide range of varying climatic conditions will create a spectacular effect designed to attract a large clientele of tourists.

The CENTRE will host only sports that involve several players, with a minimum of two. These activities take place under the auspices of a certain number of partners, regulations, and short-term stakes and outcomes. They therefore differ from athletic competitions linked to individual performance or centre on improving the body's physique or appearance. The CENTRE will have places of worship and research equipped with traditional and new media, comprising collections of documents invaluable to Rastafari culture, lent by institutions unable to conserve them properly. This project of assembling documentary materials is perceived by some people as a neo-colonialist activity, and is an object of discord with the Group itself.

The financial network backing the CENTRE is mainly linked to the Rastafari network itself and various peripheral connections ranging from reggae music labels to voodoo communities via private firms run by members of the Rastafari community and other Rasta organisations around the world. In Japan, for instance, local enthusiasm for dub and reggae has led to the establishment of a growing number of Rasta communities in the past 20 years. They feel that a return to the movement's roots is crucial—especially since they have no automatic affinity, historical demands, or natural commitment to the movement. They therefore organise trips to Ethiopia, Jamaica, and stopover destinations on the eastern seaboard of America. Investing in the CENTRE

The...

is a way of integrating themselves within the root communities, establishing relations that are professional yet also more fundamental, by getting in on the ground level of what is supposed to become a crucial focus for the movement. In other words, they are seeking natural, indisputable integration into the communities of the future.

This is where ideology becomes closely intertwined with economics. The documentary, in the form of an unillustrated text, will primarily explore the following points:

- The financing of the CENTRE, its investors and partners
- Conflicts and power plays within the community
- Strategies for operation and expansion
- The CENTRE's ideological foundations, plus attentive examination of the personalities of the members of the Group.

Excerpt 1

The Group is discussing the strategy of a radical eastward shift. The meeting takes place in a hotel somewhere between Miami and New York, where the Group has rented a small room equipped with a plasma screen and power-point unit. Maps are projected onto the screen at a rapid pace. The men wear suits and ties. The meeting lasts roughly forty minutes.

"- Expansionist strategies must be based on the initial form of the entities undergoing growth. We have neither a natural territory nor a unified form.

- The system has always relied on the distance between its poles—on gaps and voids. The system is obscure, multifarious, and fragmented. It therefore functions in a fluid, revitalising way. Rather than 'adaptability,' which seems to us like an outmoded notion, we will stress the more modern notion of 'reactivity,' and we're wagering on an eventual convergence, in the near future, of the notions of reactivity and 'sensitivity.' We thus have three terms that I will list again in chronological order: adaptability - reactivity - sensibility.

– The axis of displacement (the diaspora) has occurred vertically, from south to north, at a steady pace, the distances between each base are equal. This demonstrates the strategic intuition of the system and its solidity. Now we want to trigger a horizontal displacement. This strategy will establish a grid, that is to say will be based on lines perpendicular to the original axis.

– An implantation all the way on the other side of the country apparently contradicts the idea of steady progression. But in fact we think we should divide our horizontal axis in two: one part will start from the main axis, the other part from the other end. The two thrusts—right/left and left/right, or east/west and west/east—will meet at a central point determined in advance. Our plan is to advance twice as fast this way. The idea of spurring competition between the two opposing axes, creating rivalry and thereby hastening progress, has been rejected for reasons linked solely to the movement's humanist dimension. Furthermore, we think that some rivalry between the two axes will crop up naturally—but tension is to be kept to a minimum.

– Our methods of action will be characterised by their mildness. We have to almost entirely eliminate the initial goal from movement's mind. This is the most important point of our strategy, which must appear to involve an entirely different project. The real reasons will be revealed only to the higher authorities, and just once, at the very start of the campaign. We won't repeat ourselves. A plan will be presented, action initiated, and forces amassed—but we will no longer discuss the trigger. Natural autonomy must be allowed to take over: we impart the thrust, then let the wheel spin freely..."

Excerpt 2

The Group meets informally in John's recording studio. During Lee's presentation of the various kinds of sporting activities at the complex, Jimmy composes several new melodic tunes.

S⁵In a set of two distinct elements, we can say nothing other than the fact that they are not the 'same' element. If we wish to distinguish them further, we must provide additional information about the whole, specifying certain elements, imparting a 'structure' to the whole. That means considering it from a specific standpoint. If we want to focus on the differences between elements—'bigger,' 'smaller,' etc.—we will establish an ordering structure; if we want to speak of proximity and borders, we will establish a topological structure, and so on. If we want to calculate a third element based on the first two elements, we will define the relevant operation.

The games—in our case, team sports—are determined by this same type of linkage and interaction.

Some sports call for a more strategic perspective than others, the comparative and differential points being as numerous as the sports themselves. Someone who spends twenty days in the complex could manage to assimilate an exponential number of different structures, thereby increasing his or her creativity. The outcome of such a session is to enable that person to switch between, indeed to hybridise, various structures of sport activities, and to create new ones..."

Excerpt 3

Sly returns to the themes of Ethiopianism, expansionism, and his vision of authenticity. The Group has been to the site during the day, and is now in a bowling alley at a sports center just outside Tucson.

"Ethiopianism should not just be taken metaphorically. That mistake is made by people who overlook their own power of abstraction. Ethiopianism can not be reduced to the concept of a black god. That concept is primordial, however, and people who reject it by saying that God is not an entity that can be depicted and envisaged with earthly concepts have halted too early in their quest for transcendence. On the contrary, it is only by passing through a series of concrete, erro-

neous representations that we can arrive at an abstract grasp of our faith. The return to African roots advocated by Ethiopianism is valid and necessary. It should be envisaged both as a foundation and as a metaphor. We must master the thrusts and flows that define us, but we must do so in a contemporary way. A return to roots is envisageable as a guiding concept, but not as an actual lifestyle.

The movement's expansion has experienced many moments of setback. A return to roots contradicts expansion, but as an idea it might serve as a special tool or guideline.

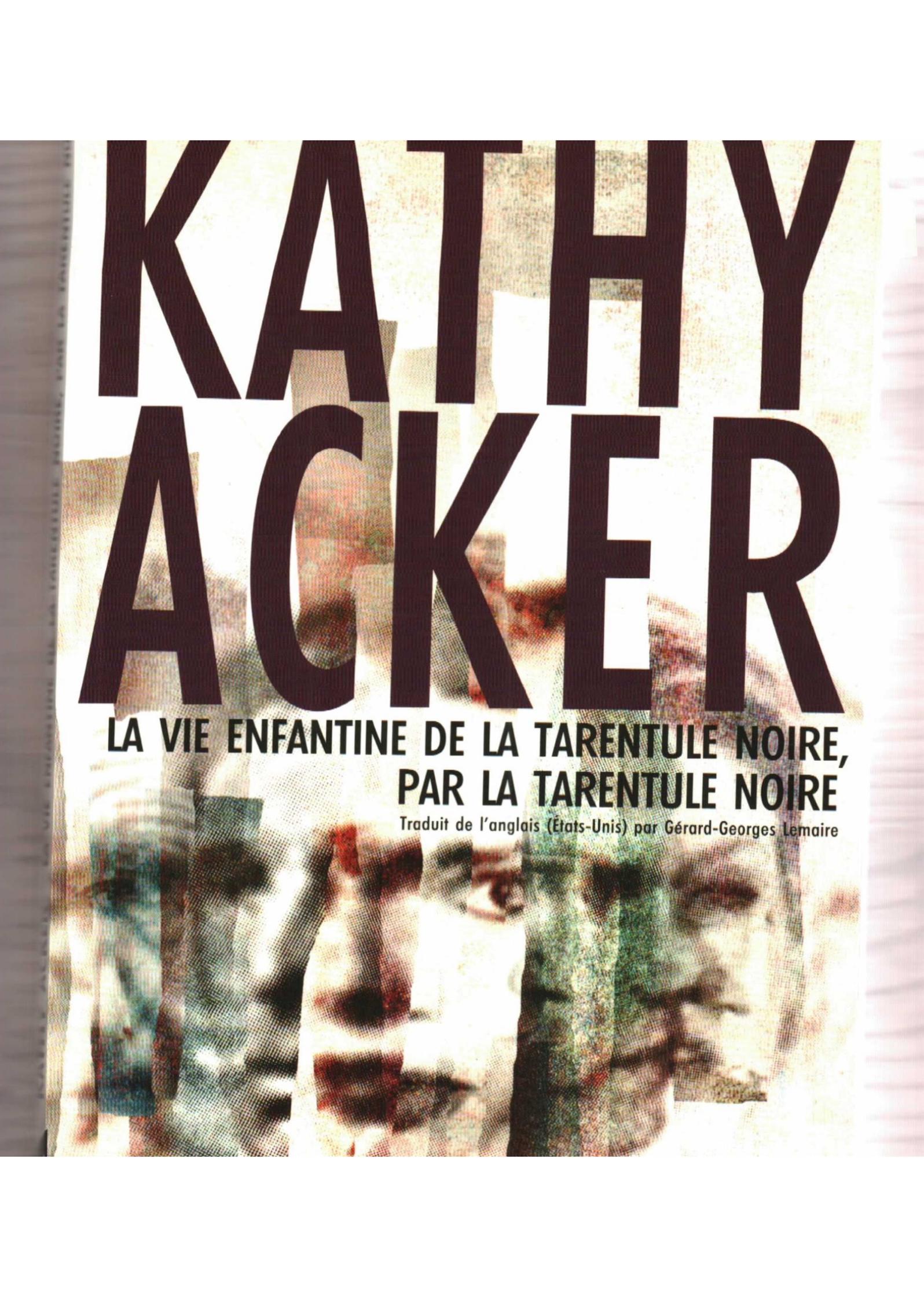
A mistaken understanding of authenticity has turned a 'return to roots' into an accessory.

Authenticity must be grasped as a point of departure and a terminus—a beginning and an end—between which lies a series of filters to the *n*th degree. The people able to re-establish a notion of functional authenticity will be those who have the greatest dexterity in using these filters. So we must use artifice, copies, and imitations to arrive at just the right point.

The Sonora desert is a classic spot for reaching such goals. A reference, yet without harmony. With no initial wholeness, but on the contrary a great number of tasks..."

DIMANCHE 2 AOÛT

COUVERTURES



KATHY ACKER

**LA VIE ENFANTINE DE LA TARENTULE NOIRE,
PAR LA TARENTULE NOIRE**

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Gérard-Georges Lemaire

OSWALD DE ANDRADE
MANIFESTE
ANTHROPOPHAGE

Manger la culture colonisatrice, telle est la revendication du *Manifeste anthropophage* écrit au Brésil, en 1928. À travers cette poésie savoureuse, Oswald de Andrade prône la transformation du Tabou en Totem. Le poète affirme la modernité brésilienne dans un processus esthétique et politique de transgression constante. « Seule l'anthropophagie nous unit. [...] *Tupi or not tupi, that is the question.* »

FACEITLI

OSWALD DE ANDRADE (1890-1954), poète et fondateur du modernisme brésilien dans les années 1920 avec Mario de Andrade, il est connu pour son œuvre aussi diverse qu'iconoclaste et polémique. Le *Manifeste anthropophage* est, avec le *Manifeste de la poésie Bois Brésil*, un des écrits les plus radicaux de cet auteur majeur du Groupe des Cinq.

BLACK ATHENA

The Afroasiatic Roots of Classical Civilization

Volume 1:

The Fabrication of Ancient Greece 1785-1985

MARTIN BERNAL

CAConrad

E C O D E V I A N C E

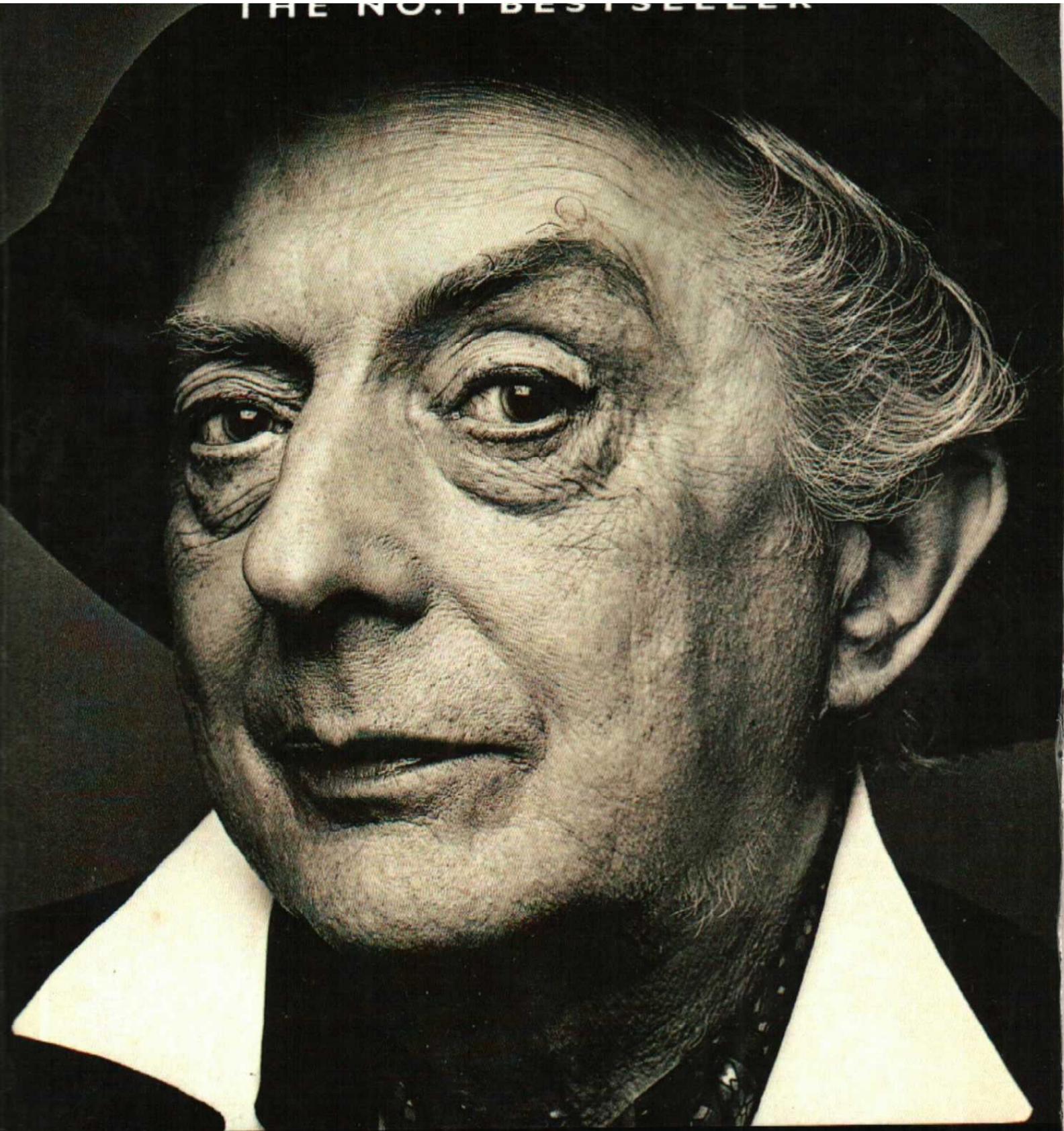
(Soma)tics

FOR THE

Future

Wilderness

THE NO. 1 BESTSELLER



Quentin Crisp

RESIDENT ALIEN

The New York Diaries

flam

POEMS
MAYAKOVSKY'S
REVOLVER'S

"His poems... strike at the soul." - Vanity Fair

MATTHEW
DICKMAN

Matthew Dickman



Silvia Federici
*Caliban
et la Sorcière*

FEMMES, CORPS
ET ACCUMULATION PRIMITIVE



Mythes emblématiques traces

Verdier
poche

Carlo Ginzburg

nouvelle
édition

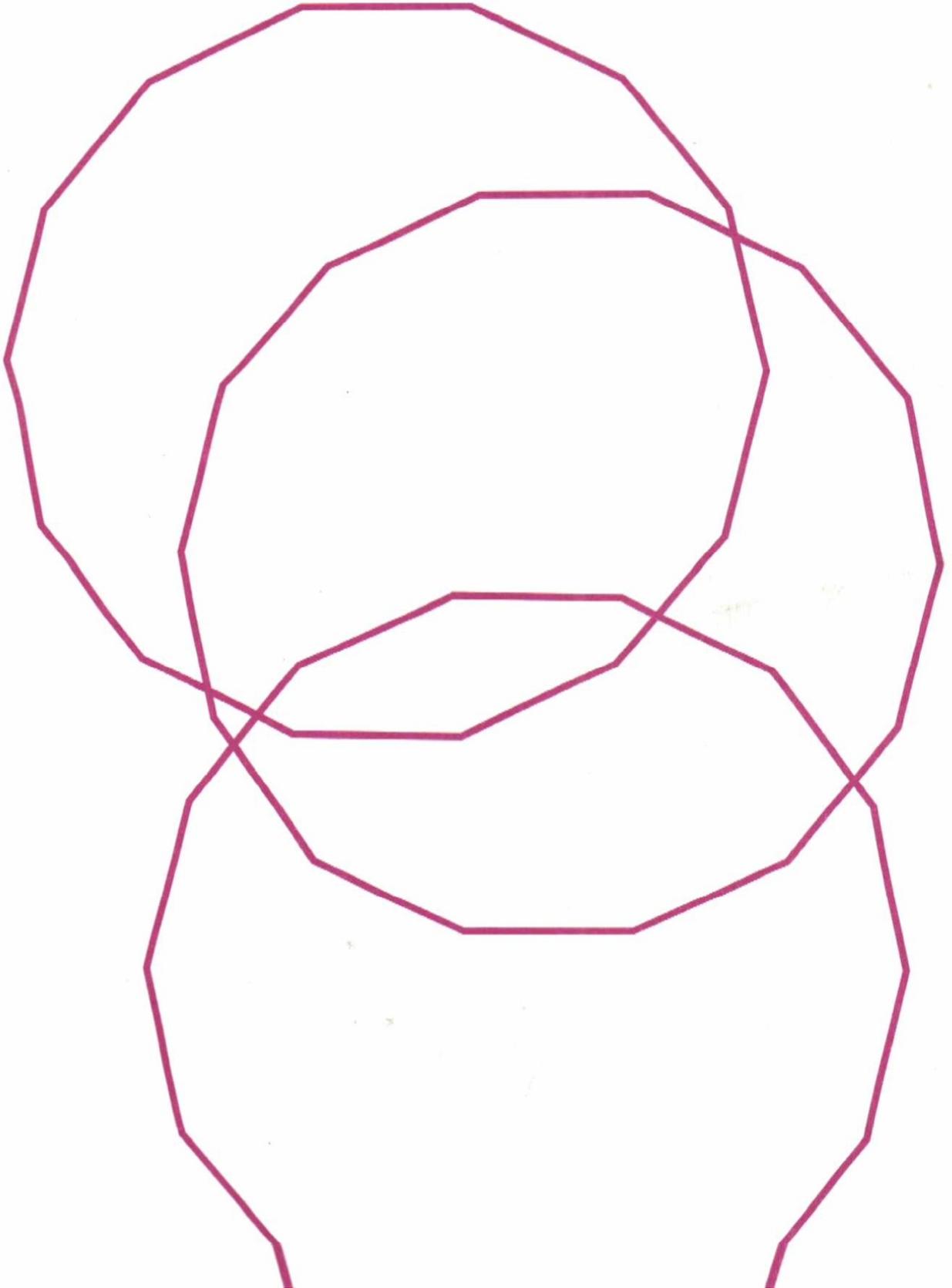
anthropologie
histoire

CARVER

**LES VITAMINES
DU BONHEUR**



In the Canyon, Revise the Canon



MONIQUE WITTIG

**LES
GUÉRILLÈRES**



LES ÉDITIONS DE MINUIT

MARGUERITE DURAS
MICHELLE PORTE

**LES LIEUX DE
MARGUERITE DURAS**



MAURO

LIU OTION

UNE HISTOIRE SECRETE DU VINGTIEME SIECLE

Greil Marcus

LIPSTICK TRACES

ITIONS ALLIA



LISA
ROBERTSON

The Men

ENITHARMON

Carla Lonzi

Autoportrait

Carla Accardi, Getulio Alviani, Enrico Castellani,
Pietro Consagra, Luciano Fabro, Lucio Fontana, Jannis Kounellis,
Mario Nigro, Giulio Paolini, Pino Pascali, Mimmo Rotella,
Salvatore Scarpitta, Giulio Turcato, Cy Twombly

Conversation

avec / with

Lili Reynaud-

Dewar,

avant / before

Ceci est ma maison /

This is my place,

MAGASIN,

Grenoble,

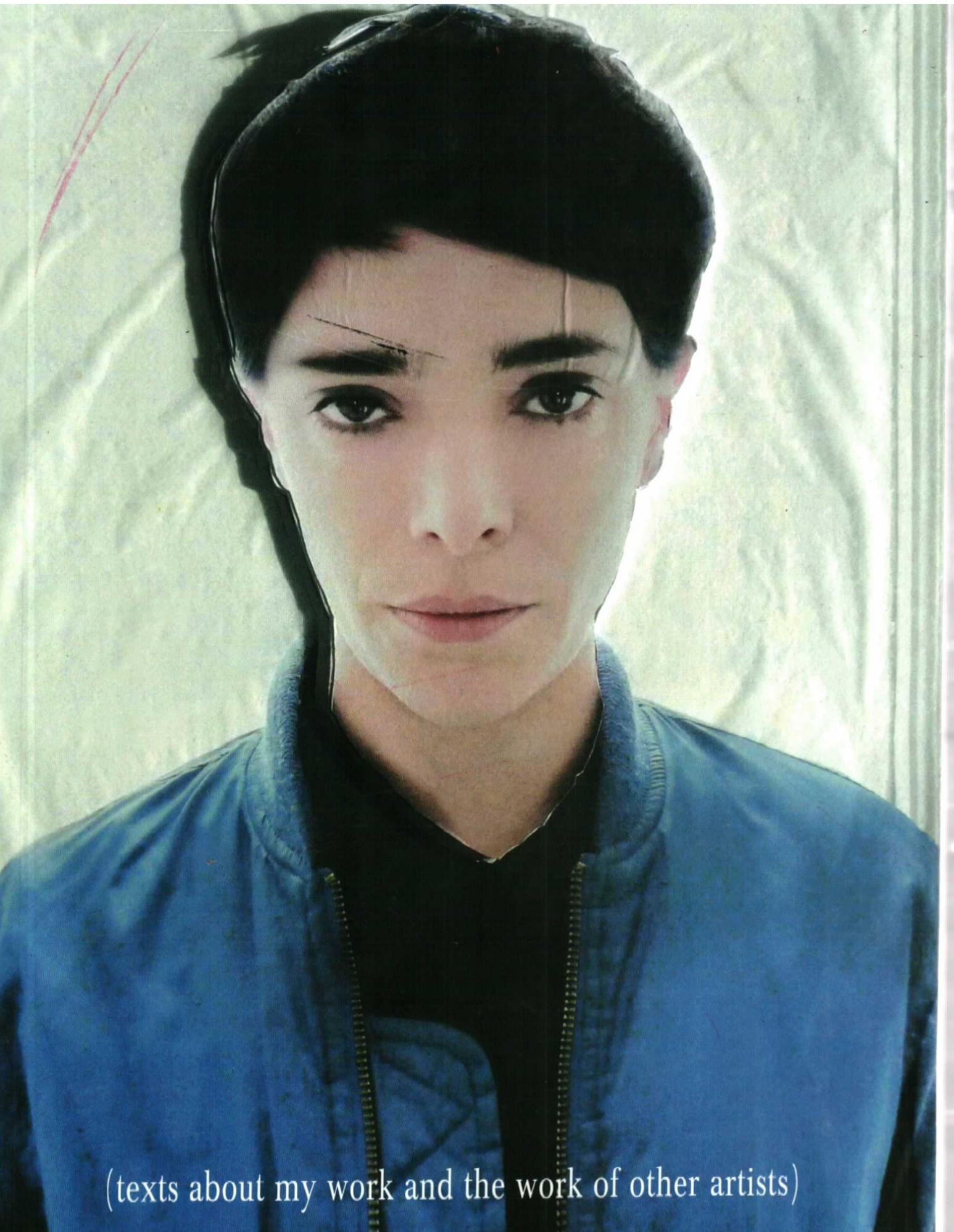
2012

Yves Aupetitallot





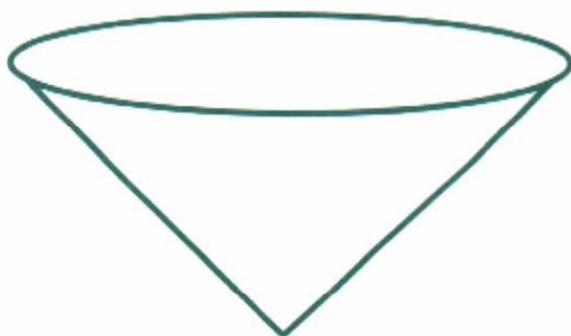
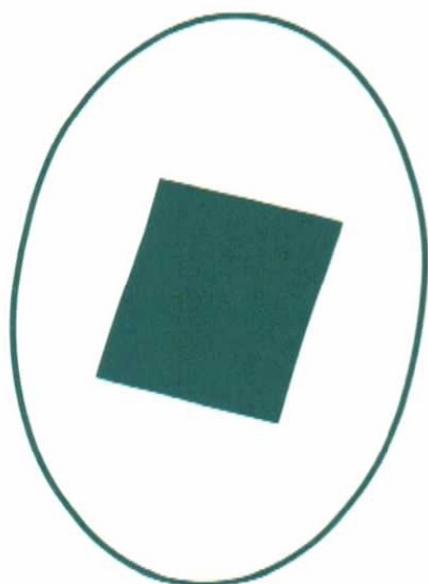
LUCAS DE LIMA



(texts about my work and the work of other artists)

Content

Shana Moulton



MOUSSE

Chris Kraus
Richard Hawkins
Fimgreen & Dragset
ZACHARY CAHILL
DORA GARCIA
JIMMIE DURHAM
Alicia Knowles
SUSAN HILLER

Mark Leckey
WILLIAM E. JONES
Kenneth Goldsmith
MOTTIE WITT
DORIS GARCIA

John Miller
SHANNON EBNER
Sharon Lockhart
Mark Leckey
KARL HOLMQUIST
Jill Magid
David Robilliard
SETH PRICE

HENRI CHOPIN
DAVID SALLE
ED ATKINS

Peter Wächter
JOHN GIORNO
IAN CHENG
Darren Bader
Alice Notley
ADRIAN PIPER
TOM BURR

Hito Steyerl
JEREMY DELLER
Seth Siegel
LEON GOLUB
Moyra Davey
WILLIAM HODDER

Merlin Carpenter
DONALD JUDD
DAN GRAHAM
DAN GRAHAM
MATTY SEARS
JAMES TATE
Luis Camnitzer
Simon Thompson
MAURIZIO NANNI
NANNI

William Leavitt

Juan Downey

Mousse Magazine
Contemporary Art Magazine
Special Issue Dedicated to Artists' Words

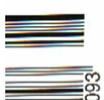
Julius Harry Burke
Villa Design Group
Koller
ROBERT SWITSON
Christopher Williams
MARIO GARCIA TORRES
LAWRENCE WEINER
Raymond Pettibone
SUE TOMPKINS
MARTHA SQUIBB
ROSLEA
Chris Marker
JAMES BELLING
Bunny
DIEGO PIVERA

Marcel Broodthaers
Franz West
JEFF KOONS
AD REINHARDT
Stephen Calla Henkel
Willats and Max Pittego
MORGAN FISHER
Lutz Bacher
Nicolas Guagnini
LI REYNAUD-DEWAR
Judith Hopf
JULIANA HUXTABLE
Matias Falda
akken
John Baldessari
TIM STRETTLS
Vicenzo Agnetti
Nanni Balestrini
Ian Finlay

AD REINHARDT
Stephen Calla Henkel
Willats and Max Pittego
MORGAN FISHER
Lutz Bacher
Nicolas Guagnini
LI REYNAUD-DEWAR
Judith Hopf
JULIANA HUXTABLE
Matias Falda
akken
John Baldessari
TIM STRETTLS
Vicenzo Agnetti
Nanni Balestrini
Ian Finlay

Stephen Calla Henkel
Willats and Max Pittego
MORGAN FISHER
Lutz Bacher
Nicolas Guagnini
LI REYNAUD-DEWAR
Judith Hopf
JULIANA HUXTABLE
Matias Falda
akken
John Baldessari
TIM STRETTLS
Vicenzo Agnetti
Nanni Balestrini
Ian Finlay

LI REYNAUD-DEWAR
Judith Hopf
JULIANA HUXTABLE
Matias Falda
akken
John Baldessari
TIM STRETTLS
Vicenzo Agnetti
Nanni Balestrini
Ian Finlay



6093

Librio

LITTÉRATURE

MARCEL PROUST

Sur la lecture

suivi de Journées de lecture



WHEN QUENTIN CRISP "CAME OUT," HE DECIDED
TO GO ALL THE WAY—A REMARKABLY HONEST
ACCOUNT OF A LIFE APART... "BRILLIANT, WITTY,
ACUTE... I LOVED IT!" — THE NEW YORK TIMES

THE NAKED CIVIL SERVANT

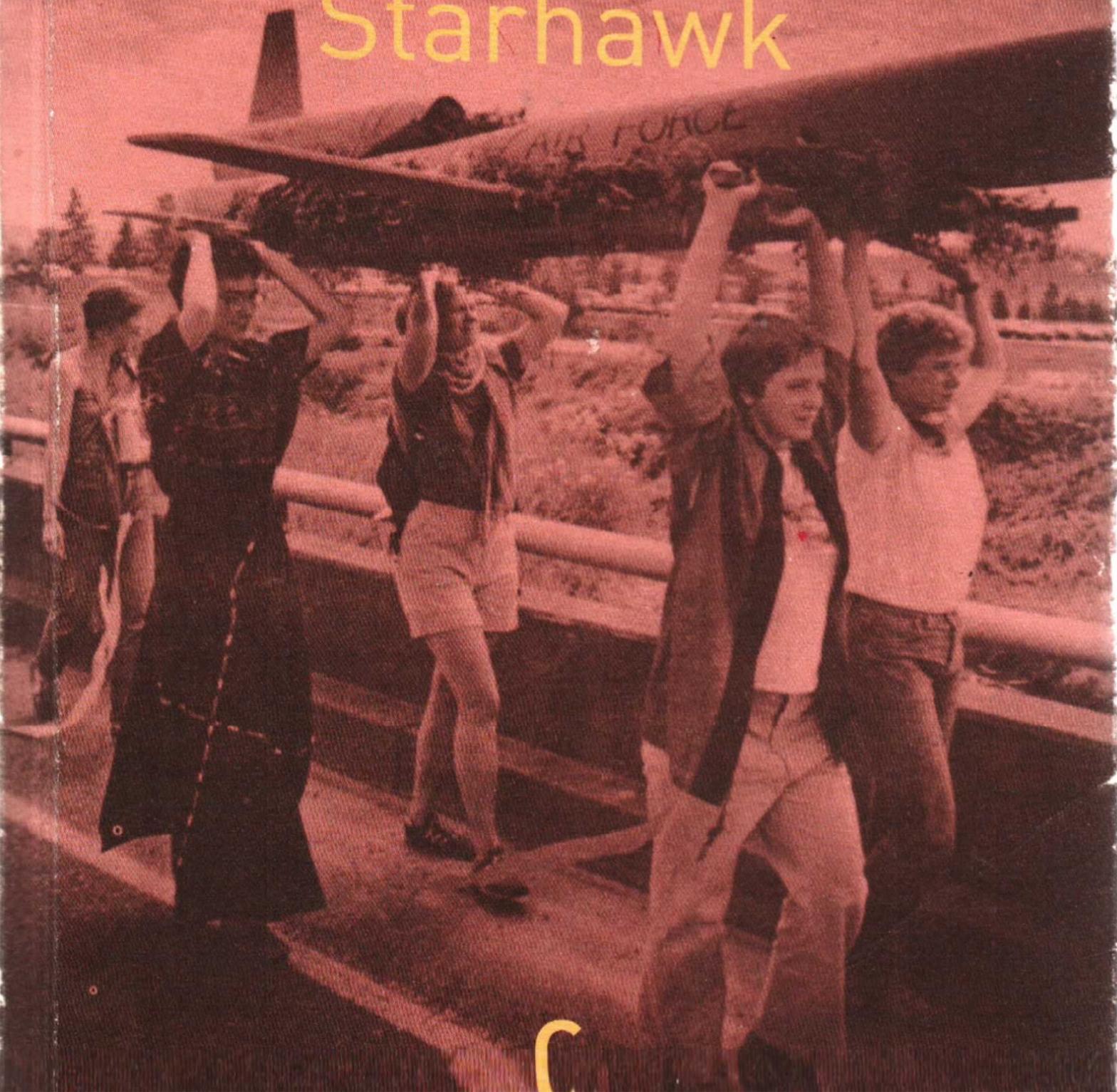
QUENTIN
CRISP



RÊVER L'OBSCUR

Femmes, magie et politique

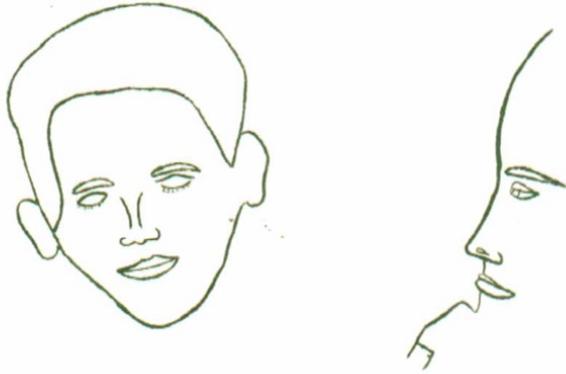
Starhawk



C

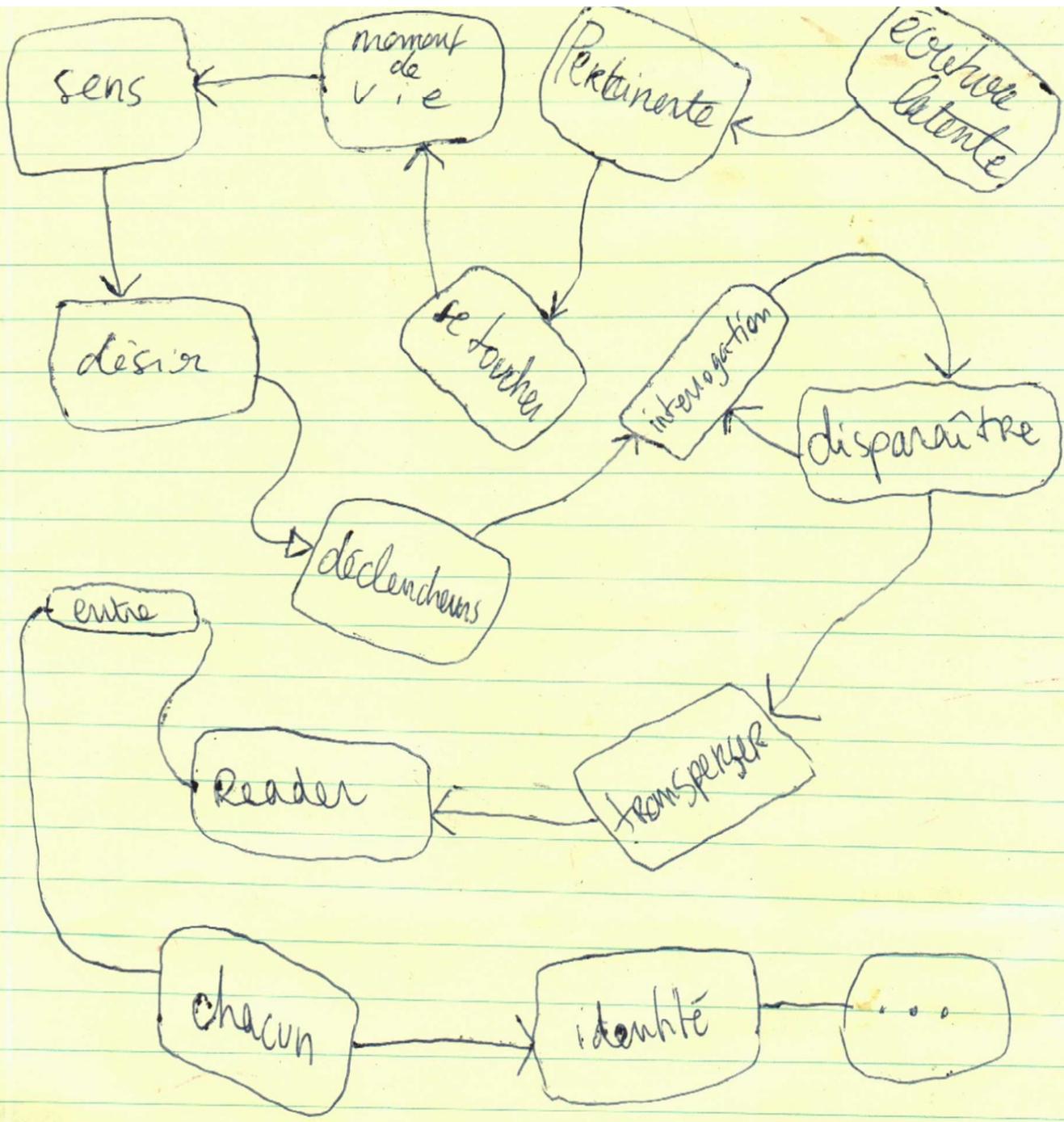
Voici un
communiqué
sur
**COMMENT FAIRE
UN HAPPENING**

Il y a 11 règles
à respecter



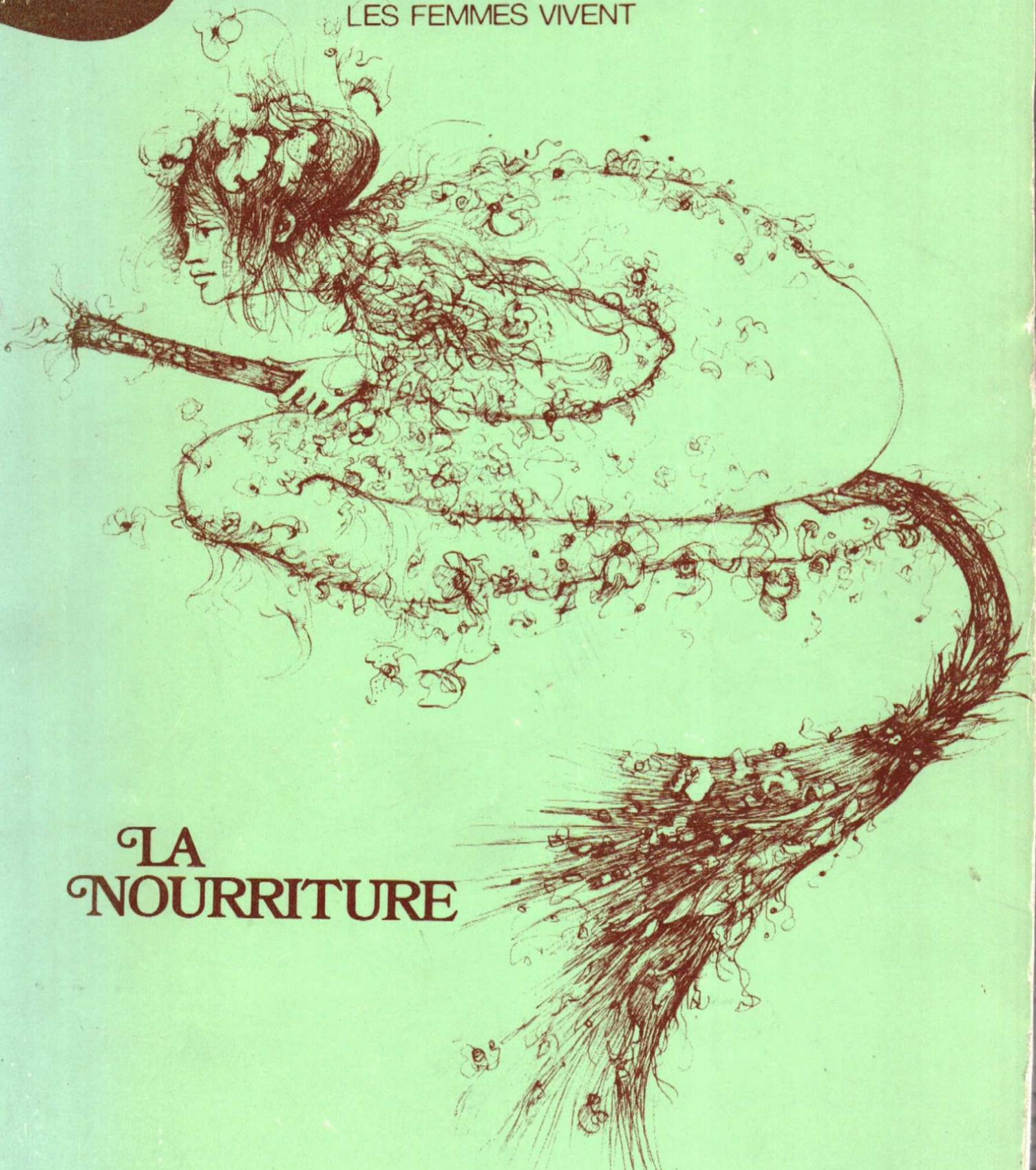
THE YES **NO** QUALITY
OF **D**REAMS

DAVID ROBILLIARD



Sorcières

LES FEMMES VIVENT

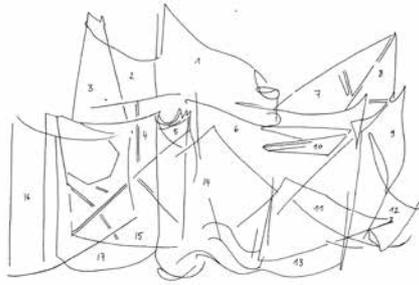


LA
NOURRITURE



RETROSPECTIVE

ALBERTO GARCÍA DEL CASTILLO



SHELTER PRESS — SP062

POINTS

Roland Barthes

Mythologies



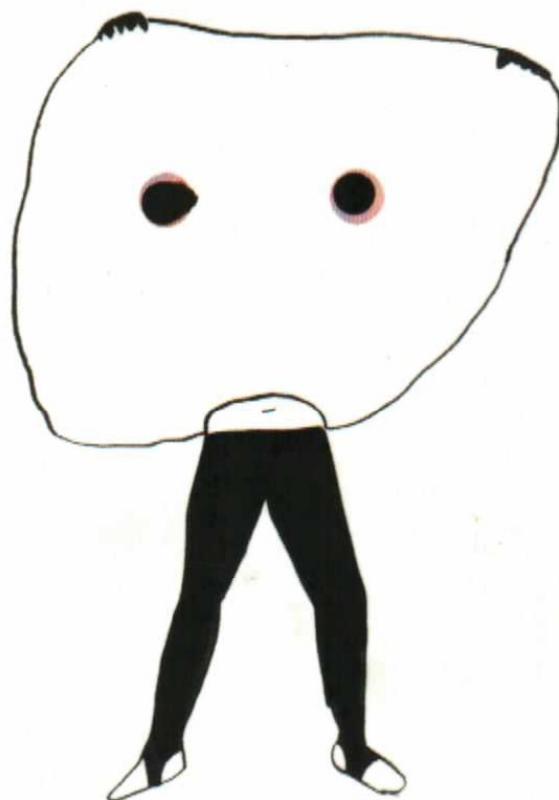
ESSAIS

Remember how Schindler's two couple utopian dwelling didn't work out for the two couples, and how it didn't even work out for Pauline and Rudolph Schindler either? Well it didn't work out for Laura and Jorge and it didn't work out for me and the 'architect' in my life either, and I can't even tell you what happened to Michael back in Taiwan. As for Rudolph and Pauline, it's worth considering that Pauline invested in more than an irreverence for her husband's smart, stark interior. Her dream was to make her home a 'democratic meeting place...where millionaires and laborers, professionals and illiterates, the splendid and ignoble meet constantly together'. And do you remember the aborted museum visit I spoke of earlier, where instead of taking my father and kid brother to see my drawings in the museum (hanging in a show with Cy Twombly no less!) we went to the mall? Well I finally invited that same twosome into my studio the other day. My brother, ignoble little guy, was quick to point out: "this isn't a 'studio' this is just some junky old room".

I haven't yet bothered to tell you about how I read *The Fountainhead* in High School, the book where Ayn Rand's genius-hero, Howard Roark, modeled after Frank Lloyd Wright (I always pictured Bowie), battled mediocrity and the cult of consensus at every turn, which included the bespectacled commie critic, Toohey, rhymes with phooey. I also didn't tell you that I wanted to be an architecture critic in college, after writing an impassioned essay about the International Style building in which most of my classes were held. All I did was get that tattoo I mentioned, remember.

FRANCES STARK

THIS COULD BECOME A GIMICK [SIC]
OR AN HONEST ARTICULATION OF
THE WORKINGS OF THE MIND



MIT LIST VISUAL ARTS CENTER

MONIQUE WITTIG
Le chantier littéraire